· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S.

9 - XIII - 15

1 IX 1 (15

III 1 IX 1(15

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES,

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

LE NOUVEAU GULLIVER, ou Voyages de Jean Gulliver, fils du Capitaine Lemuel Gulliver, par l'Abbé DESFONTAINES.

Les Voyages récréatifs du Chevalier DE QUÉVÉDO DE VILLEGAS, traduits de l'espagnol par l'Abbé BERAUD.

79719

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

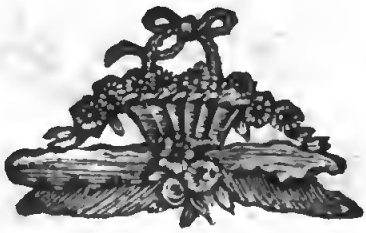
ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME QUINZIÈME.

Deuxième diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux.*



BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Orné de Figures.

TOME QUINZIEME.

Deuxième Édition du Véritable dolfe, contenant les Voyages Imaginaires merveilleux.

A AMSTERDAM,
Rue et Hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

LE NOUVEAU

GULLIVER,

OU

VOYAGES de Jean Gulliver, fils du Capitaine Lemuel Gulliver;

Par l'Abbé DESFONTAINES.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES, &c.

L'INTÉRÊT avec lequel on a reçu les *Voyages de Gulliver*, doit naturellement en inſpirer pour ceux de ſon fils ; & nous oſons aſſurer que ce dernier ouvrage eſt digne d'occuper une place immédiatement après le chef-d'œuvre du docteur Swift. C'eſt au ſuccès ineſpéré de la traduction que nous devons le nouveau roman. Nous avons obſervé que l'abbé Desfontaines, en traduiſant le roman anglois, a éprouvé d'abord du dégoût & des craintes ; mais comme le ſuccès a ſurpaſſé ſon attente, il a cru que l'occaſion étoit favorable de donner au public une ſuite de l'ouvrage qu'il avoit reçu avec tant d'empreſſe-

ment : il a imaginé de donner un fils au voyageur anglois ; & ce fils, héritier du goût de son père pour les voyages, n'a pas eu tout à fait le même bonheur dans ses courses, & n'a pu recueillir autant de traits originaux, ni des aventures également merveilleuses.

Cette différence ne doit pas surprendre ; la partie merveilleuse est celle qui plaisoit le moins au traducteur ; c'est celle (si nous consultons sa préface (1)) qui lui fit plusieurs fois tomber la plume des mains ; il n'est donc pas étonnant que, dans un roman de sa composition, l'abbé Desfontaines se soit moins prêté à un genre qui répugnoit à son goût, & dont peut-être son imagination étoit incapable.

A cela près, le nouveau Gulliver

(1) Voyez la préface du traducteur des voyages de Gulliver, tom. IV.

eſt vraiment l'émule de l'ancien ; une critique, de la philoſophie, & de la morale préſentées avec agrément & ſoutenues d'un ſtyle pur & correct, caractériſent également l'un & l'autre ouvrage.

Pierre-François Guyot Desfontaines, bien plus célèbre par ſes critiques que par ſes autres ouvrages, eſt né à Rouen en 1685 ; ſon père étoit conſeiller au parlement de cette ville ; il ne négligea rien pour l'éducation de ſon fils, & le fit étudier ſous les jéſuites. Ceux-ci, remarquant dans leur élève des talens rares, cherchèrent à le faire entrer dans leur ordre ; ils y parvinrent : le jeune Desfontaines prit l'habit en 1700, & le garda pendant 15 ans, pendant leſquels il profeſſa dans différens colléges de la ſociété. Au bout de ce temps, il rentra dans le ſiècle, obtint d'abord une cure en Normandie, mais la quitta peu après pour s'occuper

entièrement de littérature, & ſe livrer ſans obſtacle à ſon goût pour l'indépendance. Dès cet inſtant, il s'exerça à la critique, & le fit avec un ſuccès qu'il devoit tant à ſes talens naturels, qu'aux excellentes études qu'il avoit faites dans la ſociété. Le journal des ſavans étoit alors fort mal rédigé; l'abbé Bignon, qui déſiroit relever la réputation de ce journal, le premier des ouvrages périodiques de France, chercha quelqu'un qui pût le faire revivre : ſon choix tomba ſur l'abbé Desfontaines, & il n'eut pas lieu de s'en repentir. Ce journal reprit bientôt une nouvelle vie, & auroit continué avec le même ſuccès, ſi une accuſation infame n'étoit venue interrompre les travaux du rédacteur. L'abbé Desfontaines, accuſé d'un vice honteux, fut enfermé à Bicêtre; mais le crédit de ſes amis & de quelques gens de lettres abrégèrent ſa captivité. Rendu à la ſociété, l'abbé Desfontaines reprit ſes

anciennes occupations. Il ne travailla plus au journal des ſavans, mais il donna lui-même naiſſance à des ouvrages périodiques, qui n'eurent beſoin que des talens de leur auteur pour faire fortune dans le monde. Si ſon goût & ſes talens en littérature lui donnèrent des admirateurs, la ſévérité de ſa critique lui attira une foule d'ennemis dont la haîne ne demeura pas oiſive. Il fut obligé de varier à l'infini les titres & les formes de ſes écrits périodiques, que la cabale de ſes ennemis faiſoit ſupprimer preſque auſſitôt après leur naiſſance. C'eſt ainſi qu'on a vu paroître ſucceſſivement le *Nouvelliſte du Parnaſſe*, les *Réflexions ſur les ouvrages nouveaux*, les *Jugemens ſur les ouvrages nouveaux*, & les *Obſervations ſur les écrits modernes*. C'eſt ſous ce dernier titre que le journal de l'abbé Desfontaines a eu le plus de ſtabilité, & il eſt continué juſqu'aujourd'hui ſous celui de l'année littéraire.

Nous ne parlerons pas des querelles de ce critique célèbre avec pluſieurs gens de lettres, ſur-tout avec Voltaire; ce que nous aurions à en dire ne fait aucun honneur aux littérateurs, & nous déſirerions qu'il fût poſſible de perdre à jamais le ſouvenir de ces odieuſes diſſentions, où les injures les plus atroces & les calomnies les plus noires ont été prodiguées de part & d'autre ſans ménagement. L'abbé Desfontaines eſt mort en 1745; âgé de 60 ans.

Fréron a tracé un portrait de l'abbé Desfontaines, que l'on ne ſera pas fâché de trouver ici. « Philoſophe dans » ſa conduite comme dans ſes prin- » cipes, il étoit exempt d'ambition; » il avoit dans l'eſprit une noble fierté » qui ne lui permettoit pas de s'abaiſſer » à ſolliciter des bienfaits & des titres. » Le plus grand tort que lui aient fait » les injures dont on l'a accablé, eſt » qu'elles ont quelquefois corrompu

» ſon jugement. L'exacte impartialité, » je l'avoue, n'a pas toujours conduit » ſa plume, & le reſſentiment de ſon » cœur ſe fait remarquer dans quel- » ques-unes de ſes critiques. Si l'abbé » Desfontaines étoit quelquefois dur & » piquant dans ſes écrits, dans la ſo- » ciété il étoit doux, affable, poli, » ſans affectation de langage & de ma- » nière; on doit cependant le mettre au » rang de ceux dont on n'eſt curieux » que de lire les ouvrages: il paroiſſoit » dans la converſation un homme or- » dinaire, à moins qu'on n'y agitât » quelque matière de littérature & de » bel eſprit. Il ſoutenoit avec chaleur » ſes ſentimens; mais la même viva- » cité d'imagination qui l'égaroit quel- » quefois, le remettoit ſur la route, » pour peu qu'on la lui fît aperce- » voir ».

Indépendamment des ſes ouvrages périodiques, l'abbé Desfontaines a

donné une traduction de Virgile, une des odes d'Horace, quelques traductions de Fielding, des poëſies ſacrées, & des ouvrages de critique.

Ce volume eſt terminé par le commencement du voyage récréatif de Quévédo, ouvrage traduit de l'eſpagnol par l'abbé Béraud.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

APRÈS le ſuccès heureux des *voyages* du premier *Gulliver*, c'eſt avec une véritable timidité qu'on oſe publier cet ouvrage ; & on ne ſe flatte point que le public, prévenu avec juſtice contre les continuations des livres eſtimés, daigne faire grace à celui-ci. Le monde ſe perſuade aiſément que tout continuateur eſt une eſpèce de copiſte qui marche ſervilement ſur les traces d'un autre, qui ne fait que glaner après lui, & qui, n'ayant point la force d'inventer, n'a que le foible talent de mettre à profit les idées de ſon original, pour les étendre & y ajuſter les ſiennes.

Il eſt toujours ſoupçonné de vouloir faire réuſſir un nouvel ouvrage à la faveur d'un ancien, ignorant malheureuſement, que plus le public a eſtimé un livre, moins il eſt diſpoſé à en eſtimer un autre dans le même genre.

Cela ſuppoſé, on croit devoir dire ici, que quoique cet ouvrage ſoit intitulé *le nouveau Gulliver*, il n'eſt point du tout la continuation du *Gulliver*, qui a paru il y a environ trois ans. Ce n'eſt ni le même voyageur, ni le même genre d'aventures, ni le même goût d'allégorie. La ſeule conformité eſt dans le nom de *Gulliver*. L'un eſt le père, l'autre eſt le fils ; & on verra ſans peine qu'il eût été aiſé de donner tout autre nom au héros de cet ouvrage, & que ſi l'on a choiſi ce nom préférablement à un autre, c'eſt parce qu'on

qu'on a cru que le public, familiariſé avec les idées philoſophiques & hardies du premier *Gulliver*, ſeroit moins ſurpris de celles du ſecond, lorſqu'il les verroit en quelque ſorte réunies ſous un titre ſemblable ; car quoique les fictions ſoient fort différentes, elles ont néanmoins entre elles une eſpèce d'analogie.

Dans le premier *Gulliver*, ce ſont des nains & des géans prodigieux, des hommes immortels, une iſle aérienne, une république de chevaux raiſonnables. Dans celui-ci, c'eſt un pays où les femmes ſont le ſexe dominant ; un autre, où les hommes vieilliſſent de bonne heure, & dont la vie eſt très-courte ; un autre, où ceux qui ſont diſgraciés de la nature paroiſſent bien faits, & plaiſent à leurs ſemblables ; un autre enfin où les hommes ont reçu du ciel

le don d'une longue vie, & celui de rajeunir, lorſqu'ils ont atteint le milieu de leur courſe. C'eſt par la ſingularité de ces ſuppoſitions que les deux ouvrages peuvent ſe reſſembler en général; mais les ſuppoſitions en elles-mêmes ſont très-différentes, & les moralités qui en réſultent, n'ont les unes aux autres aucun rapport particulier. Les aventures du fils n'ont rien de commun avec celles du père; elles n'en dépendent en aucune ſorte, & elles n'en ſont la ſuite (qu'on me permette cette comparaiſon) que comme les aventures de Télémaque ſont la ſuite de l'Odiſſée. Tout le monde ſait que ces deux poëmes (ſi l'on peut donner également ce nom à l'un & à l'autre) n'ont entre eux aucune dépendance, & n'ont ni la même forme, ni le même objet. Ce n'eſt qu'à cauſe de quelques légers rapports,

& d'une conformité très-ſuperficielle, qu'on a qualifié l'ouvrage de M. de Fénelon, de *ſuite* de l'Odiſſée d'Homère.

Comme toute fiction eſt mépriſable, ſi elle n'eſt utile, & ſi elle ne ſert à repréſenter la vérité, on ſe flatte que le lecteur découvrira aiſément la morale cachée ſous les images qu'on lui offre ici; ſans parler de celle qu'on a ſemée le plus qu'il a été poſſible dans les dialogues, lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée. La première fiction, par exemple, fera voir que c'eſt une maxime bien condamnable, que celle qui eſt répandue parmi nous, & que la corruption du ſiècle autoriſe, par rapport à la pudeur. Nous nous figurons que c'eſt proprement la vertu des femmes ſeules, &, ſous ce prétexte, les hommes ne croient point ſe desho-

norer en la perdant, & en les preſſant de la perdre. A la vue d'un pays où le contraire arrive, & où les femmes, devenues le ſexe dominant, font ce que les hommes font ici, & imitent leur corruption, nous ne pourrons nous empêcher de trouver ces mœurs très-étranges, & de les condamner. Cependant dès que les femmes ſont ſuppoſées ſupérieures aux hommes, on ne doit pas être fort étonné de ce renverſement, qui fait connoître que les hommes parmi nous ne ſont ſi corrompus ſur cet article, que parce qu'ils abuſent de leur ſupériorité. Mais faut-il que le ſexe fort ſoit le plus foible en un ſens, & qu'il veuille ſe prévaloir de ſa force pour attaquer ſans ceſſe, avec un mépris préparé pour celles dont il triomphera? Cette moralité eſt connue de tout le monde; il s'agiſſoit

de la mettre en action, ainſi que pluſieurs autres qu'on verra ici.

Le pays où les hommes vieilliſſant & mourant de bonne heure, vivent néanmoins en quelque ſorte plus longtemps que nous, fournira par lui-même aſſez de réflexions, ſans qu'il ſoit néceſſaire de prévenir le lecteur ſur le ſens de cette allégorie, qui a rapport au vain uſage que nous faiſons de la vie.

Le ſéjour de Gulliver parmi des nations ſauvages, & les entretiens qu'il a avec eux, n'ont rien d'auſſi extraordinaire que le reſte, & renferment une philoſophie paradoxale, qui s'expliquera aſſez d'elle-même. On y verra la cenſure de toutes les nations policées, dans la bouche d'un vertueux ſauvage, qui ne connoît que la raiſon naturelle, & qui trouve que ce que nous appelons

ſociété civile, politeſſe, bienſéance, n'eſt qu'un commerce vicieux, que notre corruption a imaginé, & que notre préjugé nous fait eſtimer.

La figure groteſque des peuples ſoumis à l'empereur *Doſſogroboskou*, & la prévention qu'ils ont en leur faveur, nous fera connoître que la beauté & la laideur, la bonne & la mauvaiſe grace, ſont des qualités purement arbitraires.

Enfin dans l'iſle de *Letaliſpons*, peuples qui rajeuniſſent à un certain âge & vivent fort long-temps, on aura lieu de ſentir le tort qu'ont la plupart des hommes, qui, faiſant beaucoup de cas de la vie, prennent ſi peu de ſoin d'en prolonger le cours, & vivent comme s'ils ſe ſoucioient peu de vivre. Pour ce qui eſt de la philoſophie ſingulière de ces peuples, par rapport

aux bêtes, & de leurs lois de ſanté, en profite qui voudra. Ce ſont des opinions qui peuvent avoir quelque fondement, mais qui ne courent aucun riſque d'être ſuivies.

Il eſt inutile de parler des différentes iſles qu'on ſuppoſe ici dans la *Terre de Feu*. On a jugé à propos d'en mettre la deſcription dans la bouche d'un hollandois, de peur que ces bizarres imaginations, qui n'ont rien de vraiſemblable, & qui ſont purement allégoriques, n'euſſent fait ſortir notre voyageur de ſon caractère de ſincérité, s'il eût raconté lui-même tout ce qui regarde ces iſles.

La lettre du docteur Ferruginer, qu'on trouvera à la fin du chapitre XXIV, contribuera à donner un air de vraiſemblance à toutes les choſes qui auront paru extraordinaires dans

l'ouvrage, & qu'on y raconte cependant comme véritables. Le profond ſavoir de ce docteur, qui fouille dans tous les livres anciens & modernes, pour en tirer de quoi appuyer ſérieuſement les idées badines qui compoſent ce livre, fera peut-être un contraſte aſſez agréable. Après tout, ſes ſavantes citations rendent un aſſez bon office à Jean Gulliver, ou à celui qui parle ſous ſon nom; car la vraiſemblance eſt ce qu'on doit avoir principalement en vue, lorſqu'on entreprend d'envelopper la vérité ſous des images.

C'eſt en quoi l'on a admiré le génie de M. Swift, qui, dans le premier *Gulliver*, a eu l'art de rendre en quelque ſorte vraiſemblables des choſes évidemment impoſſibles, en trompant l'imagination, & en ſéduiſant le jugement de ſon lecteur par un

arrangement de faits finement circonſtanciés & ſuivis. Comme les fictions de cet ouvrage ſont moins ſingulières & moins hardies, il en a dû coûter moins d'efforts pour venir à bout d'impoſer.

On ſe borne à ſouhaiter que ce petit ouvrage ait une partie du ſuccès qu'a eu en France la traduction de celui de M. Swift. Je n'ignore pas que le public a été fort partagé ſur ce livre, que les uns ont mis au rang des meilleurs ouvrages qui euſſent paru depuis long-temps, & que les autres ont regardé comme un recueil de fictions puériles & inſipides. C'eſt que ceux-ci ne ſe ſont attachés qu'aux ſimples faits, ſans en conſidérer l'eſprit & l'allégorie, qui eſt pourtant ſi facile à concevoir dans preſque tous les endroits. Ils ſe ſont plaints de n'y avoir point été in-

téreſſés par des intrigues & par des ſituations : ils vouloient un roman ſelon les règles, & ils n'ont trouvé qu'une ſuite de voyages allégoriques, ſans aucune aventure amoureuſe.

On a eu quelque eſpèce d'égard à leur goût dans celui-ci. Cependant on ne s'y eſt livré que médiocrement, de peur de ſortir du genre. Voilà les réflexions que j'ai cru pouvoir placer à la tête de ce livre, conformément aux intentions de ſon auteur & de ſon traducteur. Ce dernier, qui m'a fait l'honneur de me charger de la publication de ſon ouvrage, m'a laiſſé entrevoir qu'il pourroit bien être lui-même l'auteur : c'eſt néanmoins ce que je n'oſe aſſurer poſitivement.

LE NOUVEAU GULLIVER, OU VOYAGES DE JEAN GULLIVER, FILS DU CAPITAINE GULLIVER.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Education de l'Auteur. Son inclination naturelle pour les voyages. Son application à l'étude. Son dégoût pour la philoſophie de l'école. Il balance entre la profeſſion d'homme d'affaires & celle d'homme de lettres. Il s'embarque pour la Chine.

J'ai obſervé que les enfans ont ordinairement les mêmes inclinations que leurs pères,

à moins que l'éducation qu'ils ont reçue n'ait changé en eux cette diſpoſition naturelle. Je ſais néanmoins que les enfans ne reſſemblent quelquefois qu'à leurs mères ; d'où il arrive, par exemple, que le fils d'un poëte eſt ſage, que le fils d'un philoſophe eſt petit-maître ou dévot, & que le fils d'un voyageur eſt ſédentaire.

Pour moi, je puis dire que je reſſemble beaucoup à mon père, non ſeulement par mes qualités extérieures, mais encore par le caractère de mon ame ; & ſur ce fondement j'oſe me flatter d'être vraiment le fils du célèbre capitaine Gulliver & de Marie Burton ſon épouſe, dont la conduite a toujours paſſé pour irréprochable. Ayant été élevé dans la maiſon de mon père, où j'entendois parler continuellement de ſes voyages & des admirables découvertes qu'il avoit faites dans les différentes mers qu'il avoit parcourues, je me ſuis ſenti, dès ma première enfance, un déſir de voyager ſur mer, que rien n'a pu rallentir. En vain me peignoit-on quelquefois les dangers des tempêtes & des rencontres, & me repréſentoit-on les périls affreux où mon père avoit été expoſé ; la curioſité l'emportoit ſur la crainte, & je conſentois de ſouffrir comme mon père, pourvu que je puſſe voir comme lui des choſes auſſi merveilleuſes.

Il me trouva dans ces diſpoſitions au retour de ſon troiſième voyage, qui étoit celui de Laputa ; & charmé de voir en moi des inclinations ſi conformes aux ſiennes, il me promit de m'emmener avec lui au premier voyage qu'il feroit. Apparemment qu'il ne comptoit pas partir ſi-tôt ; car n'ayant que quatorze ans, j'étois trop jeune pour le pouvoir ſuivre alors : auſſi ne me tint-il pas ſa promeſſe ; car peu de temps après s'étant embarqué à Portſmouth le 2 août 1710, il ne dit adieu qu'à ma mère, & me laiſſa inconſolable de ſon départ précipité.

Jamais enfant n'a plus ſouhaité que moi de devenir grand & d'avancer en âge, non pour être à couvert des diſgraces de l'enfance, ou pour jouir d'une agréable liberté, mais ſeulement pour être en état de ſupporter les fatigues d'un voyage ſur mer, & d'être reçu dans un vaiſſeau. J'allois au collège malgré moi : que m'importe, diſois-je quelquefois en moi-même, d'apprendre des langues qui ne me ſeront jamais d'aucun uſage ? Les indiens, les chinois, les peuples du nouveau monde feront-ils plus d'eſtime de moi, parce que je ſaurai le grec & le latin ? Que ne puis-je apprendre plutôt les langues de l'Aſie, de l'Afrique, ou de l'Amérique ? Cela me ſeroit ſans

doute plus utile. Malgré ces réflexions, qui me cauſoient quelquefois du dégoût, je ne laiſſai pas de faire mes études avec ſuccès.

Celle qui me rebuta le plus, fut l'étude de la philoſophie telle qu'on l'enſeigne dans les univerſités. Le fameux profeſſeur ſous lequel j'étudiois, nous débitoit gravement que la logique de l'école étoit abſolument néceſſaire pour toutes les ſciences, qu'elle dirigeoit l'eſprit dans ſes opérations, & lui donnoit une juſteſſe à laquelle on ne pouvoit atteindre ſans elle. Il faiſoit même ſoutenir des thèſes ſur cet article. Cependant il raiſonnoit lui-même ſi mal en toute occaſion, & toutes les opérations de ſon eſprit groſſier & matériel étoient ſi mal dirigées, qu'on peut dire qu'il argumentoit ſans ceſſe contre ſa ridicule opinion.

La métaphyſique me parut plus propre à rendre l'eſprit ſec & ſtérile, qu'à lui donner de la préciſion ; je n'en pouvois ſoutenir les extravagantes ſubtilités. La morale, qui eſt faite pour le cœur, étoit miſe en problêmes & en queſtions épineuſes. A l'égard de la phyſique, on en apprend ſi peu dans l'école, que le fruit qu'on en retire ne vaut pas le temps qu'on y conſacre. L'étude des livres de Deſcartes & de Newton, & de quelques autres philoſophes

modernes, eſt, ſelon moi, le meilleur des cours de philoſophie ; on ne s'y gâte point l'eſprit par un barbare tiſſu de diſtinctions ſcolaſtiques. Auſſi je puis dire que le peu de philoſophie que je ſais, je l'ai puiſé dans ces livres, & l'ai beaucoup augmenté par l'oubli de tout ce que le collège m'avoit appris.

Je m'appliquai extrêmement, pendant le cours de mes études, à la géographie; par-là, ne pouvant voyager en effet, je voyageois en idée. Je liſois avec avidité toutes les relations des pays étrangers, qui me tomboient entre les mains. Je faiſois mille queſtions à ceux qui avoient parcouru les mers; je m'entretenois ſouvent avec des matelots, & la vue d'un vaiſſeau & de tous ſes agrès excitoit en moi des mouvemens indélibérés, ſemblables à ceux d'Achille à l'aſpect d'une épée ou d'une lance.

Ma mère, qui ſe voyoit chargée de pluſieurs enfans avec un revenu médiocre, m'excitoit à chercher avec empreſſement quelque petit emploi de finance. Elle me mettoit devant les yeux l'exemple d'un grand nombre d'opulens & ſuperbes financiers, dont la modeſtie prudente avoit d'abord accepté les plus minces & les plus humiliantes commiſſions. Mais quelque choſe qu'elle me pût dire, elle

ne pouvoit me perſuader d'embraſſer un état incertain & peu honoré, où la friponnerie n'eſt pas toujours heureuſe, & où l'on court riſque de paſſer une triſte vie, dans l'inſupportable dépendance d'une foule de maîtres plus impérieux que reſpectables, dont l'inconſtance procure ſouvent à ceux qu'ils emploient le ſort du malheureux & famelique (1) Ereſichthon.

Si j'avois pu me réſoudre à une vie ſédentaire, j'aurois, ce me ſemble, préféré à toutes les autres profeſſions, celle d'homme de lettres. Vous avez d'heureuſes diſpoſitions pour les ſciences me diſoit un jour un aimable ſavant; la nature vous a donné de la mémoire, de l'intelligence, du génie, de la fécondité, & du goût; vous pouvez, par le rare aſſemblage de ces qualités & par l'exercice de vos talens, rendre de grands ſervices à la république des lettres, & faire honneur à votre nom & à votre patrie. Vous ſavez quelle conſidération on a dans ce royaume pour les perſonnes qui ſe diſtinguent dans les ſciences. L'Angleterre devient de jour en jour le ſiége glorieux de l'empire des beaux arts & de toutes les connoiſſances curieuſes. On ne voit point ici le philoſophe profond, l'hiſtorien docte &

(1) Voyez les Métamorphoſes d'Ovide, liv. xj.

judicieux,

judicieux, l'écrivain délicat & ſenſé, languir dans une triſte indigence; les places dues aux ſavans & aux beaux eſprits ne ſont remplies que par eux. Le mérite littéraire y eſt toujours reconnu & récompenſé. Embraſſez, mon cher Gulliver, un état tranquille & honorable, où, ſans acquérir la richeſſe immenſe d'un partiſan, vous obtiendrez celle qui, par ſa médiocrité, eſt plus digne d'un honnête homme.

C'eſt ainſi que j'étois preſſé tour à tour d'embraſſer la profeſſion d'homme d'affaires ou celle d'homme de lettres. Quelle différence néanmoins entre ces deux états ! L'un brûle d'amaſſer des richeſſes, l'autre ne ſonge qu'à acquérir des connoiſſances; l'un fait fortune, l'autre ne ſe fait qu'un nom; l'un s'enrichit de la dépouille des vivans, l'autre de celle des morts; l'un mépriſe également la ſcience & les ſavans, l'autre mépriſe plus les riches que la richeſſe; l'un jouit de la vie, l'autre vit après ſa mort.

L'année 1714, ayant alors dix-huit ans, une taille aſſez avantageuſe, & un air robuſte, je fis un paquet de toutes mes hardes; & ſans prendre congé ni de ma mère, ni d'aucun de mes parens, ayant recueilli un peu d'argent, qui me fut prêté par de bons amis, & m'étant muni de quelques livres, je me rendis à Briſtol,

où j'avois appris qu'un vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour un voyage à la Chine, manquoit d'un ſecond écrivain. Quoique je n'euſſe ni expérience ni recommandation, je me flattai de pouvoir obtenir cette place; & dans cette vue je vins offrir mes ſervices au capitaine Harington qui devoit monter ce vaiſſeau. L'emploi n'étoit ni fort lucratif ni fort honorable; mais comme il me procuroit le moyen de voyager ſur mer, il étoit devenu l'objet de tous mes déſirs. D'ailleurs je n'ignorois pas que pluſieurs de nos plus célèbres marins & de nos plus riches négocians avoient commencé par des emplois bien moins honnêtes.

Je dis au capitaine que j'étois un jeune homme ſans fortune, qui n'avoit pour toute reſſource qu'un peu d'éducation & beaucoup d'honneur; qu'ayant fait toutes mes études avec aſſez de ſuccès, j'avois quelque intelligence; que je me ſentois une forte inclination pour les voyages de mer; qu'enfin je me croyois capable de l'emploi que je le priois de m'accorder. Le capitaine, faiſant peu de cas de ce que je lui diſois de mes études, ſe contenta de me demander ſi je ſavois l'arithmétique. Comme ma mère me l'avoit fait apprendre dès ma première jeuneſſe, il me fut aiſé de le contenter ſur cet article. Il me fit

encore quelques queſtions, auxquelles je répondis judicieuſement & avec grace; en ſorte que, paroiſſant content de mon eſprit, de ma figure, & de mes manières, il m'accorda la place que je lui demandois. Ma joie fut extrême, ſur-tout le jour que nous levâmes l'ancre, qui fut le 3 octobre 1714.

Je m'appliquai d'abord à gagner les bonnes graces du capitaine & de tous les officiers, & à m'acquérir l'eſtime de tout l'équipage. Quoique la figure d'un homme ne doive être naturellement conſidérée que par les femmes, il eſt certain néanmoins qu'un jeune homme beau & bien fait plaît généralement à tout le monde, lorſque les qualités de l'ame répondent à celles du corps, & qu'il a de l'eſprit & de la vertu. Je ne ſais ſi l'on trouva en moi cet heureux aſſortiment, & ſi mon extérieur avantageux ne contribua pas autant à me faire aimer, que ma ſageſſe, mes manières polies, & mon humeur douce, égale & complaiſante. Le capitaine Harington me témoignoit en toute occaſion de l'eſtime & de l'amitié. Mon application & mon zèle par rapport à mon emploi, la facilité avec laquelle j'apprenois le pilotage, les raiſonnemens ſenſés que je faiſois ſur différentes matières, ma conduite prudente & circonſpecte, & le courage que

je faiſois paroître dans toutes les occaſions, lui avoient fait dire pluſieurs fois que je ferois un jour une fortune conſidérable, & parviendrois peut-être aux premiers honneurs de la marine. Ces louanges me rempliſſoient d'émulation, & m'inſpiroient un ſecret orgueil, que je cachois néanmoins prudemment, perſuadé que rien n'eſt plus capable de nous faire perdre l'eſtime des hommes, que de ſembler croire qu'on l'a obtenue. Je me ſentois déjà l'ambition d'un jeune bachelier d'Oxford, qui ſe deſtine à l'évêché; heureuſement je n'avois ni ignorance ni vices à cacher.

CHAPITRE II.

Le vaiſſeau eſt battu par une tempête ; pouſſé dans l'océan oriental & pris enſuite par des corſaires de l'iſle de Babilary. L'auteur eſt conduit dans le ſérail de la reine.

JE n'entretiendrai point le lecteur de différens vents qui soufflèrent pendant le cours de notre navigation, du beau temps que nous eûmes, du mauvais que nous eſſuyâmes, des rencontres indifférentes que nous fîmes, ni des iſles où nous fûmes obligés de mouiller pour faire eau & renouveler nos vivres ; ce détail ne ſeroit ni intéreſſant ni inſtructif, & mon deſſein n'eſt pas d'ennuyer exprès le lecteur.

Nous avions paſſé le détroit de la Sonde, & nous nous trouvions vis-à-vis le golphe de Cochinchine au mois de juin de l'année 1715, lorſque nous rencontrâmes un navire anglois qui étoit en retour, commandé par le capitaine Jeſry. Nous mîmes alors la chaloupe à la mer, & envoyâmes lui demander des nouvelles de l'état du commerce à Canton, port de la Chine où

abordent d'ordinaire tous les vaiſſeaux d'Europe, pour y faire leur vente & leur cargaiſon. Il nous apprit qu'il y avoit actuellement un grand nombre de vaiſſeaux européens dans ce port, en ſorte que les marchandiſes d'Europe s'y vendoient à vil prix, & que celles de la Chine, ſur-tout la ſoie crue de Nanquin, y étoient fort chères; il nous conſeilla, pour cette raiſon, d'aborder à un autre port, & de nous rendre à celui d'Emouy, dans la province de Foquien.

Nous fîmes réflexion que ce port nous convenoit d'autant plus, que, ſuivant l'ordre de nos armateurs, nous devions retourner par les mers du ſud. Nous ſuivîmes donc le funeſte conſeil du capitaine Jeſry, & ayant laiſſé l'iſle de Macao & le port de Canton ſur notre droite, nous entrâmes, vers le milieu de juillet, dans la mer de la Chine. Nous ſavions qu'il y avoit du danger à naviguer ſur cette mer dans les mois d'août & de ſeptembre; mais nous eſpérions arriver dans la rade d'Emouy au commencement du mois d'août, & n'avoir point de tifons à eſſuyer. Ces tifons ſont des ouragans qui commencent ordinairement du côte de l'eſt, mais qui font ſouvent, en moins de quatre heures, le tour du

compas. Ils ſont appellés *tufans* par les chinois ; & c'eſt de là que les européens les appellent tifons.

Le 2 août, nous n'étions qu'à trente lieues d'Emouy, & nous nous réjouiſſions de nous voir ſi près du port, lorſque nous fûmes tout à coup attaqués par ces redoutables coups de vent, dont je viens de parler. Il s'éleva en même temps un affreux orage, & jamais la mer ne parut ſi irritée. Notre grand mât fut emporté, & la plupart de nos voiles furent déchirées. Nous nous vîmes pendant quarante-quatre heures de ſuite dans les ténèbres & dans les horreurs de la mort, & nous nous ſentions pouſſés très-loin, ſans ſavoir de quel côté : notre capitaine fit paroître en cette occaſion beaucoup de préſence d'eſprit, d'intrépidité, & d'expérience ; il encourageoit tout l'équipage par ſon exemple. De mon côté, je travaillai avec beaucoup de zèle & de conſtance ; ce qui augmenta dans la ſuite ſon eſtime & ſon affection pour moi. Enfin le vent tomba, & la tempête diminua peu à peu.

Le jour ayant paru, nous eſtimâmes que nous étions dans l'océan oriental, au delà de l'iſle de Niphon, qui eſt la plus grande des iſles du Japon. Alors nous jugeâmes à propos de faire voile au ſud-oueſt, pour nous

rendre à Emouy. Au bout de huit jours, nous découvrîmes une iſle qui nous parut grande, & que nous prîmes mal à propos pour l'iſle Formoſe. Nous cinglions vers cette iſle, lorſque nous vîmes venir à nous un gros vaiſſeau qui nous parut un corſaire, & dans la diſpoſition de nous donner la chaſſe & de nous attaquer. Il nous atteignit, & lorſqu'il fut à la portée du canon, il nous ſalua de pluſieurs bordées qui nous contraignirent de nous rendre après un combat d'une heure & demie. Les vainqueurs entrèrent dans notre navire le ſabre à la main, & nous ayant tous liés, nous firent paſſer dans leur bord, où l'on fit trois claſſes des priſonniers, à ſavoir, des hommes vieux, des hommes de moyen âge, & des jeunes gens : ceux-ci furent encore diviſés en deux claſſes. On en fit une particulière de ceux qui étoient beaux & bien faits, & on me fit l'honneur de me mettre dans celle-là. Ces barbares, qui nous avoient paru terribles le ſabre à la main, nous parurent alors avoir un air poli & humain : aucun d'eux n'avoit de barbe ; ils avoient de longs cheveux, & la plupart paroiſſoient petits, jeunes, & très-beaux.

Quelque temps après, le capitaine corſaire entra dans l'endroit où j'étois avec mes com-

pagnons ; & après nous avoir tous considérés, s'approcha de moi, me baisa la main, & me conduisit dans la chambre de poupe, où il me fit des caresses qui me surprirent extrêmement. J'ignorois que ce capitaine étoit une femme.

Je vis alors entrer un homme qui paroissoit âgé. Son visage majestueux étoit orné d'une barbe vénérable ; sa taille étoit beaucoup plus grande que celle de tous les autres barbares, & il avoit l'air plus mâle. J'appris dans la suite que c'étoit un commissaire royal, revêtu de la charge d'inspecteur des prises. A sa vue, le capitaine tâcha de déguiser sa passion, & bientôt après il me laissa seul avec lui. Zindernein (c'étoit le nom de cet inspecteur) s'étant un peu aperçu des sentimens du capitaine, me fit entendre que mon intérêt étoit d'être sage & de bien conserver mon honneur. Aussi-tôt il me fit passer dans sa chambre, m'y fit préparer un lit, & il sembla toujours me garder à vue jusqu'à notre arrivée dans l'isle.

Cette isle, ainsi que je l'entendis nommer alors, s'appeloit l'isle de Babilary (mot qui signifie, dans la langue du pays, *la gloire des femmes.*) Nous mouillâmes au port au bout de deux jours, & aussi-tôt nous vîmes venir

à nous un grand nombre d'insulaires qui félicitèrent leurs compatriotes sur leur prise. Tous mes compagnons ayant été le lendemain exposés en vente, furent achetés à différens prix, selon leur âge & leurs qualités personnelles; & Harington fut vendu à plus bas prix que les autres, parce qu'il étoit le plus âgé. Pour moi, je ne fus point proposé à l'encan. Au sortir du vaisseau, Zendernein monta avec moi dans une espèce de calêche tirée par quatre animaux assez semblables à des cerfs; & en moins de deux heures nous arrivâmes à Ramaja, qui est la capitale de l'isle & la ville royale, éloignée de douze lieues du port où nous avions abordé. Une foule de peuple s'amassa autour de nous à notre arrivée, & j'entendois s'écrier de tous côtés, *sa-bala-courou-coucou*, c'est-à-dire, *que cet étranger est beau!*

Nous descendîmes à la porte d'un palais dont l'aspect me parut superbe, & dont l'entrée étoit gardée par plusieurs jeunes soldats. Zindernein m'ayant introduit, me fit traverser plusieurs appartemens où quelques jeunes hommes, magnifiquement habillés, vinrent au devant de moi; tous me considérèrent en silence, à cause du respect que leur imprimoit la présence de mon conducteur; on me fit reposer ensuite dans une chambre, où bientôt

après, une douzaine de vieilles femmes, que je pris pour des hommes, m'apportèrent des vêtemens & me firent ſigne de me déshabiller. J'obéis avec le plus de décence qu'il me fut poſſible, & je fus auſſi-tôt revêtu d'une veſte blanche de fin lin, & d'une robe de ſoie couleur de roſe.

On me conduiſit bientôt après dans une ſalle où un magnifique repas étoit préparé; on me fit aſſeoir à table dans la place la plus honorable. Zindernein ſe mit auprès de moi, & les autres places furent occupées par les jeunes gens qui m'avoient abordé à mon arrivée dans ce palais.

On peut juger que j'étois fort étonné de tout ce que je voyois; je ne ſavois que juger de ma ſituation. Zindernein me raſſuroit par ſes careſſes & par des ſignes flatteurs, qui me faiſoient comprendre que j'étois deſtiné à être heureux. Pendant le repas on s'entretint de diverſes choſes que je ne pus entendre, en ſorte que je m'ennuyai un peu; mais comme j'avois un grand appétit, je mangeai beaucoup, ce qui parut faire plaiſir à Zindernein : je comprenois, par le mouvement des yeux de ceux qui étoient à table, que j'avois beaucoup de part à leurs diſcours; ils paroiſſoient quelquefois diſputer enſemble en me regardant, ce

qui me fit juger qu'ils ne penſoient pas tous ſur mon ſujet de la même manière. Sur la fin du repas on nous fit entendre un concert de voix & d'inſtrumens qui ne me cauſa qu'un plaiſir médiocre : cette muſique me parut ſans force, ſans génie, fade, uniforme, & d'une molleſſe dégoûtante, telle que la muſique des françois (1).

Comme j'étois fort fatigué, je fis comprendre à Zindernein que j'avois beſoin de repos. Il me conduiſit lui-même dans une chambre meublée magnifiquement, où deux vieilles femmes, qui m'attendoient, me déshabillèrent. Je me mis au lit, & Zindernein me dit adieu, après m'avoir promis de me venir revoir le lendemain : je reſtai ſeul, & la porte de ma chambre fut fermée à la clef.

Je me livrai alors aux plus triſtes réflexions. Me voilà, diſois-je, dans une véritable priſon ; j'ai perdu ma liberté ; je paſſerai ici le reſte de mes jours, ſans aucun eſpoir de la recouvrer. Mais pourquoi ces délices & ces magnificences ? Quelle priſon ! A quoi ſuis-je deſtiné ? N'eſt-ce point pour m'empêcher de mourir d'ennui & de douleur, qu'on me traite ſi bien ?

(1) C'eſt un anglois qui parle conformément aux idées de ſa nation.

On me réſerve ſans doute pour être immolé à la divinité qu'on adore dans ces lieux. Mais ſi cela eſt, pourquoi les autres jeunes gens qui étoient à table avec moi, & qui vraiſemblablement ſont comme moi captifs en cette iſle, auroient-ils l'air ſi tranquille & ſi gai ? Si je ſuis réduit ſeulement à l'eſclavage, le traitement qu'on me fait ici a-t-il quelque rapport à la condition d'eſclave ? Tous ceux qui ſont ici les compagnons de mon ſort, n'ont point l'air ſervile. Où ſuis-je ? que ſuis-je ? que ferai-je ? Peut-être hélas qu'on prétend me faire renoncer à ma religion ; mais il n'y a rien que je ne ſouffre plutôt que d'y conſentir.

Ces penſées inquiètes retardèrent mon ſommeil ; cependant je m'y abandonnai à la fin, & je dormis tranquillement. Le lendemain, je m'éveillai à regret. Le ſommeil finit toujours trop tôt pour les malheureux.

CHAPITRE III.

L'Auteur apprend en peu de temps la langue babilarienne par une méthode ſingulière & nouvelle ; ſes entretiens avec le directeur du ſérail, qui lui découvre que les charges & emplois de l'état ſont exercés par des femmes. Origine de cet uſage.

ZINDERNEIN vint me trouver peu de temps après que je fus éveillé. Il me témoigna beaucoup de bonté, & me voyant triſte & inquiet, il me fit comprendre que je n'avois aucun ſujet de m'affliger. Un moment après, je vis entrer dans ma chambre un homme qui avoit un talent merveilleux pour apprendre la langue du pays aux étrangers, ſans le ſecours d'aucune grammaire raiſonnée. C'étoit un peintre en miniature, excellent deſſinateur, qui avoit recueilli dans deux gros volumes les images de toutes les choſes naturelles qu'il avoit peintes lui-même, & qu'il avoit fait graver. Tout ſon art conſiſtoit à préſenter d'abord à ſes écoliers les tableaux des choſes les plus ſimples & les plus ordinaires; à chaque eſtampe qu'il leur montroit, il leur

prononçoit le terme qui dans ſa langue ſervoit à l'exprimer, & le leur faiſoit écrire au bas dans le caractère étranger que chaque écolier pouvoit connoître, & qui lui étoit propre; ce qui formoit, pour ſes diſciples, une eſpèce de dictionnaire très-commode.

Nous n'apprenons les langues étrangères, qu'en liant l'idée d'un mot dont nous voulons retenir la ſignification, avec l'idée d'un autre mot qui nous eſt familier. Ainſi, nous retenons un ſon par le moyen d'un autre ſon. Or ce qui entre dans notre eſprit par l'organe de la vue, s'y imprime bien mieux que tout ce qui y entre par le moyen des autres ſens, comme l'expérience le prouve. D'où je conclus que la méthode de ce peintre grammairien étoit excellente, & qu'on devroit s'en ſervir dans les univerſités pour apprendre le grec & le latin à la jeuneſſe. Les enfans n'apprennent ſi promptement la langue de leurs nourrices, que parce qu'ils voient & regardent attentivement tout ce qu'ils entendent prononcer. Je prévois néanmoins que ce nouveau ſyſtême de grammaire ne ſera pas plus goûté que les nouvelles méthodes qu'on invente tous les jours en Europe pour abréger le chemin des ſciences, & qui n'augmentent pas beaucoup le nombre des ſavans.

Je paſſai quinze jours à apprendre tous les noms ſubſtantifs de la langue babilarienne : à meſure que j'apprenois les ſubſtantifs, j'apprenois auſſi les adjectifs, parce qu'il n'y avoit point d'eſtampe qui ne repréſentât la choſe avec pluſieurs attributs. Pluſieurs de ces eſtampes étoient enluminées, ſans quoi je n'aurois pu apprendre les noms des couleurs.

A l'égard des verbes qui expriment une action de l'ame ou du corps, mon maître, voyant que j'avois la mémoire très-heureuſe, & que je ſavois déjà les noms, me mit entre les mains le ſecond volume de ſon recueil, qui contenoit les verbes, c'eſt-à dire, les tableaux de toutes les actions & de toutes les paſſions. Comme les noms de cette langue ne ſe déclinent point, les verbes ne ſe conjuguent point non plus ; en quoi elle a beaucoup de rapport à la langue angloiſe, plus parfaite en cela que la plupart des autres langues, hériſſées de difficultés inutiles. Elle n'a point, non plus que la nôtre, de noms maſculins, ni de noms féminins, pour exprimer les êtres inanimés ; ce qui m'a toujours paru la choſe du monde la plus abſurde. Car pourquoi, par exemple, *enſis* en latin, qui veut dire une épée, eſt-il du genre maſculin ? & *vagina*, qui veut dire le fourreau, eſt-il du genre féminin ? L'épée

&

& le fourreau ont-ils un ſexe différent ? J'ajouterois pluſieurs autres obſervations ſur cette matière, ſi ces ſortes de recherches convenoient à un voyageur.

Les eſtampes deſtinées à exprimer les verbes, étoient, pour la plupart, aſſez compoſées; mais en même temps je ne vis jamais rien de ſi bien deſſiné, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit d'exprimer les mouvemens de l'ame, comme la haîne, le déſir, la crainte, l'eſpérance, l'eſtime, le reſpect, le mépris, la colère, la ſoumiſſion; & les vertus, telles que la chaſteté, l'obéiſſance, la fidélité; & les vices, comme la fourberie, l'avarice, l'orgueil, la cruauté, &c.

Comme nous exprimons ces choſes par des termes métaphoriques & analogues aux mouvemens & aux modifications de notre corps, il eſt clair que rien n'eſt plus aiſé que de peindre tout cela aux yeux. Les adverbes, qui ſervent à augmenter ou à diminuer la force des verbes, & à mettre des nuances dans nos idées, étoient peints auſſi; & à meſure que j'apprenois les verbes par l'expreſſion des actions peintes, j'apprenois auſſi les adverbes par la peinture des modalités de ces actions. Par exemple, les différens degrès d'amour formoient autant de tableaux différens auxquels

répondoit un terme commun, avec l'addition d'un autre terme, pour exprimer les degrés de la paſſion; ce qui faiſoit l'adverbe.

Zindernein me rendoit viſite tous les jours, & étoit charmé du progrès que je faiſois dans la langue babilarienne. Enfin au bout d'un mois je fus en état de m'entretenir avec lui: quelquefois l'expreſſion propre me fuyoit; mais comprenant ce que je voulois dire, il me la ſuggeroit. D'ailleurs cette langue ſe parle très-lentement, en ſorte qu'on a le temps de chercher les mots en parlant; la prononciation en eſt fort aiſée, parce que la langue eſt très-douce: à l'égard de l'accent, je le pris peu à peu. Au reſte, ce qui fit que j'appris promptement la langue babilarienne, eſt que pendant deux mois je fus très-retiré, ne parlant à perſonne, ſi ce n'étoit à mon maître & à Zindernein. C'eſt par le recueillement qu'on acquiert des connoiſſances & qu'on s'orne l'eſprit.

Dans les premiers entretiens que j'eus avec Zindernein, je lui demandai pourquoi on avoit tant d'attention pour moi, par quel motif j'étois ſi bien traité, quel étoit le lieu que j'habitois, à quoi j'étois deſtiné? Il ne fit point difficulté de ſatisfaire ma curioſité, & me dit que j'étois dans le ſérail de la reine, où il y

avoit environ une douzaine de jeunes étrangers comme moi qu'elle affectionnoit, & qu'elle faiſoit élever pour ſes plaiſirs. Les hommes de cette iſle, ajouta-t-il, ne ſont pas dignes d'elle. La reine croit que ce ſeroit offenſer la majeſté de ſon rang, que de s'abaiſſer à aimer aucun de ſes ſujets, & qu'il y auroit même du danger du côté de la politique, dans cet honneur qu'elle leur feroit, parce que les familles de l'iſle, dans leſquelles elle choiſiroit des maris, pourroient ſe prévaloir de cette élévation. Eh quoi! lui répondis-je, ſuis-je deſtiné à être le mari de la reine? Oui, me répliqua-t-il, ſi votre eſprit & votre figure lui plaiſent; mais tous les jeunes gens qui ſont ici ont la même prétention. Voilà une étrange conduite pour une reine, repartis-je; eſt-il poſſible que la pudeur d'une femme ſouffre une douzaine de maris?

Elle n'en a jamais qu'un à la fois, me repartit Zindernein; mais elle a le droit d'en changer une fois toutes les années, ſi elle le veut; & alors elle tire du ſérail celui des jeunes gens qui lui plaît davantage, pour l'élever à cet honneur; & dans ce cas, elle renvoie le mari qu'elle quitte, dans ce même ſérail d'où elle le retire quelquefois, ſi elle le juge à propos, pour l'épouſer encore. Celui qu'elle a actuel-

lement vit avec elle depuis dix mois, ſon temps va finir, & l'on croit qu'il ne ſera pas continué; il y a dans ce lieu un jeune homme plein de mérite & d'appas, qui, ſelon l'opinion commune, lui ſuccédera. Peut-être que votre tour viendra, & que vous aurez le bonheur de plaire à ſa majeſté. Qui ſait méme ſi vous ne ſerez point préféré à ce jeune homme deſtiné à ſes auguſtes embraſſemens?

Cet honneur, repartis-je, auroit de quoi me flatter, s'il étoit durable, & ſi, en devenant l'époux de la reine, je devenois roi. Cela eſt impoſſible, me répondit Zindernein; la loi y eſt formellement contraire. Quoi, lui dis-je, il y a une loi dans cette iſle qui interdit le trône aux hommes, & qui y élève les femmes à l'excluſion de tous les mâles? Cela n'eſt pas ainſi chez nous; une femme (1), il eſt vrai, eſt actuellement ſur le trône d'Angleterre, mais ce n'eſt que par accident, & parce que la plus grande partie de notre nation l'a jugée la plus proche héritière de la couronne. Après ſa mort nous aurons un roi; ce qui eſt plus convenable de toutes manières: car nous ſentons qu'il eſt honteux à des hommes d'être aſſervis à une femme. Les hommes forment

(1) Anne Stuart, qui régnoit alors.

le ſexe dominant, c'eſt à eux de commander. Cela devroit être ainſi dans cette iſle, me répondit-il, & cela a été autrefois; mais les mœurs ſont changées, & aujourd'hui les femmes y ſont les maîtreſſes. Elles y occupent toutes les charges de l'épée & de la robe: elles ſeules compoſent nos armées de terre & de mer; les hommes, en un mot, ſont ici ce que les femmes ſont dans votre pays.

Eh quoi! lui répondis-je, vous qui préſidez ici, & qui avez de l'autorité ſur les vaiſſeaux, n'êtes-vous pas un homme? Ceux qui nous ont pris ſont-ce des femmes? Oui, me répliqua-t-il, ce ſont des femmes qui ont pris votre vaiſſeau. Elles ſont habillées comme tous les hommes, à l'exception que leurs robes ne leur deſcendent que juſqu'à la moitié des jambes, & que les hommes ont une robe beaucoup plus longue, & qui a plus de circuit. Pour moi je ſuis homme, & le ſeul homme qui ait quelque autorité dans l'état, parce qu'il n'y a qu'un homme qui puiſſe exercer ma charge.

Je ſentis alors une eſpèce de honte en apprenant que j'avois été vaincu les armes à la main par des femmes, & je ne pus m'empêcher de rougir. Mais Zindernein qui s'en aperçut, me dit que les femmes de l'iſle qui avoient

embraſſé l'état militaire, étoient très-aguerries & très-braves, qu'elles étoient furieuſes dans les combats, & qu'il étoit difficile aux hommes de ſoutenir leurs efforts; elles ſont d'ailleurs fort vigoureuſes, ajouta-t-il. Comme elles ſont élevées de bonne heure à faire tous les exercices du corps, & qu'elles apprennent dans leur première jeuneſſe à monter à cheval & à faire des armes, qu'elles vont ſouvent à la chaſſe, qu'elles boivent des liqueurs, elles ont plus de vigueur que les hommes de ce pays, à qui tout cela eſt interdit, ſuivant les règles de la bienſéance. Nous n'avons pas toujours été dans cet uſage, ajouta-t-il, & je vous en expliquerai l'origine, ſi cela excite votre curioſité. Je le priai de m'en inſtruire, & il commença ainſi:

« Il y a environ ſept mille deux cents lunes qu'Amenéinin régnoit dans cette iſle; ſous ſon règne les hommes commencèrent à avoir des égards infinis pour les femmes, il ſembloit même que le règne des femmes fût déjà venu. Le roi, &, à ſon exemple, tous les hommes de l'iſle, négligeant toute affaire ſérieuſe, ne donnant plus aucune attention à l'étude des lois & de la politique, dédaignant la gloire, fuyant la guerre, n'adminiſtrant plus la juſtice, mépriſant la ſcience & les beaux arts, plongés

dans l'ignorance de l'hiſtoire & de la philoſophie, déteſtant tout genre de travail, ſans honneur & ſans émulation, étoient continuellement aux pieds d'un ſexe enchanteur, qui, naturellement ambitieux, entreprit de profiter de la honteuſe molleſſe des hommes, pour ſecouer le joug que la ſageſſe des premiers temps leur avoit juſtement impoſé, & que la foibleſſe du ſexe dominant avoit depuis rendu trop léger. Elles ne réuſſirent que trop bien dans cette funeſte entrepriſe. La reine Aiginu, dont le roi cultivoit peu les appas, commenca la trahiſon; elle s'empara du trône, & en fit tomber un mari foible, négligent, noyé dans les plaiſirs, & eſclave d'une foule de maîtreſſes.

La conſpiration de toutes les femmes éclata en même temps; s'étant élévées au-deſſus de leurs maris, elles s'emparèrent, non ſeulement de la conduite des affaires domeſtiques, que ceux-ci négligeoient entièrement, mais encore du gouvernement de toutes les affaires publiques, de la politique, de la finance, de la guerre, de l'adminiſtration de la juſtice, dont on ne prenoit plus aucun ſoin. Cependant elles n'osèrent d'abord uſurper ouvertement le droit des hommes; elles ſe contentèrent de travailler ſous leur nom. Si elles euſſent alors

porté plus loin leurs attentats, les hommes ſe ſeroient peut-être réveillés de leur profond aſſoupiſſement, ou auroient au moins diſputé un pouvoir abſolu qu'ils tenoient de la nature & de la raiſon. Mais les femmes, naturellement adroites & d'un eſprit fin & ſubtil, s'y prirent autrement; elles flattèrent leurs époux, & ſéduiſirent leurs amans: elles trouvèrent enfin dans leurs attraits tous les préparatifs d'une fatale révolution.

On s'accoutuma peu à peu à recevoir la loi des femmes. Comme elles gouvernoient aſſez bien, & qu'il y avoit au moins beaucoup plus d'ordre dans l'état qu'auparavant, on ne murmura point. On s'imagina même, avec le temps, que puiſqu'elles réuſſiſſoient ſi heureuſement dans le maniement des affaires, elles étoient nées pour commander. Cependant les hommes ſe plongeoient de plus en plus dans l'oiſiveté, & leur pareſſe croiſſoit à meſure qu'elle étoit fomentée par leur inaction. Ce fut alors, dit-on, qu'il parut au ciel une comète extraordinaire dont la chevelure ſembloit éclipſée; préſage que les femmes aſtrologues ne manquèrent pas d'interpréter en leur faveur.

Après la mort du roi Amenéinin, Aiginu fit mourir les parens de ſon mari qui auroient

pu lui diſputer l'autorité & renverſer ſes projets; on croit même qu'elle ſacrifia ſon fils à ſa déteſtable ambition. Quelques vieillards, devenus ſérieux & inquiets, s'efforcèrent en vain de rappeler les anciens uſages, & de rétablir le ſexe maſculin dans ſes premiers droits. Ils furent bannis par un acte du parlement, compoſé des femmes les plus diſtinguées de l'iſle. Quelques autres vieillards, qui auroient pu encore eſſayer de remuer, intimidés par cet exemple, prirent conſeil de leur âge & de leur foibleſſe, & demeurèrent tranquilles. Les autres, après avoir langui toute leur vie aux pieds des femmes, n'osèrent prendre les armes contre elles, & achevèrent le reſte de leur vie ſous un joug qu'ils avoient volontairement porté dans leur jeuneſſe. A l'égard des jeunes gens nés dans la ſervitude, il ne leur vint pas ſeulement dans l'eſprit de tâcher de s'en affranchir.

Tandis que Zindernein me parloit ainſi, je faiſois réflexion que les hommes d'Europe, par le genre de vie qu'ils menent aujourd'hui, pourroient bien voir un jour arriver quelque révolution ſemblable parmi eux. Leur molleſſe & leur ignorance préparent depuis long-temps cet événement, pourvu que les femmes ſachent profiter de la diſpoſition des hommes.

Cependant, continua Zindernein, les peuples du nord de cette grande iſle, qui formoient alors un royaume particulier & indépendant du nôtre, craignant la contagion d'un exemple ſi voiſin, & appréhendant que leurs femmes ne formaſſent chez eux une pareille entrepriſe, envoyèrent ſecrètement des émiſſaires dans nos provinces pour tâcher de ſoulever les hommes & d'abolir le nouveau gouvernement. Vingt mille hommes s'étant révoltés, ſommèrent la reine de faire élire un roi par un parlement d'hommes, & la menaçèrent d'en élire un, en cas de refus. La propoſition fut fièrement rejetée par la reine, qui menaça les rebelles de leur faire ſentir le poids de ſon bras, s'ils ne ſe hâtoient de rentrer dans le devoir. Auſſi-tôt elle aſſembla une armée de cinquante mille femmes pour réduire les mutins. Ce qu'il y eut de plus honteux, eſt que trois mille jeunes gens, entraînés par leur foibleſſe, ſouffrirent d'être incorporés dans ces régimens féminins. L'armée étoit commandée par la reine en perſonne, qui avoit ſous elle douze lieutenantes générales, douze maréchales de camp, trente-ſix brigadières, & quarante-huit colonelles.

Les deux armées ſe rencontrèrent dans la plaine de Camaraca; les hommes étoient armés d'arcs &

de flèches, & leur cavalerie étoit très-bien montée. La reine, qui jugea que ſes troupes, peu aguerries alors & qui n'avoient jamais vu de combat, auroient de la peine à réſiſter à une armée maſculine, uſa d'un ſtratagême digne d'elle. Elle mit à la tête de ſon armée, rangée en bataille, quatre mille femmes, des plus jeunes & des plus belles. De grands cheveux bouclés flottoient ſur leurs épaules nues; leur gorge d'albâtre étoit découverte, auſſi-bien que leurs bras & leurs jambes. C'étoient là leurs ſeules armes, & ce fut dans cet état dangereux & terrible qu'elles ſe préſentèrent aux yeux de l'armée ennemie, dont toute la fureur s'évanouit à cette vue: ils mirent bas les armes, & d'ennemis redoutables qu'ils étoient, ils devinrent tendres amans & humbles eſclaves.

D'autres racontent que la choſe ſe paſſa autrement. Ils diſent que la reine ayant jugé à propos d'entrer en négociation, envoya dans le camp des rebelles vingt jeunes femmes d'une beauté parfaite, qui gagnèrent les cœurs de tous les conjurés, & enſuite ſemèrent la diviſion parmi les chefs, & que par ce moyen l'armée ennemie fut diſſipée. Cela paroît d'autant plus vraiſemblable, que les femmes ont en effet un talent admirable pour brouiller les hommes.

Quoi qu'il en ſoit, les femmes tirèrent de cette victoire pacifique tout l'avantage qu'elles auroient pu ſe promettre d'un combat ſanglant, où elles auroient eu la gloire de tailler en pièces l'armée ennemie. Depuis ce temps-là, leur autorité a toujours cru; nous ſommes exclus de toutes les charges & de tous les emplois de l'état; elles ſeules profeſſent les ſciences, & il n'eſt permis qu'à elles de les cultiver; juſques-là qu'on ſe moqueroit aujourd'hui d'un homme qui ſe donneroit pour ſavant, & qu'on le renverroit à ſon aiguille & à ſon ménage. Enfin elles ſont les ſeules dépoſitaires du miniſtère des autels & des lois de la religion; elles offrent dans nos temples des ſacrifices ſolennels à la divinité, & préſident aux cérémonies religieuſes.

Pour moi, ajouta-t-il, qui ai le malheur d'être homme, & qui aurois néanmoins lieu d'en rendre grace à la nature, ſi j'étois né ſous un autre ciel, je gémis en ſecret de cet indigne renverſement de l'ordre naturel, & je ne ſouffrirai jamais intérieurement à cette fauſſe propoſition enſeignée par toutes nos ſavantes, qui prétendent que, parmi toutes les eſpèces d'animaux, la femelle eſt plus parfaite que le mâle. C'eſt, ſelon moi, une doctrine nouvelle & erronée, contraire à l'ancienne tradition,

& qu'on peut détruire par des argumens invincibles. Il eſt vrai que les femelles ſeules ont le pouvoir de mettre au jour leurs ſemblables, & que c'eſt de leur ſubſtance que ſortent immédiatement toutes les ſubſtances animées; mais pour mettre en œuvre cette puiſſance admirable, qui eſt en effet une excellente prérogative, peuvent-elles ſe paſſer des mâles? On a beau dire que le principe fecond eſt dans elles, & que l'action des mâles ne fait que le préparer & le modifier, comme la roſée du printemps, qui, pénétrant le ſein de la terre, développe les germes & en fait ſortir les plantes: pour moi, je ſoutiens que les mâles ſont tout; que c'eſt dans eux que réſide le germe primitif, & que les femelles ne ſont, par rapport à eux, que ce que la terre eſt par rapport à une main induſtrieuſe qui la cultive. C'étoit le ſentiment de nos anciens docteurs, dont les femmes ont brûlé les livres, où nous aurions trouvé des armes pour combattre leurs prétentions. Cependant perſonne n'oſe aujourd'hui ſoutenir ce ſentiment en public, ſans paſſer pour un novateur dangereux, & ſans être traité de perturbateur.

Voilà, mon cher Gulliver, le pays où vous êtes. Si vous pouvez renoncer à l'orgueil que vous inſpire juſtement l'excellence de votre

ſexe, & le préjugé légitime de votre éducation, vous ſerez heureux. Etant auſſi beau que vous êtes, toutes les femmes vous traiteront avec reſpect, & jetteront ſur vous des regards flatteurs qui ſatisferont votre amour-propre. Car quoique les femmes regardent notre ſexe comme inférieur au leur, elles ont pourtant pour nous une infinité d'égards ; elles nous traitent avec reſpect ; elles nous cèdent toujours le pas ; elles n'oſent nous dire la moindre parole déſobligeante ; & une femme à qui il échapperoit une malhonnêteté à notre égard, paſſeroit pour une extravagante, & ſeroit deshonorée. C'eſt un reſte précieux de nos anciens uſages, un droit naturel que l'orgueil des femmes n'a pu abolir, & un titre ancien que nous conſervons contre elles. Elles prétendent néanmoins qu'elles n'ont pour nous tant d'égards, qu'à cauſe de notre foibleſſe, qui exige d'être ménagée. Hélas ! ces déférences, ces reſpects, ces complaiſances ne ſont aujourd'hui que des honneurs ſtériles. Les femmes, lorſqu'elles nous aiment, nous appellent leurs maîtres, & nous ſommes néanmoins toujours leurs eſclaves.

CHAPITRE IV.

Suite de l'entretien de l'auteur avec le directeur du ſérail. Mœurs des femmes de Babilary & des hommes de cette iſle. Deſcription du ſérail. Portrait de ceux qui y étoient renfermés avec l'auteur; leurs occupations, leurs jalouſies, &c.

J'ÉCOUTAI avec beaucoup d'attention ce diſcours qui me ſurprit extrêmement: lorſque Zindernein me parloit, il me prenoit quelquefois envie de rire; mais je me retenois le plus qu'il m'étoit poſſible, parce que je m'étois aperçu que mes ris le rendoient plus ſérieux, & ſembloient augmenter ſon humiliation. Lorſqu'il eut ceſſé de parler, je lui dis d'un air gai & aſſez franc, que puiſque le ſexe féminin étoit, dans l'iſle où j'étois, le ſexe dominant, je me conformerois aux uſages établis, & tâcherois de compenſer la perte de mon rang naturel par la jouiſſance aiſée des plaiſirs qui s'offriroient à moi.

Si vous avez l'honneur d'épouſer la reine, me répondit-il, vous ſortirez de ce ſérail & vous ſerez libre dans le palais de ſa majeſté, où vous aurez une foule innombrable d'officiers &

de domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe ; mais gardez-vous alors de vous livrer à des déſirs criminels, & de prendre de l'amour pour aucune femme. Si vous témoigniez la moindre foibleſſe, vous tomberiez dans le mépris de la nation ; car il eſt établi que la pudeur, qui n'eſt ici pour les femmes qu'une qualité médiocre, eſt pour nous une vertu eſſentielle. Un homme qui a des amantes, & qui s'y abandonne, eſt deshonoré lorſque ſes déréglemens deviennent publics ; ce qu'il lui eſt fort difficile d'empêcher, parce que les femmes de ce pays ſont très-indiſcrètes, & que leur vanité leur fait ſouvent publier les faveurs qu'elles reçoivent. L'époux de la reine eſt ſur tout obligé à une circonſpection ſcrupuleuſe & à une conduite exempte de tout reproche. Il ne lui ſuffit pas d'avoir de la pudeur, il ne doit pas même être ſoupçonné d'en manquer.

Tous les courtiſans ſont donc d'une grande modeſtie ? répliquai-je. Oui, me repartit Zindernein ; mais la plupart de ces Meſſieurs ne ſont pas néanmoins toujours ce qu'ils veulent paroître, & il y en a peu qui ne paſſent pour avoir des amantes. La gloire des femmes conſiſte à conquérir le cœur des hommes, & celle des hommes à ſavoir ſe défendre ; elles veulent qu'on leur pardonne tout, quoiqu'elles ſe diſent

diſent moins foibles que les hommes à qui elles ne pardonnent rien. Cependant quand un homme n'a qu'une amante qu'il favoriſe, l'indulgence publique l'excuſe; mais s'il ſe livre à pluſieurs, & que ſa honte éclate, ſa femme, alors ridiculement deshonorée, prend d'ordinaire le parti de le répudier. Quelquefois auſſi elle tolère la conduite de ſon époux & garde un ſilence prudent. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de voir en ce genre ce qui manque à l'honneur d'un homme.

Les femmes, pourſuivit-il, médiſent ici beaucoup des hommes, qui le leur pardonnent aiſément, pourvu qu'elles n'attaquent ni leur figure, ni leurs talens, dont la réputation leur eſt beaucoup plus chère que celle de leur vertu. Ils regardent tous comme la premiere de toutes les qualités, celle de plaire aux femmes, & celle de s'en faire reſpecter comme la derniere.

Je lui demandai alors comment on ſe marioit dans l'iſle. Il n'y a point d'affaire, me répondit-il, qui ſe traite & ſe conclue avec tant de précaution & ſi peu de prudence. On voit des hommes ſurannés dont le métier eſt d'être courtiers de mariages, & qui ne s'occupent qu'à aſſortir les filles & les garçons. On n'examine d'ordinaire que l'extérieur d'un garçon, ſa naiſſance, ſon bien, ſa

figure; à l'égard du caractère & de l'humeur, ce n'eſt qu'après les noces que cet article ſe diſcute. Il eſt vrai que les femmes ont la commodité du divorce, qui les diſpenſe de prendre des meſures ſcrupuleuſes par rapport à la conformité des humeurs & des inclinations; mais ce privilége étant refuſé aux hommes, il eſt étonnant de les voir ſi peu précautionnés ſur un point ſi important de la ſociété conjugale.

Depuis que j'eus un peu appris la langue, afin de m'en faciliter l'uſage, on m'accorda la liberté de voir tous mes compagnons du ſérail & de me divertir avec eux. Ils ſe couchoient d'ordinaire & ſe levoient fort tard, & paſſoient une partie de la journée à ſe parer, & l'autre à ſe promener, à jouer, & à entendre des concerts & des comédies où la reine aſſiſtoit quelquefois avec toute la cour. Il n'y avoit aucune union parmi ces jeunes hommes, parce qu'ils aſpiroient tous au même honneur, & croyoient tous le mériter préférablement à leurs concurrens. Ils médiſoient ſans ceſſe l'un de l'autre, & s'attachoient ſur-tout à rabaiſſer celui qui paſſoit pour le mieux fait, & qui, ſelon l'opinion commune, devoit le premier épouſer la reine.

Cet heureux rival s'appeloit Sivilou. Un d'eux me diſoit de lui, qu'il avoit l'air fade,

que ſes yeux étoient trop languiſſans; un autre diſoit qu'il n'avoit point d'eſprit; un autre prédiſoit que la reine n'en ſeroit point contente, & qu'elle ne le garderoit peut-être pas huit jours. Si je louois quelqu'un d'eux, on lui trouvoit de la mauvaiſe grace, des yeux rudes, un mauvais caractère; enfin quoiqu'ils ſe traitaſſent l'un l'autre à l'extérieur avec aſſez de politeſſe & d'honnêteté, ils ſe haiſſoient tous mortellement. Comme je paſſois pour être bien fait & aſſez beau, on peut juger qu'ils ne m'épargnoient pas entre eux.

Leurs converſations étoient fort ennuyeuſes, ſi ce n'eſt lorſqu'ils médiſoient l'un de l'autre. Souvent ils s'entretenoient de leurs parures & de leurs ajuſtemens. Quelquefois ils diſputoient enſemble; mais les queſtions ordinaires qu'ils agitoient, étoient de ſavoir ſi les cheveux longs & flottans ſur les épaules avoient plus de grace, qu'attachés avec un ruban; ſi un rouge artificiel étendu ſur leurs joues n'en relevoit pas l'éclat, & ſi la couleur naturelle n'étoit pas moins brillante que les couleurs empruntées; ſi un teint un peu brun n'étoit pas plus agréable aux femmes qu'un teint trop blanc & trop fleuri. Sur tout cela chacun ſuivoit la déciſion de ſon miroir.

Il y avoit un aſſez grand nombre de femmes

dans le ſérail, deſtinées au ſervice de ceux qui y étoient renfermés, leſquelles étoient chargées d'en défendre l'entrée à toutes les femmes, ſous peine de mort, à moins qu'elles n'y fuſſent amenées par la reine, qui y venoit de temps en temps. Ces femmes, qui nous gardoient, étoient toutes fort laides, &, à ce que j'appris, hors d'état de faire uſage de leur ſexe. Elles avoient toutes différentes charges dans le ſérail, & celle qui étoit la principale, & à qui les autres obéiſſoient, s'appeloit la grande Maramouque; elle & toutes les autres étoient ſoumiſes à Zindernein, intendant général des plaiſirs de la reine, & grand pourvoyeur de ſon ſérail; charge à laquelle étoit attachée celle d'inſpecteur de toutes les priſes ſur mer. On juge aiſément qu'il étoit plus à propos, ſelon leurs mœurs, qu'un homme fût revêtu de cette charge, qu'une femme.

CHAPITRE V.

La reine vient visiter son sérail ; l'auteur lui est présenté ; il a le bonheur de lui plaire, & est nommé & déclaré époux de la reine pour l'année suivante ; il sort du sérail, & est logé dans le palais.

LORSQUE Zindernein m'eut jugé assez habile dans la langue pour pouvoir entretenir la reine, & qu'il eut trouvé que j'avois attrapé un certain air nécessaire aux hommes du pays pour plaire aux femmes, il me dit de me préparer à voir la reine, qui le lendemain viendroit au sérail. Il me recommanda de parler peu lorsque je serois en sa présence, d'avoir un air simple & ingénu, de mettre beaucoup de douceur & de modestie dans mes regards, de ne faire aucun geste inconsidéré, d'avoir en même temps un air tranquille & serein, & de jeter quelquefois sur sa majesté des yeux vifs, tendres, & respectueux. Je lui promis de profiter de ses leçons, & je me préparai à l'honneur que je devois recevoir le lendemain.

Je fus paré ce jour-là plus qu'à l'ordinaire;

on me couvrit de pierreries, & je fus revêtu d'habits magnifiques. On m'avoit fait baigner dans des eaux parfumées, & Zindernein avoit eu la bonté de me faire boire d'une liqueur merveilleuſe, qui répand la fraîcheur & l'embonpoint ſur le viſage, & rend les yeux humides & brillans. Mes compagnons, me voyant en cet état, ne purent cacher leur dépit; Sivilou appréhenda que je ne retardaſſe ſon bonheur & ſa gloire. A travers un certain rouge léger, dont il avoit toujours ſoin de couvrir avec art ſa pâleur naturelle, je m'aperçus qu'il pâliſſoit en me regardant. Les femmes du ſérail diſoient entre elles que j'avois la taille plus avantageuſe que lui, la jambe plus fine, les cheveux plus beaux, le tour du viſage mieux fait, les yeux plus grands, la bouche plus petite, les traits plus fins. Cependant Sivilou étoit bien pris dans ſa taille, & étoit fort beau de viſage; mais il avoit l'air mélancolique & la phyſionomie peu ſpirituelle.

La reine vint au ſérail ſur le ſoir, & Zindernein me préſenta à elle en particulier, en lui diſant que j'étois le jeune étranger dont il lui avoit ſouvent parlé, & qui étoit ſur le dernier navire qu'on avoit pris. La taille de la reine étoit majeſtueuſe; ſon air gracieux & noble étoit digne d'une grande princeſſe; elle avoit,

ainſi que la plupart des femmes de ce pays-là, ce que nous appelons en Europe une beauté mâle ; mais ce qui ne s'appelle pas ainſi dans cette iſle, parce que les hommes y ont toujours l'air effeminé.

Elle me fit aſſeoir auprès d'elle, & me demanda d'abord de quel pays j'étois ? Lui ayant répondu que j'étois européen, né dans une iſle appelée la Grande-Bretagne, elle me dit qu'elle feroit en ſorte de me faire oublier ma patrie. Je lui repartis que j'avois déjà commencé à en oublier les mœurs, & que je ne penſois qu'à ſuivre les uſages du pays où le ciel m'avoit conduit. Ces uſages doivent ſans doute vous paroître étranges, répliqua-t-elle, à vous qui avez été élevé dans des maximes ſi oppoſées ; mais vous éprouverez bientôt que vous avez gagné au change. Les femmes ſont chez vous plus heureuſes que les hommes ; ici les hommes ſont plus heureux que les femmes ; vous ne vivez que pour le plaiſir, vous paſſez votre vie dans une agréable viciſſitude d'amuſemens, nulle affaire, nulle inquiétude ne trouble vos jours. Votre dépendance n'eſt qu'apparente & imaginaire ; c'eſt nous qui au fond dépendons de vous ; nous ne ſongeons qu'à vous plaire ; vous recueillez

tout le fruit de nos travaux; nous ne vivons que pour vous rendre heureux.

Goûtez donc, ajouta-t-elle, un bonheur que votre ſéjour dans cette iſle vous aſſure, & conſentez dans la ſuite à faire le mien, qui peut-être augmentera le vôtre. Mais quoi! vous rougiſſez? Ah! que cette pudeur me charme! Vous ſemblez né dans cette iſle; cependant vous êtes né dans celle de la Grande-Bretagne. Vous étiez ſans doute le roi de cette iſle; un homme ſi parfait devoit commander à tous les autres. Vous n'avez rien de l'immodeſtie d'un étranger; vous ſemblez avoir fait un long ſéjour dans mon royaume, cependant vous n'y êtes que depuis trois mois.

Quoique je me fuſſe préparé à répondre avec eſprit au diſcours de la reine, j'avoue que je m'en ſentis fort dépourvu alors; la modeſtie qui m'avoit été tant recommandée, jointe à l'étonnement, me rendit muet & ſtérile. Je m'aſſure qu'il n'y a point en Europe de femme de condition qui ne fût d'abord un peu déconcertée, ſi un grand roi lui parloit ſur ce ton. Comme homme & comme européen, je ne me ſentois point capable de répliquer à un pareil langage ſorti de la bouche d'une auguſte reine, dont l'air majeſtueux cap-

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Mais quoi, vous rougissez! oh que cette pudeur me charme!

tivoit mes reſpects, & dont les diſcours indécens bleſſoient mes préjugés; car ſa majeſté ne ſe contenta pas de me dire une infinité de choſes obligeantes qui intéreſſoient ma modeſtie; elle me prodigua encore les expreſſions les plus tendres & les plus paſſionnées. Mais ſi je parus peu enjoué, je parus judicieux & retenu; je ſus à propos baiſſer les yeux, les lever, les tourner de côté, ſourire, pencher la tête, rougir; enfin la reine fut très-ſatisfaite de ma figure & de mes manières, quoique j'euſſe fait paroître peu d'eſprit. Peut-être étoit-elle du goût de pluſieurs hommes d'Europe, qui ſe mettent peu en peine que les femmes en ayent, pourvu qu'ils trouvent en elles de la modeſtie & de la beauté, avec une lueur de raiſon. En me quittant, elle me donna avec dignité un baiſer tendre, où je ſentis plus d'amour que de politeſſe.

Lorſque la reine fut partie, Zindernein m'apprit que ſa majeſté lui avoit témoigné beaucoup de ſatisfaction, & lui avoit dit qu'il n'y avoit aucun jeune homme dans le ſérail qui me valût. Si la reine, ajouta-t-il, ne change point de penſée, & que vous ne mettiez aucun obſtacle à votre élévation, vous ſerez vraiſemblablement le premier qu'elle épouſera; &

comme elle eſt extrêmement épriſe de vous, peut être jouirez-vous pendant pluſieurs années de l'honneur de ſon lit.

Comme cette princeſſe, en ſortant du ſérail, n'avoit ceſſé de parler de moi aux dames & même aux ſeigneurs de ſa cour, le bruit ſe répandit bientôt que j'avois plu infiniment à ſa majeſté. Je commençai alors à être haï & déchiré par tous mes compagnons. Sivilou devint inconſolable, ſa mélancolie naturelle ſe changea en noires vapeurs; il ne mangeoit plus; le ſommeil le fuyoit; il négligea le ſoin de ſe parer & de cultiver ſa beauté. Il devenoit de jour en jour plus maigre & plus pâle; ma gloire avoit défiguré ſes traits. Les autres, qui ſe voyoient également reculés par mon avancement, & qui, ſachant que, dans le cas dont il s'agiſſoit, l'ancienneté dans le ſérail n'étoit rien moins qu'un titre pour parvenir, ne pouvoient cependant traiter de paſſe-droit la préférence qui m'étoit donnée, & étoient réduits à la triſte conſolation qu'offre la patience dans tous les revers de la vie.

Cependant la reine, informée par Zindernein de l'état de ſon ſérail depuis la dernière viſite qu'elle y avoit faite, fit dire à tous mes compagnons qu'ils ne s'affligeaſſent point;

qu'elle ſongeroit à leurs intérêts, & les rendroit heureux avec le temps ; mais qu'il falloit attendre : diſcours ordinaires des grands.

Mais afin de ne point laiſſer languir le ſérail dans une cruelle incertitude, ſa majeſté jugea à propos de faire ſavoir ſon choix. Je fus donc nommé, dans les formes, époux de la reine, pour le cours de l'année 1716. On en fit des réjouiſſances publiques ; & ayant été tiré du ſérail pour loger dans le palais de ſa majeſté, je reçus les complimens de toute la cour & de tous les corps du royaume.

Je paſſai, ſelon la coutume, quinze jours dans le palais avant la célébration des noces. Tantôt je me promenois en calèche dans la compagnie de Zindernein, de quelques dames, & de quelques ſeigneurs de la cour, qu'il me plaiſoit de choiſir, & je viſitois les belles maiſons de plaiſance des environs. Tantôt je tenois appartement chez moi, où les *paratis*, qui ſont les plus grands ſeigneurs du royaume, avoient coutume de ſe rendre, & avoient droit d'être aſſis devant moi ſur un tabouret. J'étois traité en roi, ſans l'être, parce que j'étois deſtiné à l'honneur d'épouſer une reine, & d'en donner peut-être une à l'état, ſi le ciel eût ſecondé les vœux des peuples.

CHAPITRE VI.

Littérature des femmes de Babilary. Tribunaux des hommes. Religion différente des deux ſexes. Manière dont les femmes rendent la juſtice, adminiſtrent les finances, & font le commerce. Académies différentes.

COMME dans ces premiers jours j'exerçai beaucoup ma curioſité, je dirai ici en peu de mots tout ce que je remarquai de ſingulier dans les uſages de l'iſle de Babilary. Etant un jour allé à la comédie avec Zindernein, je vis ſept femmes qui avoient l'air extrêmement ſpirituel, aſſiſes ſur un banc diſtingué. Au ſortir du ſpectacle, ayant demandé à mon conducteur quelles étoient ces ſept perſonnes, il me dit qu'elles compoſoient un tribunal littéraire, érigé depuis peu par la reine pour juger ſouverainement de toutes les pièces de théatre. Auparavant cette érection, ajouta-t il, le public étoit accablé de mauvaiſes pièces, que d'inſipides plumes avoient l'audace de lui préſenter, ſous le bon plaiſir des actrices & des acteurs, ſans avoir auparavant conſulté les per-

ſonnes délicates & judicieuſes, verſées dans la ſcience profonde du dramatique. Mais depuis que toutes celles qui compoſent pour le théatre, par un réglement nouveau, ſont obligées d'obtenir l'approbation de ce ſavant & ingénieux tribunal, avant que de faire repréſenter leurs pièces, on n'en voit plus aucune tomber; elles ſont toutes applaudies, ſelon leur différent degré de mérite, & le public n'eſt plus trompé aux premières repréſentations.

L'établiſſement de ce tribunal, lui dis-je, eſt digne de la ſageſſe de votre gouvernement; mais pourquoi, ajoutai-je, n'en érige-t-on pas un ſemblable pour tous les livres qu'on met au jour? La reine y a pourvu, me répliqua Zindernein. Autrefois il ſuffiſoit que les livres ne continſſent rien d'oppoſé aux intérêts du gouvernement ou aux bonnes mœurs. Mais on prend garde aujourd'hui qu'ils ne puiſſent corrompre le goût & gâter l'eſprit, & on ne permet point de publier de livres inutiles ou mal conſtruits. On a pour cela établi une compagnie de perſonnes prudentes & profondes dans chaque genre de littérature, qui ne ſont ni bizarres ni pointilleuſes; & ce ſont elles qui permettent & autoriſent la publication des ouvrages d'eſprit. Depuis cette ſage inſtitution,

on ne voit plus de livres abſolument mauvais, &, ce qui eſt un grand bien, les livres nouveaux ſont plus rares.

D'ailleurs on accorde une grande liberté aux lettres, de peur de retarder le progrès des ſciences & des arts. Pour augmenter de plus en plus les lumières de la nation, la reine comble de bienfaits quiconque publie quelque livre excellent; ce qui répand l'émulation, multiplie les talens, & fait éclore les bons ouvrages. Sous le règne précédent, les lettres étoient extrêmement négligées; on y regardoit le métier pénible de faire des livres, comme le dernier de tous. La reine, volée & pillée impunément par les Marajates, chargées du ſoin de recueillir les impôts, penſoit s'en dédommager par le retranchement économique de toutes les récompenſes du mérite. Il eſt vraiſemblable que les mœurs & la politeſſe ſe feroient bientôt perdues avec les lettres, ſi la reine qui règne aujourd'hui, n'avoit ouvert les yeux ſur une conduite ſi préjudiciable à l'état.

Je demandai alors à Zindernein ſi les livres eſtimés de la nation étoient fort ingénieux. Nous eſtimons moins, me dit-il, ceux qui ſont purement ingénieux, que ceux qui ſont judicieux. Nous voulons en général, dans les

ouvrages, du génie & de la raiſon; mais *nous aimons mieux tout ſans eſprit, que tout avec eſprit* (1). On a, dans ces derniers temps, mis à la mode un certain ſtyle épigrammatique & affecté, qui a d'abord ébloui le public, mais qui eſt à préſent extrêmement mépriſé; en ſorte que courir après l'eſprit, eſt aujourd'hui courir après le ridicule. Ce ſtyle fade & puéril eſt cependant encore admiré de quelques perſonnes, qui, brouillées avec la raiſon, ont fait entre elles une eſpèce d'union, pour en perpétuer la précieuſe ſemence. Les hommes ont ici plus goûté ce ſtyle que les femmes; ſigne de leur légèreté & de leur eſprit ſuperficiel.

Il eſt étonnant, dis-je à Zindernein, que les femmes aient ainſi cultivé la littérature parmi vous, & que ce ſexe, qui, dans tous les pays du monde, eſt pareſſeux & ignorant, & qui regarde même comme une fatigue le ſoin de penſer, ſoit ſi laborieux & ſi ſavant dans votre iſle. La ſcience, me répondit-il, eſt la fille de l'amour-propre & de la curioſité. Faut il s'étonner que les femmes, à qui

(1) C'eſt un proverbe anglois (*Rather than all be wit, let none be there*) c'eſt-à-dire, *point d'eſprit, plutôt que tout eſprit.*

tout eſt permis dans ce royaume, déſirent de l'acquérir, & ſe faſſent une occupation ſérieuſe de l'étude? Le travail que la ſcience exige ne leur coûte rien, parce qu'elles ſont ſoutenues par la vanité & excitées par l'inquiétude ambitieuſe de leur eſprit: elles étudient pour avoir droit de mépriſer celles qui n'étudient point.

Si dans le reſte du monde les femmes ſont ignorantes, comme vous dites, c'eſt que les hommes, pour de juſtes raiſons, les empêchent de parvenir à des connoiſſances qui enflent le cœur. Ils jugent ſagement que les femmes ont déjà trop de penchant à la vanité, & que ſi elles s'adonnoient ſérieuſement à l'étude, leur curioſité naturelle leur feroit trop pénétrer, trop approfondir; que leur délicateſſe & leur ſubtilité pourroient faire naître entre elles mille queſtions dangereuſes; que leur opiniâtreté rendroit leurs erreurs incurables; qu'elles ſeroient inſatiables d'apprendre, & qu'enfin elles perdroient un peu de ce goût vif que le ciel leur a donné pour le devoir capital & indiſpenſable de leur ſexe; ce qui porteroit préjudice à l'humanité.

C'eſt ce que nous voyons arriver dans cette iſle. Celles qui cultivent les ſciences ſont d'un orgueil extrême; la plupart ſe perdent dans

des

des ſpéculations abſtraites ; elles renoncent quelquefois au bon ſens, en faveur du bel eſprit ; elles remuent des quéſtions qui étonnent la raiſon ; elles s'aviſent de compoſer de gros volumes ſur la nature des choſes impoſſibles & ſur les propriétés du néant. Lorſqu'elles ſe trompent, jamais elles n'en conviennent ; enfin non ſeulement elles mépriſent celles de leur ſexe qui ne s'adonnent qu'aux exercices du corps, mais elles dédaignent encore la ſociété des hommes, qu'elles ſemblent ne regarder que comme des animaux brutes, qui ne poſsèdent tout au plus que la partie inférieure de l'ame humaine ; ſi elles ſe marient, ce n'eſt, pour ainſi dire, que malgré elles & pour obéir à la loi qui défend le célibat ; encore s'en eſt-il trouvé parmi elles qui ont oſé avancer que ce n'étoit point un crime de l'enfreindre ; car il y en a qui mettent tout en problême.

C'eſt ſans doute depuis la révolution, répliquai-je, que pluſieurs des femmes de cette iſle ont pris ce goût extrême pour les ſciences. Hélas ! repartit Zindernein, la révolution ne ſeroit peut-être pas arrivée, s'il n'y avoit pas eu parmi nous des femmes ſavantes long-temps avant cette fatale époque.

Le ſavoir des femmes qui s'appliquoient à l'étude, tandis que les hommes étoient plongés

dans l'ignorance, a été une des principales cauſes de notre abaiſſement. Les connoiſſances qu'elles avoient acquiſes leur donnèrent une funeſte ſupériorité ſur nous. Comme en général l'homme n'eſt le maître de tous les animaux, que par ſon eſprit induſtrieux, qui lui fournit des moyens ſûrs pour dompter les plus fiers & les plus féroces; de même l'eſprit de la femme, devenu ſupérieur à celui de l'homme, par le ſoin qu'elle avoit pris de le cultiver, de le ſubtiliſer, de l'étendre, vint aiſément à bout de nous ſubjuguer. C'eſt ainſi que me parloit Zindernein, & qu'il me découvroit ingénument tout ce qu'il penſoit des mœurs & des uſages de ſa patrie.

Que les hommes de mon pays qui liront cette relation véritable, craignent de voir un jour arriver dans la Grande-Bretagne ce qui eſt arrivé dans l'iſle de Babilary, & que leur médiocre ſavoir ne les raſſure point. Que les dames néanmoins ne ſe flattent pas de parvenir ſi-tôt à la gloire des femmes babilariennes: l'heureuſe averſion qu'elles ont pour toute ſorte d'application & d'étude, aſſure aux hommes, au moins encore pour un ſiècle, la conſervation de leur droit naturel, & de leur ſupériorité légitime ſur elles. Mais l'ignorance fait aujourd'hui tant de progrès parmi les

hommes d'Europe, que je ne voudrois pas répondre, qu'après avoir déjà rangé une partie de nos voiſins ſous ſon empire, elle n'entreprît de paſſer la mer, & de venir auſſi mettre les anglois au nombre de ſes eſclaves. Dans cette fâcheuſe extrêmité, ſi les dames angloiſes s'aviſoient d'imiter les femmes de Babilary, que deviendrions-nous ?

Je demandai encore à Zindernein ſi les hommes de ſon pays n'avoient pas quelque tribunal où ils exercaſſent une eſpèce de juriſdiction ? Ils en ont ſans doute, me répliqua-t-il, mais des tribunaux ridicules, qu'on auroit abolis il y a long-temps, s'ils n'avoient ſupplié qu'on les leur conſervât comme un reſte précieux & une foible image de leur ancienne autorité. Il y a donc dans cette iſle ſix tribunaux compoſés d'hommes ſurannés & preſque décrépits. Le premier eſt pour juger avec préciſion du degré de blanc & de rouge que chaque homme, ſelon la nature de ſon teint & le nombre de ſes années, peut mettre en uſage pour plaire aux femmes en général, avec le droit d'impoſer une amende à ceux qui outrent ce ridicule vernis, fruit du caprice & de la folie. Le ſecond eſt chargé de juger des modes, d'en approuver le changement, & de fixer le nombre de jours que doit

régner une certaine couleur, une étoffe de certain goût, ou une certaine façon de s'habiller. Le troiſième eſt pour régler le rang que les hommes doivent tenir entre eux, & leurs prééminences reſpectives, dont ils ſont très-jaloux. Le quatrième, qui eſt le plus reſpecté, juge de leurs querelles, de l'innocence ou de la malignité de leurs railleries & de leurs médiſances, & les leur fait rétracter ou adoucir, ſelon qu'il eſt convenable. Le cinquième eſt pour faire le procès aux hommes d'un âge avancé qui ſe donnent pour jeunes. Il ne leur eſt permis que de ſe retrancher dix années; lorſqu'ils ſont convaincus de s'en être ôté davantage, on les condamne à porter ſur une médaille pendue à leur cou, & qui leur deſcend juſqu'au-deſſous du nombril, l'année, le mois, & le jour de leur naiſſance, écrits en gros caractères. Ceux qui, par malignité, ont dans leurs diſcours calomnieux augmenté l'âge des autres, ſont condamnés à ne jamais mettre de rouge, & à paroître le reſte de leur vie à viſage découvert. Le ſixième eſt pour punir ceux qui négligent le culte du dieu Oſſokia.

Qu'eſt-ce que ce dieu? dis-je à Zindernein; eſt-il le ſeul que vous révériez en cette iſle? C'eſt le dieu des hommes, me répondit-il, comme Oſſok eſt la déeſſe des femmes: déeſſe

imaginaire & inconnue ſur la terre, avant qu'elles ſe fuſſent emparées de toute l'autorité dans ce royaume. On n'adreſſoit autrefois des vœux qu'à Oſſokia, & on ignoroit qu'il eût une femme. Les nôtres ſe ſont aviſées de le marier à une déeſſe, qui, ſelon leur opinion moderne, lui eſt fort ſupérieure; comme ſi cette prétendue déeſſe avoit pu ſecouer le joug d'un dieu avec la même facilité qu'elles ont ſecoué le nôtre. Quel aveuglement! Les hommes foibles & imparfaits ont pu ſe laiſſer vaincre par elles; mais Oſſokia, qui eſt parfait, & qui peut renverſer le ciel & la terre, eſt trop puiſſant & trop éclairé pour avoir été ſubjugué par ſa femme.

Telle eſt la corruption de l'eſprit humain, répondis-je, qui ſe fait ſouvent une religion conforme à ſes intérêts & à ſes préjugés. Mais puiſque vous m'avez parlé de vos tribunaux maſculins, rendez-moi compte auſſi de vos tribunaux féminins, & apprenez-moi comment les femmes rendent la juſtice dans ce pays. Elles la rendent avec beaucoup de lumières & d'équité, répartit Zindernein; ſi ce n'eſt que quelques vieilles, dévorées d'une ſoif inſatiable du *Simao* (c'eſt-à-dire, de l'or), ſouffrent qu'on en mette quelquefois dans leur balance, & que les jeunes paroiſſent auſſi quelquefois

plus favorables aux plaideurs jeunes & bien faits qu'à ceux qui ſont vieux & laids. C'eſt un abus, répliquai-je, qui ne doit point être imputé au ſexe de vos juges. Il eſt dans des pays où vos maximes ne ſont point établies, des juges également ſuſpects de ces petites prévarications, que l'éclat éblouiſſant du *ſimao* & de la beauté leur fait paroître excuſables. Il n'eſt que trop vrai repartit Zindernein, que les différens ſeront rarement bien jugés, tant qu'ils ſeront portés à des tribunaux humains. Plût au ciel qu'Oſſokia voulût prendre le ſoin de juger lui-même tous les débats qui naiſſent trop ſouvent entre les mortels! Nos femmes, qui exercent la magiſtrature, ont beau dire qu'elles ſont ſur la terre les images vivantes de leur déeſſe Oſſok; ſi cela eſt, Oſſok, qui, à les en croire, les a fait telles, ne s'entend guère à faire des portraits.

Il y a encore, pourſuivit-il, dans cette iſle d'autres tribunaux féminins, chargés de maintenir le droit public & de veiller ſur l'adminiſtration des finances. Jamais règne ne fut plus doux, plus ſage, plus équitable que celui de notre auguſte Reine, depuis qu'elle gouverne par elle-même. Aidée des ſeuls conſeils de ſa nourrice, dont tout le monde vante le zèle & le déſintéreſſement, elle fait ſes efforts

pour ranimer le commerce languiſſant, & rendre les peuples heureux. On ſe flatte que ſa ſageſſe confondra l'orgueil d'une foule de marajates qui ont oſé bâtir des palais égaux au ſien, & qu'au moins ſon équité politique les réduira à être un peu moins riches que les princeſſes de ſon ſang ; car on a vu ici des marajates de la plus baſſe extraction, ſans mœurs & ſans honneur, acquérir, par des avances uſuraires, des richeſſes immenſes, éclipſer, par leur magnificence, les dames les plus illuſtres, s'approprier les plus hautes dignités & les plus belles terres, & avoir même l'odieuſe ambition de devenir la tige d'une poſtérité de *paratis*.

Il n'y a aujourd'hui d'autre impôt dans l'état, ajouta-t-il, qu'une capitation générale, proportionnée aux facultés de chaque perſonne ; ce qui rend beaucoup, ſans épuiſer l'état. Sous les règnes précédens, vingt mille marajates, ſous prétexte de lever les droits royaux, pilloient les peuples, & n'en rapportoient pas le tiers au tréſor de la reine. Par un réglement nouveau & très-ſage, c'eſt aujourd'hui celle qui préſide aux myſtères d'Oſſok en chaque ville, qui reçoit les revenus de l'état. Par ce moyen, l'exactitude & la fidélité à payer les tributs légitimes eſt devenue une eſpèce de

vertu religieuſe ; parce que ces miniſtres d'Oſſok ont ſoin de prêcher aux peuples qu'ils ſeront punis par la déeſſe, s'ils meurent ſans s'être acquittés de ce devoir. Les perſonnes les plus qualifiées & les plus riches payent le plus ; chacun déclare ſes facultés ; & comme il y a toujours beaucoup de vanité dans les femmes, on en voit qui payent de leur plein gré une capitation qui excède le tarif, dans la vue de paſſer pour plus riches qu'elles ne le ſont effet. Pour augmenter la félicité publique, toutes les marchandiſes étrangères ne payent plus aucun droit d'entrée dans cette iſle ; le commerce y eſt libre & floriſſant ; les banqueroutes n'y ſont plus d'uſage, parce que tout le corps des négociantes a fait un fonds public pour dédommager les marchandes, des pertes qu'elles ont faites ſans qu'il y ait eu de leur faute, & pour réparer les malheurs qu'elles n'avoient pu prévoir.

J'écoutois avec attention toutes ces particularités. Je ne pouvois comprendre que des femmes euſſent eu des idées ſi ſages, & que leur gouvernement fît honte à celui des hommes. Je ſouhaitai avec ardeur, non que les femmes gouvernaſſent en Angleterre, comme dans cette iſle, mais que les hommes au moins y gouvernaſſent auſſi bien, & ſuiviſſent des

maximes ſi judicieuſes. Pour moi, je m'imagine que la raiſon principale qui fait que les femmes gouvernent ſi bien, eſt que lorſqu'elles ont l'autorité en main, elles ſe laiſſent conduire par des hommes. Au contraire, lorſque les hommes commandent, ils ſuivent aveuglément les déſirs & les conſeils des femmes. Peut-être que dans l'iſle de Babilary les hommes commandent en effet, comme en Europe ce ſont les femmes qui gouvernent le plus ſouvent. Je communiquai cette penſée à Zindernein, qui me parut la goûter.

Le lendemain, je lui dis que je voulois aller viſiter la grande place de la ville. Nous nous y rendîmes, & j'avoue que je vis une place qui n'a rien d'égal dans aucune des plus belles villes d'Europe. Elle eſt octogone & a trois cents toiſes de largeur; toutes les maiſons y ſont d'une architecture noble & d'une ſtructure ſymétrique. Au milieu eſt la ſtatue équeſtre de la reine Rafalu, qui régnoit il y a cinquante ans, & qui a fait conſtruire cette place ſuperbe, autour de laquelle on voit les ſtatues de toutes les femmes qui, depuis la révolution, ſe ſont diſtinguées par un mérite rare. Ces ſtatues repréſentent, non ſeulement de grandes générales d'armées, mais de ſavantes juriſconſultes, de fameuſes mathématiciennes,

des femmes illuſtres, ou poètes, ou oratrices, &c. A chaque côté de l'octogne eſt placée une académie. La première regarde les mathématiques ; la ſeconde, la phyſique ; la troiſième, la morale ; la quatrième, l'hiſtoire ; la cinquième, l'éloquence & la poéſie ; la ſixième, la peinture, la ſculpture, & l'architecture ; la ſeptième, la muſique ; la huitième, les mécaniques en général. Toutes ces académies ſont remplies de perſonnes d'un mérite diſtingué. Les dames de la première qualité y ſont quelquefois admiſes, moins pour leur naiſſance & leur rang, que pour leur mérite perſonnel & leur ſavoir. Chaque académicienne, avant que d'être reçue, eſt obligée d'avoir donné une preuve publique de ſa capacité.

CHAPITRE VII.

Mejax, gouvernante du premier port de l'iſle, eſt amoureuſe de l'auteur, qui devient auſſi amoureux d'elle; elle l'enlève, délivre en même temps tous ſes compagnons de l'eſclavage, & s'enfuit avec eux ſur un navire qu'elle avoit fait préparer.

QUOIQUE je fuſſe ſouvent dans la compagnie de Zindernein, il me quittoit quelquefois pour aller donner ſes ordres au ſérail. Pendant ce temps-là je n'étois point ſeul; j'avois toujours une cour nombreuſe, compoſée de femmes & d'hommes. Quelquefois auſſi je m'entretenois en particulier avec quelques dames diſtinguées par leur naiſſance & par leur dignité. Celle qui paroiſſoit la plus aſſidue à me faire ſa cour, étoit la gouvernante du port de Pataka, ſitué à deux lieues de la ville royale; femme d'une très-haute naiſſance, riche, jeune, vive, ſpirituelle, d'une beauté parfaite & d'un caractère très-aimable. Elle me plaiſoit tellement, que j'étois devenu inſenſible à la gloire d'épouſer la reine; mais je ne pouvois, ſans bleſſer les règles de la bien-

ſéance, lui déclarer mes ſentimens ; je connoiſſois auſſi combien il étoit dangereux pour moi de les avoir, d'autant plus que je m'étois aperçu qu'elle ſentoit pour moi ce que je ſentois pour elle. Malgré ces réflexions, je prévis que mon cœur ne pourroit long-temps ſe défendre contre un ſi charmant objet.

Elle entra dans mon appartement une fois que tout le monde en étoit ſorti, & que j'étois reſté ſeul avec quelques eſclaves, qui, auſſi-tôt qu'ils la virent, ſe retirèrent par reſpect. Mejax (c'eſt ainſi qu'elle s'appeloit) profita de ce moment, pour me dire d'un air tendre, qu'elle étoit bien malheureuſe que je fuſſe ſi beau ; que mes charmes, qui lui avoient fait naître des ſentimens reſpectueux, la mettoient hors d'état de pouvoir jamais être heureuſe, puiſqu'ils avoient touché le cœur de la reine. Hélas ! ajouta-t-elle d'un ton animé, pourquoi faut-il que vous ayez entré dans le ſérail de ſa majeſté ? Que ne l'ai-je prévenue, que vos perfections n'ont-elles échappées à Zindernein ! Que ne l'ai-je gagné au moins, lorſqu'il débarqua dans l'iſle, après la priſe de votre vaiſſeau ! Seule, j'aurois eu le bonheur de vous connoître, & peut-être de vous plaire.

Comme cette déclaration me faiſoit un extrême plaiſir, je ne jugeai point à propos

de me contrefaire, en imitant la ſévérité ſimulée des femmes d'Europe, qui dans ces occaſions délicates affectent d'ordinaire de ſe mettre en courroux. Puiſque vous me faites, répondis-je, un aveu ſi tendre & ſi libre, mais que je crois ſincère, je ne ferai point difficulté de vous avouer, à mon tour, que je ſens tout le prix de vos ſentimens; que votre mérite fait ſur moi une vive impreſſion, & que ſi ſa majeſté ne m'avoit pas deſtiné à la gloire d'être ſon époux, je me ſerois cru très-heureux d'être à vous & de pouvoir vous épouſer; d'autant plus que cet établiſſement, quoique moins glorieux, auroit été peut-être plus ſolide & plus durable. Mais il n'y faut plus penſer. Etouffez des déſirs qui offenſent ma gloire, & qui peuvent vous devenir funeſtes.

Ah ! cruel, repliqua-t-elle, voulez-vous cauſer ma mort ? La reine ne vous a point encore donné ſa main; vous pouvez me rendre heureuſe, ſans détruire votre bonheur : épouſez la reine, puiſqu'il le faut, & que je ne puis m'oppoſer à l'accompliſſement de votre deſtin; mais ſouffrez au moins mon amour & mes tendres reſpects, & laiſſez-moi me flatter que votre cœur les avoue.

Jamais je ne vis tant de paſſion dans une femme, que Mejax m'en témoigna dans ce

moment. Comme de mon côté je brûlois d'amour pour elle, il me prenoit de temps en temps envie de ſuivre les mœurs de ma patrie, & de me comporter en galant homme & en européen. Tantôt la nature m'avertiſſoit que j'étois homme; tantôt le lieu & l'état où j'étois me le faiſoient oublier; en ſorte que j'étois extrêmement embarraſſé de mon rôle d'homme féminiſé, ne ſachant ſi je devois témoigner de la hardieſſe ou de la crainte, de la vivacité ou de la retenue. Cependant Mejax continuoit de me tenir les diſcours les plus tendres & les plus animés, & je continuois de défendre ma vertu, qu'elle s'efforçoit de ſéduire. Je prie les dames angloiſes de me pardonner ces images & ces expreſſions contraires à nos mœurs, mais conformes à celles de l'iſle de Babilary, & à la ſituation équivoque où j'étois alors.

Cependant il me vint dans l'eſprit de profiter de la diſpoſition de Mejax, & de ſa paſſion violente, non pour la ſatisfaire & contenter la mienne, mais pour recouvrer ma liberté, s'il étoit poſſible. Mejax, lui dis-je, il eſt impoſſible que j'accorde jamais rien à vos vœux, ni que je ſouffre que vous ſoupiriez déſormais pour moi. Dès que j'aurai eu l'honneur d'entrer dans le lit de la reine, ſi vous

avez la témérité de m'entretenir encore de votre paſſion, vous vous verrez à jamais bannie de ma préſence. Cependant je ne vous cache point que je vous aime tendrement, & que, malgré le ſort glorieux qui m'eſt réſervé, je ne ſouhaiterois rien avec plus d'ardeur que de me voir votre époux. Après tout, ce ne ſeroit point un déſir ſtérile & chimérique, ſi de votre côté vous aviez le courage de le ſeconder, & de choiſir l'un des deux partis que j'oſe vous propoſer. Le premier ſeroit de détourner la reine, s'il étoit poſſible, du deſſein qu'elle a formé de me donner la main. En vous ſacrifiant l'illuſtre rang que ſa majeſté me deſtine, c'eſt vous prouver aſſez combien vous avez ſu me plaire; mais comme ce moyen vous ſemblera peut être impraticable, & qu'il eſt dangereux d'entreprendre de guérir le cœur paſſionné d'une princeſſe, j'aime mieux vous propoſer un autre parti. Vous êtes la gouvernante du port de Pataka, & tout ce qui eſt dans ce port dépend de vous. Ordonnez qu'on y arme inceſſamment un vaiſſeau, ſur lequel je monterai ſecrètement avec vous; & alors m'ayant ſouſtrait à la puiſſance de la reine, je remplirai vos vœux & les miens, ſans craindre de nous perdre l'un l'autre. Je ſais qu'il vous en coûtera tous les biens & tous les titres

que vous poſſédez en cette iſle, dont, par cette démarche, vous vous banniſſez pour toujours; mais ſi vous m'aimez véritablement & ſans réſerve, votre généroſité vous coûtera moins.

Mejax, qui m'avoit écouté avec attention, tomba dans une revêrie profonde; après avoir été long-temps ſans parler, elle rompit ſon ſilence en ſoupirant, & me répondit qu'il s'agiſſoit de prendre une réſolution bien étrange, mais que le vrai amour ne connoiſſoit ni politique, ni intérêt, ni dangers; que puiſque j'avois le courage de lui ſacrifier la main de la reine, elle devoit avoir celui de me ſacrifier ſes richeſſes & ſes honneurs; qu'il n'y avoit point de périls où elle ne fût réſolue de s'expoſer, pour me marquer la reconnoiſſance qu'elle avoit de mes bontés pour elle; que ſon parti étoit pris; que, comme je devois inceſſamment épouſer la reine, il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'elle feroit ſes efforts pour m'enlever la nuit du jour ſuivant, & me mettre ſur un vaiſſeau qui heureuſement étoit prêt à lever l'ancre dans la rade de Pataka.

Ce n'eſt point aſſez, lui dis-je; il faut que vous m'accordiez la liberté de tous mes compagnons de voyage, eſclaves de pluſieurs habitans de cette ville, qui les ont achetés. Je ſouhaite

ſouhaite qu'ils montent avec nous ſur le vaiſſeau, & qu'une partie de mon bonheur puiſſe rejaillir ſur eux. J'exécuterai tout ce que vous exigez de moi, répondit-elle; je veux vous conduire triomphant dans votre patrie, trop heureuſe de paſſer avec vous le reſte de ma vie dans les terres les plus éloignées.

Comme je ſavois la demeure du capitaine Harington, qui étoit venu me ſaluer depuis qu'il avoit appris mon ſort, j'en inſtruiſis Mejax, qui me promit de l'envoyer chercher ſecrètement, & de l'avertir de ſe trouver ſur le chemin de Pataka le jour ſuivant, avec tous ceux de ſes compagnons captifs qu'il pourroit raſſembler. Alors elle me quitta, en me jurant un amour éternel & une fidélité inviolable, & alla donner ordre à tout pour notre départ.

Je paſſai le reſte de la journée dans une extrême agitation, cauſée par la crainte que notre complot ne pût réuſſir; car en ce cas je prévoyois les plus affreux malheurs. J'aurois été perdu, auſſi bien que Mejax, & j'aurois eu à me reprocher d'avoir été le téméraire auteur de ſa perte. De peur de me trahir malgré moi, & afin de cacher mon trouble aux yeux importuns d'une cour clairvoyante, je jugeai à propos de ſuppoſer une indiſpoſition & de me mettre au lit. Dans cet état d'inquiétude & de per-

plexité, j'étois en quelque ſorte (s'il m'eſt permis d'employer cette bizarre comparaiſon) tel que l'auteur d'une tragédie nouvelle, qui va être repréſentée pour la première fois ſur le théatre de Londres; caché au fond d'une loge obſcure, agité tour à tour par l'eſpérance & par la crainte, dès que la pièce eſt commencée, il eſt rempli de joie ou de triſteſſe, ſelon les divers mouvemens des ſpectateurs, dont dépend ſon ſort; les ris l'affligent, les pleurs le réjouiſſent. Le déſir du ſuccès le tranſporte, l'appréhenſion de la chûte le glace; il flotte dans l'incertitude juſqu'au cinquième acte qui décide de ſon ſort. Hélas! rien n'étoit plus tragique pour moi que ce que j'avois oſé tramer. Il s'agiſſoit de recouvrer ma liberté, & de me voir bientôt avec Mejax au comble de mes vœux, ou de nous voir l'un & l'autre livrés à la vengeance redoutable d'une reine mépriſée & trahie.

Tandis que j'étois dans ce cruel état, la reine, alarmée de ma prétendue indiſpoſition, me fit l'honneur de me venir voir, accompagnée de Zindernein; l'époux qu'elle avoit depuis un an venoit d'être remercié & reconduit dans le ſérail, en ſorte qu'elle attendoit avec une extrême impatience le jour heureux deſtiné à la célébration de ſon nouveau

mariage. M'ayant trouvé fort abattu, elle craignit que mon indiſpoſition ne retardât l'accompliſſement de ſes déſirs. Sa majeſté me parla avec beaucoup de bonté & d'affection, & je ne puis diſſimuler qu'en ce moment je ſentis quelques remords de ma perfidie; ce qui fut pour moi un nouveau ſurcroît de peine, qui augmenta mon trouble. Mais le déſir de la liberté, l'eſpoir de revoir ma patrie & ma famille, & la paſſion violente que je ſentois pour l'adorable Mejax, eurent plus de force que ma ſenſibilité & ma reconnoiſſance, & je perſiſtai conſtamment dans le périlleux deſſein de me faire enlever.

Sa majeſté me pria de vouloir bien avoir ſoin de ma ſanté, & de ne me point laiſſer abattre; & après m'avoir témoigné le tendre intérêt qu'elle prenoit à ma guériſon, elle ſortit avec un air triſte & inquiet, & me laiſſa avec Zindernein. J'avois conçu pour lui beaucoup d'eſtime & d'amitié; en ſorte que l'idée d'en être bientôt ſéparé redoubla ma triſteſſe & ma peine. J'aurois voulu lui pouvoir faire confidence de mon projet, & lui perſuader de me ſuivre; mais je n'oſai lui en parler, craignant que ſa vertu auſtère & ſa fidélité incorruptible ne mît un invincible obſtacle à l'accompliſſement de mes deſſeins. J'appréhendois auſſi de com-

mettre mon amante, à qui j'avois tant d'obligation, & que j'aimois de l'amour le plus tendre & le plus vif.

Les rebecaſſes de la reine (ce ſont des femmes ſavantes qui exercent la médecine) entrèrent alors dans ma chambre, & après m'avoir tâté le poulx, qu'elles trouvèrent très-agité, ſe mirent à conſulter entre elles ſur ma prétendue maladie. Les unes ſoupçonnèrent que j'avois un abcès dans la tête; les autres dirent que j'avois des ſquirres dans le foie; les autres que c'étoit une indigeſtion. L'une me vouloit faire ſaigner au pied, & l'autre me faire prendre une eſpèce d'émétique. Si j'avois déféré à leurs avis, j'aurois pris mille remèdes, & j'aurois peut-être eu le ſort de tant de princes & de ſeigneurs d'Europe, dont un zèle exceſſif pour la conſervation de leur précieuſe vie a ſouvent procuré la mort. Je déclarai hautement à toutes les rebecaſſes que je n'étois point malade, & que ma légère indiſpoſition ſeroit bientôt guérie ſans leur ſecours.

En effet, je me levai le lendemain & m'entretins d'abord avec Mejax, qui vint me voir le matin. Elle me dit que tout étoit préparé, qu'elle avoit donné ſes ordres, qu'Harington étoit averti, & lui avoit promis de ſe trouver le ſoir avec tous ſes anglois ſur le chemin de

Pataka; elle ajouta qu'elle ne voyoit aucun obſtacle au ſuccès de l'entrepriſe; que l'après-dînée je propoſerois une partie de promenade en calèche du côté de Pataka; que Zindernein & elle auroient l'honneur de me tenir compagnie.... Eh quoi! interrompis-je, eſt-ce que Zindernein eſt du complot? Non, me répondit Mejax; mais vous ne pouvez, ſelon la bienſéance, faire une partie de promenade avec moi ſeule, ſans avoir un homme, qui vous accompagne; & cet homme qui ne peut être ſuſpect à la cour, ſera Zindernein. Lorſque nous ſerons près du port, pluſieurs de mes femmes qui nous ſuivront à cheval, mettront l'épée à la main, à un certain ſignal dont je ſuis convenue avec elles; auſſi-tôt Harington, que j'ai inſtruit de tout ce qu'il avoit à faire, paroîtra avec tous ſes gens bien armés. Joints à nos femmes, ils diſſiperont aiſément la garde royale, & bientôt nous étant rendus au port, nous monterons ſur le vaiſſeau préparé, & nous renverrons Zindernein. Le temps & le lieu ſont marqués pour l'exécution, & ſi Harington eſt fidèle à la parole qu'il m'a donnée & a du courage, notre entrepriſe ne peut manquer de réuſſir. Puiſque Harington vous a donné ſa parole, lui repartis-je, vous pouvez compter ſur lui & ſur ſes gens; il n'eſt

pas homme à reculer; il eſt d'ailleurs trop intéreſſé, ainſi que tous ſes compagnons, au ſuccès de l'entrepriſe.

J'affectai de faire paroître beaucoup de gaîté le reſte de la journée, & toute la cour me fit des complimens ſur le rétabliſſement de ma ſanté. On me fit l'honneur de me dire que mon indiſpoſition de la veille m'avoit embelli, & on ſe moqua fort des rebecaſſes, qui avoient voulu épuiſer ſur ma perſonne toutes les reſſources de leur art.

Mais pendant que toute la cour ſe réjouiſſoit de ma prétendue convaleſcence, & qu'elle s'entretenoit avec plaiſir des ſuperbes préparatifs ordonnés pour la cérémonie de mon auguſte mariage, la nouvelle d'un accident funeſte plongea les eſprits dans une triſteſſe extrême, par la crainte de l'impreſſion fâcheuſe que ce malheur pouvoit faire ſur ſa majeſté. Le beau & infortuné Sivilou, qui s'étoit flatté de l'honneur d'épouſer la reine préférablement à tous les autres, craignant pour ſes charmes quelque déchet, par le retardement d'une année, honteux de ſe voir fruſtré de ſon attente, & ſe figurant peut-être que ſa majeſté, extrêmement amoureuſe de moi, pourroit me retenir long-temps auprès d'elle, s'étoit abandonné au dernier déſeſpoir, & dans les

tranſports de ſa douleur extrême, augmentée par ſa mélancolie naturelle, il s'étoit, pendant la nuit, plongé un poignard dans le ſein; en ſorte qu'on l'avoit trouvé le matin baigné dans ſon ſang & ſans vie. On appréhendoit que la reine, qui paroiſſoit l'aimer tendrement, & qui, avant qu'elle m'eût connu, avoit été dans la diſpoſition de l'épouſer cette année, ne fût vivement frappée de ſa mort tragique, dont elle étoit la cauſe, & que, comme elle avoit le cœur très-bon, elle ne s'abandonnât trop à ſes regrets: mais ſa majeſté ayant appris cet accident, en fut bien moins affligé qu'une dame angloiſe ne l'eſt d'ordinaire de la mort de ſon chien favori. Cette médiocre ſenſibilité de la reine fut une preuve éclatante de l'empire que j'avois ſur ſon cœur.

Sur le ſoir, Mejax s'étant rendue auprès de moi, comme elle en étoit convenue, je propoſai à Zindernein d'aller nous promener tous trois vers Pataka. Bientôt après nous montâmes en calèche, ſuivis d'une vingtaine de gardes, auxquelles ſe joignirent ſur le chemin plus de cinquante cavalières, qui firent ſemblant de vouloir prendre part au plaiſir de la promenade, & avoir l'honneur de nous eſcorter. Cependant j'étois très-inquiet, auſſi bien que Mejax, & Zindernein ne ſavoit à quoi

attribuer le morne ſilence que nous gardions l'un & l'autre. Il nous voyoit jeter ſans ceſſe les yeux cà & là, & il remarquoit dans nos regards une eſpèce de trouble & de crainte, qu'inſpirent toujours les entrepriſes hardies & périlleuſes.

Lorſque nous fûmes à la vue du port, près d'un petit bois, nous en vîmes ſortir un grand nombre d'hommes qui vinrent au devant de nous. Les gardes royales parurent ſurpriſes de voir un ſi grand nombre d'hommes, ſans avoir aucune femme parmi eux, & ne purent s'empêcher d'en rire. Mais elles furent bien autrement étonnées, lorſqu'à un certain ſigne que fit Mejax, elles virent tous ces hommes, dont elles ſe moquoient, tirer des ſabres de deſſous leurs robes, & s'avancer d'un air menaçant & guerrier. La garde voulut fondre ſur eux; mais toutes les autres cavalières, qui étoient du complot, ayant mis le piſtolet à la main, les arrêtèrent, & bientôt après les mirent en fuite.

Zindernein paroiſſoit au déſeſpoir & vouloit ſe donner la mort; mais Mejax lui déclara en ce moment qu'elle avoit réſolu de m'enlever, pour m'épouſer dans une terre étrangère. Elle lui conſeilla de nous ſuivre; auſſi bien, lui dit-elle, la reine, qui vous a confié le ſoin de ce beau garçon, ne vous pardonnera jamais

ſon enlevement; elle vous croira complice de mon attentat, ou au moins coupable de négligence & de lâcheté. Le moins qui vous puiſſe arriver, ſera de perdre votre charge avec ſes bonnes graces. Pour l'ébranler davantage, je lui dis que quand la reine l'excuſeroit, & qu'il ſe pourroit juſtifier auprès d'elle, il ne devoit point reſter dans un pays où les hommes étoient indignement dominés par les femmes. Ne vous ai-je pas vu, ajoutai-je, gémir de ce honteux renverſement des lois de la nature? Venez avec nous, & ſouffrez d'être conduit avec moi en Angleterre, où vous ſerez honoré comme vous le méritez. J'ai fait mettre ſur le vaiſſeau, interrompit Mejax, une caſſette pleine de pierreries; ainſi, en quelque lieu que nous faſſions notre ſéjour, nous ſerons toujours heureux, parce que nous ſerons riches. Je partagerai mes richeſſes avec vous, & Gulliver, qui vous aime & que vous aimez, fera votre bonheur.

Zindernein ayant fait quelques réflexions, nous dit que c'en étoit fait, & qu'il étoit réſolu de nous accompagner; qu'auſſi bien il y avoit trop de danger pour lui à reſter dans l'iſle; que, comme il n'avoit point d'enfans, rien ne l'attachoit à ce ſéjour, & qu'il ſuivroit volontiers notre deſtinée.

Etant tous arrivés au port, nous mîmes pied à terre; nos anglois arrivèrent preſque auſſi-tôt que nous, & toutes les cavalières ayant alors quitté leurs chevaux, ſe mirent dans une chaloupe, & allèrent s'emparer du vaiſſeau qui étoit à l'ancre. Elles y firent enſuite entrer tous nos anglois. Les matelotes & toutes les femmes de l'équipage voulurent en vain faire quelque réſiſtance : Méjax ayant paru, tout plia ſous ſes ordres, & les cavalières avec nos matelots demeurèrent les maîtres du vaiſſeau, ſur lequel nous montâmes auſſi-tôt, Mejax, Zindernein, & moi : en même temps on leva l'ancre & on tira du côté de l'eſt. Il fut arrêté que Mejax auroit le commandement du navire pendant toute la route, & qu'Harington ſeroit capitaine en ſecond. Nos matelots furent ſeuls chargés de la manœuvre, ſous la conduite de notre pilote, homme habile & expérimenté, & les femmes babilariennes furent chargées du ſoin de nous défendre, en cas qu'on vînt nous attaquer.

CHAPITRE VIII.

La reine de Babilary envoie deux vaiſſeaux à la pourſuite de Mejax. Combat ſanglant. Mejax victorieuſe eſt bleſſée, & meurt. Le vaiſſeau mouille a une iſle. Danger où l'auteur ſe trouve.

NOUS n'avions pas le vent fort favorable, & le lendemain de notre départ, nous n'étions encore qu'à ſix lieues du port, lorſque nous vîmes de loin deux vaiſſeaux qui nous pourſuivoient. Nous redoublâmes nos voiles, & réſolus de nous abandonner au vent, nous gouvernâmes au ſud, le vent ſoufflant du nord. Cependant les deux vaiſſeaux nous pourſuivoient toujours, & comme ils étoient plus légers que le nôtre, nous les voyions s'approcher ſenſiblement. Nous jugeâmes qu'ils nous atteindroient avant la fin de la journée, & nous nous préparâmes au combat. En effet, ſur les quatre heures du ſoir, ils nous joignirent, & nous vîmes alors, comme nous l'avions penſé, que c'étoient deux vaiſſeaux babilariens, montés par des femmes, ſelon l'uſage du pays.

Lorſque les deux vaiſſeaux furent près de

nous, ils nous envoyèrent une chaloupe pour nous ſignifier les ordres de la reine, & nous ſommer de rentrer dans le port, & en cas de refus on menaça de nous attaquer. Nous déclarâmes que nous n'obéirions point, & que nous étions réſolus de nous défendre ſi on nous attaquoit. Cependant nous étions tous rangés ſur le pont; Mejax à la tête de toutes les femmes de ſa ſuite, le ſabre à la main; Harington & moi, à la tête de tous les hommes de l'équipage, qui n'étoient occupés ni au canon ni à la manœuvre. Après pluſieurs volées de canon tirées de part & d'autre, les deux vaiſſeaux ennemis nous accrochèrent, & on en vint à l'abordage. Le combat fut terrible & ſanglant; Mejax fit des prodiges de valeur, auſſi bien que toutes les femmes qui combattoient avec elle. Comme le fort de l'attaque étoit de ſon côté, nous nous mêlâmes tous, hommes & femmes, & je combattis avec fureur à côté de Mejax, qui paroiſſoit moins craindre pour elle que pour moi. Enfin nous repouſsâmes les ennemis, qui, déſeſpérant de nous vaincre, & craignant que nous n'entraſſions dans leurs vaiſſeaux, & que nous ne nous en rendiſſions les maîtres, jugèrent à propos de s'éloigner.

Cependant nous n'avions perdu que quatre

hommes & dix femmes, qui avoient été tués en combattant courageuſement, & nous n'avions qu'environ vingt bleſſés, tant hommes que femmes : mais ce qui me perça de douleur, fut de voir Mejax toute couverte de ſon ſang. Elle avoit toujours combattu juſqu'à la fin, & l'ardeur du combat l'avoit empêchée de s'apercevoir de trois coups d'épée qu'elle avoit reçus, dont le plus dangereux lui avoit perçé les deux mamelles, depuis le côté droit, où le coup avoit été porté, juſqu'au côté gauche. Notre chirurgien ayant viſité ſes plaies, m'aſſura qu'elle n'en réchapperoit point; & elle-même ſentit qu'elle n'avoit plus que peu de temps à vivre. Je ne la quittai point dans cette extrêmité. Comme elle me vit répandre beaucoup de larmes, elle prit ſoin elle-même de me conſoler.

Pouvois-je prétendre, me dit-elle, à une mort plus glorieuſe ? Je péris, il eſt vrai, les armes à la main contre ma ſouveraine ; mais eſt-ce un crime à une ſujette de diſputer à ſa reine l'empire d'un cœur ? J'ai défendu ma conquête ; l'amour a ſecondé ma valeur ; j'ai vaincu : le ciel ne permet pas que je cueille le fruit de ma victoire. Vivez, adorable Gulliver ; je meurs, hélas ! dans la crainte de vivre toujours dans votre cœur. Je me ſens

affligée des vifs regrets que vous cauſera ma mort. Efforcez-vous, je vous prie, de m'oublier, & livrez-vous dans la ſuite à tout ce qui pourra effacer de votre mémoire le ſouvenir douloureux de la tendre Mejax. Que m'importera d'être dans votre eſprit, lorſque je ne ſerai plus rien? Vos regrets ne me rappelleront pas à la vie, & ne ſerviront qu'à troubler la vôtre.

Au milieu de ces adieux héroïques, elle me donna toutes ſes pierreries, en me conſeillant de les vendre lorſque j'en trouverois l'occaſion, de peur que la vue de ce préſent ne me rappelât la triſte idée de celle qui m'avoit tant aimé. En même temps elle recommanda à ſes femmes de me ſuivre par-tout, & de me défendre courageuſement contre tous les ennemis qui voudroient m'attaquer. Peu de temps après, elle expira, regrettée de toutes les femmes de ſa ſuite & de tout notre équipage anglois, que ſa généroſité avoit tiré d'eſclavage, & que ſa valeur avoit empêché d'y retomber.

Je fus extrêmement affligé de ſa mort, & il me fut impoſſible d'atteindre à cette inſenſibilité philoſophique qu'elle m'avoit recommandée en mourant. Je perdois une bienfaitrice généreuſe & une amante accomplie. Harington & Zindernein n'omirent rien pour adoucir ma douleur, qui, pendant trois jours,

me fit verſer un torrent de larmes. Il fallut me contraindre, dans ces premiers jours, à prendre un peu de nourriture pour me ſoutenir; je ſouhaitois de rejoindre Mejax, & la vie m'étoit devenue odieuſe. Toutes les femmes qui étoient ſur le vaiſſeau admirèrent la bonté de mon cœur, & redoublèrent leur attachement pour moi.

Cependant nous cinglions toujours du côté du ſud, où le vent nous portoit, & nous tâchions de découvrir quelque iſle pour y faire eau, parce que notre vaiſſeau avoit été armé à la hâte, & que notre départ précipité ne nous avoit pas donné le temps de nous en fournir ſuffiſamment. Enfin au bout de huit jours, nous en découvrîmes une fort petite; & ayant conjecturé que c'étoit une des Moluques, nous réſolûmes d'y mouiller. Nous entrâmes dans une petite baie qui étoit à l'oueſt de cette iſle, & une partie de nos hommes & de nos femmes s'étant miſe dans la chaloupe, nous deſcendîmes à terre.

Nous avançâmes environ une demi-lieue, pour tâcher de découvrir quelque ſource, & nous étant approchés d'un bois qui étoit près d'une montagne, nous nous écartâmes un peu les uns des autres. Harington alla d'un côté avec dix ou douze anglois, & moi de l'autre,

avec environ autant de femmes, ſans aucun homme. Les babilariennes, qui avoient un extrême attachement pour moi, ne voulurent point me laiſſer aller avec les anglois, me croyant plus en ſûreté avec ellès. Nous étions tous bien armés, & en état de nous défendre, en cas que nous euſſions été attaqués par les inſulaires. Cependant nous marchions avec beaucoup de précautions, & nous tâchions de nous tenir ſur nos gardes.

A peine ma petite troupe eut-elle fait un quart de lieue le long du bois, qu'elle fut aperçue par une centaine de ſauvages qui étoient aſſis ſur le ſommet de la montagne. Auſſi-tôt nous les vîmes deſcendre rapidement & accourir de notre côté. Comme ils étoient en plus grand nombre que nous, & que la partie ne paroiſſoit pas égale, nous jugeâmes à propos de nous retirer à la hâte du côté du rivage; mais ils nous coupèrent le chemin. Nous vîmes alors de grands hommes nus, dont la plupart avoient plus de ſix pieds de hauteur, qui n'avoient ni barbe ni poil, mais la peau toute rouge.

Nous ayant enveloppés, ils menacèrent de nous aſſommer ſi nous ne nous rendions. Ayant même tiré quelques flèches, ils bleſsèrent deux de nos babilariennes. Auſſi-tôt ils ſe jetèrent

ſur

ſur nous, nous déſarmèrent, & ſe mirent à nous dépouiller. Comme j'étois à la tête de la troupe, je fus le premier qu'ils déſarmèrent, & à qui ils ôtèrent les habits. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils virent que les autres qui m'accompagnoient étoient des femmes, dont la plupart étoient jeunes & aſſez jolies. Cette découverte parut les réjouir beaucoup, & ils ſe mirent tous à rire & à danſer.

Cependant je fus attaché à un arbre avec des branches d'oſier, & je fus alors le triſte ſpectateur d'une ſcene horrible. Ces ſauvages groſſiers, ſemblables aux ſatyres fabuleux de l'antiquité, ſe jetèrent impitoyablement ſur les femmes, & ſatisfirent avec tant de fureur leur paſſion toujours renaiſſante, que les malheureuſes victimes de leur brutalité ſuccombèrent pour la plupart, & s'évanouirent entre leurs bras. Comme ils n'étoient occupés que de l'aſſouviſſement de leurs déſirs, & qu'ils ne faiſoient aucune attention à moi, je détachai peu à peu l'oſier qui me tenoit lié, & m'étant gliſſé dans le bois, ſans qu'ils s'en aperçuſſent, je me mis à courir de toute ma force vers le rivage, où j'aperçus avec une grande conſolation la chaloupe qui le côtoyoit.

Dès que nos gens me virent, ils s'approchèrent de terre, & étant auſſi-tôt ſauté dans

la chaloupe, je leur racontai le péril où j'avois été, & le malheur arrivé aux babilariennes qui m'accompagnoient. Nous jugeâmes à propos de demeurer quelque temps dans la baie & de cotôyer encore le rivage, pour voir ſi nos compagnes ne pourroient point avoir le même bonheur que moi, & s'échapper des mains des barbares ; mais nous attendîmes en vain, & nous nous rendîmes à bord.

Les babilariennes, qui étoient reſtées dans le vaiſſeau, ayant appris ce qui étoit arrivé à leurs compagnes, en voulurent tirer vengeance, & prièrent le capitaine de les mettre à terre, pour aller attaquer les inſulaires. On tint conſeil, & comme nous n'avions pu faire eau dans cette iſle, il fut délibéré qu'il falloit tout riſquer. Nous deſcendîmes donc à terre au nombre de cent trente, dont il y avoit quarante femmes & quatre-vingt-dix hommes, tous armés de ſabres, de fuſils, & de bayonnettes.

Nous marchâmes en bon ordre vers l'endroit où les ſauvagas nous avoient ſurpris, & n'y trouvâmes que deux babilariennes mortes de leurs bleſſures. Nous allâmes alors vers la montagne, & montâmes juſqu'au ſommet, où nous découvrîmes pluſieurs cabanes. Nous ne doutâmes point que cet endroit ne fût le lieu de

la retraite des ſauvages : cependant il y régnoit un grand ſilence. Nous nous approchâmes ſans faire de bruit, & nous aperçûmes d'abord quelques inſulaires endormis. Nous pénétrâmes plus avant, & nous vîmes, de loin, nos babilariennes liées enſemble & couchées près d'une cabane. Nous marchâmes de leur côté, & auſſi-tôt quelques ſauvages qui n'étoient point endormis, ſe mirent à hurler de toute leur force, & à faire un bruit qui réveilla tous leurs compagnons.

A l'inſtant nous fondîmes ſur eux, & ayant caſſé la tête aux premiers, les autres prirent la fuite; mais nos babilariennes ayant entouré l'habitation, les arrêtèrent, & en maſſacrèrent un grand nombre. Les priſonnières, qui furent auſſi-tôt délivrées par nos anglois, ayant repris leurs habits, & s'étant ſaiſies de leurs armes, qu'elles retrouvèrent dans la cabane prochaine, ſe joignirent à nous, & achevèrent la défaite des barbares. Comme elles étoient tranſportées de fureur, elles voulurent réſerver, pour un ſupplice cruel, ceux qui leur avoient paru les plus ardens à les tourmenter. Elles en lièrent dix, qu'elles conduiſirent ſur le rivage, où, malgré nous, elles les brûlèrent ſans pitié.

Après cette expédition, nous nous avan-

çâmes dans le bois le long de la montagne, & nous trouvâmes une fontaine, où nous étanchâmes notre ſoif, & où nous fîmes conduire des tonneaux pour les remplir d'eau. Pendant qu'une partie de nos gens étoit occupée à cela, les autres ſe mirent à chaſſer dans le bois, où ils tuèrent beaucoup de gibier, qui, ayant été porté à bord, ſervit à célébrer notre victoire.

Nous ne jugeâmes pas à propos de reſter plus long-temps dans cette iſle, de crainte que quelque nouvelle troupe d'inſulaires ne vînt nous attaquer, & que leur nombre ne nous accablât. Nous nous retirâmes donc tous à bord, après y avoir fait conduire nos tonneaux remplis d'eau, & nous levâmes l'ancre.

CHAPITRE IX.

L'auteur fait naufrage & ſe ſauve dans un canot. Il aborde à l'iſle de Tilibet, où il eſt fait eſclave. Deſcription des mœurs de ces inſulaires; leur vie courte, & l'uſage qu'ils en font.

LE deſſein d'Harington, à qui j'avois fait part d'une partie des pierreries que Mejax m'avoit laiſſées en mourant, étoit de retourner en Angleterre, très-ſatisfait de cet avantage, beaucoup plus grand que s'il avoit ramené ſon vaiſſeau chargé de marchandiſes. Comme nous n'en avions aucunes ſur notre navire, il nous auroit été inutile de nous rendre ailleurs. Je fus de ſon avis, & nous prîmes la route d'Europe. Au bout de ſix ſemaines de navigation, pendant leſquelles nous avions eu le vent aſſez favorable, nous fûmes accueillis d'une violente tempête, étant environ à douze degrés de latitude ſeptentrionale, & cent quatre de longitude. Les vents déchaînés, après avoir briſé nos voiles, emportèrent notre mât de miſaine, & celui de beau-pré eut le même ſort. Les vagues furieuſes ayant inondé notre navire, nous ne pouvions ſuffire à pomper.

Ayant même heurté contre des rochers, il étoit fracaſſé & faiſoit eau en pluſieurs endroits. Nous vîmes alors que le naufrage étoit inévitable.

Cependant les rochers contre leſquels nous nous étions briſés nous faiſoient connoître que nous n'étions pas éloignés de quelque terre, que l'obſcurité nous empêchoit de voir. Dans cette extrêmité, nous jugeâmes à propos d'abandonner le vaiſſeau & d'échouer. Nous deſcendîmes la chaloupe, dans laquelle tout l'équipage, hommes & femmes, ſe jetèrent auſſi-tôt. J'étois près de m'y jeter auſſi, lorſque malheureuſement il me vint en penſée d'aller chercher ma boîte de pierreries, qui étoit dans une armoire de la chambre du capitaine. Je courus donc vers cette armoire; je l'ouvris, & en tirai ma boîte. Mais à l'inſtant le vaiſſeau commença à s'enfoncer: je me crus perdu, & je me mis à courir de toute ma force pour gagner la chaloupe; mais ceux qui étoient dedans, étoient ſi troublés, & il y avoit parmi eux tant de confuſion, que, ſans ſonger que je n'étois pas avec eux, ils coupèrent le cable qui attachoit la chaloupe au vaiſſeau, & à l'inſtant, la violence des flots les emporta ſi loin, qu'il ne leur fut plus poſſible de me ſecourir.

Dans ce péril extrême, je ne délibérai point, je ſautai dans un des canots; & ſans perdre de temps, je coupai le cable qui l'attachoit au vaiſſeau, qui, un moment après s'abîma dans les flots. Ce fut en vain que je voulus ramer pour atteindre la chaloupe; la mer étoit ſi agitée, & le temps ſi ſombre, que je la perdis bientôt de vue.

Je ramai long-temps ſans ſavoir ſi je m'éloignois ou ſi je m'approchois de la terre. Je ne ſongeois qu'à lutter contre les flots, & à me garantir du naufrage. Cependant l'obſcurité ſe diſſipa peu à peu; le vent tomba, & la mer devint aſſez calme. Je vis terre, & cette vue rendit auſſi un peu le calme à mon ame. Je pris courage, & je ramai de toutes mes forces pour pouvoir aborder. Je me flattois de retrouver mes compagnons ſur le rivage; mais, hélas! je ne les ai jamais vus depuis, ſi ce n'eſt le capitaine Harington, comme je dirai dans la ſuite. Ils furent engloutis dans les flots, & je ne ceſſerai jamais de regretter ces chers compagnons de voyage, ſur-tout Zindernein & les braves babilariennes.

Après avoir ramé cinq heures, j'abordai enfin & deſcendis à terre avant le coucher du ſoleil. Comme j'étois épuiſé, je me mis à cueillir quelques fruits, que je trouvai heu-

reuſement à quelque diſtance du rivage. Je montai ſur une éminence, d'où je vis des terres bien cultivées, & aperçus quelques villages. Je jugeai alors que les habitans du pays étoient policés; ce qui me donna quelque conſolation. Je voulus m'avancer du côté de ces villages; mais la nuit me ſurprit en chemin, & ne ſachant plus de quel côté aller, je m'arrêtai & montai ſur un arbre, pour y paſſer la nuit à l'abri des bêtes féroces. On devine aiſément que je dormis peu, & que je fis beaucoup de réflexions, dont je ferois part à mon lecteur, ſi les réflexions des malheureux n'étoient pas toujours ennuyeuſes.

Le lendemain, dès que le jour commença à paroître, je m'éveillai au bruit de quelques chiens que j'entendis aboyer autour de mon arbre. Je vis en même temps un jeune homme bien fait, portant un arc & un carquois, s'avancer de mon côté. Déjà il étoit aſſez proche, & il ſe mettoit en état de me tirer une flèche, lorſque je jetai un cri horrible. Le jeune homme, qui peut-être m'avoit pris d'abord, à travers les branches, pour quelque gros oiſeau, ayant entendu le ſon d'une voix humaine, baiſſa auſſi-tôt ſon arc, & s'approcha tout auprès de l'arbre. Voyant que ce chaſſeur avoit de l'humanité, je deſcendis, me jetai à ſes

genoux, & me mis en diverſes poſtures ſuppliantes, pour lui marquer mon reſpect, ma ſoumiſſion, & le beſoin que j'avois de ſon ſecours.

Il me conſidéra quelque temps, & par pluſieurs geſtes gracieux, me fit connoître qu'il auroit ſoin de moi, & qu'il ne m'arriveroit aucun mal. Cependant il m'ordonna de le ſuivre, & me montrant une maiſon qui me ſembla grande & bien bâtie, il m'y conduiſit. Etant entré, je vis une femme qui me parut la ſienne, des enfans & des domeſtiques, qui tous me témoignèrent beaucoup de bonté, &, m'offrirent à manger. Comme je portois ma boîte de pierreries ſous mon bras, la dame du logis déſira voir ce que c'étoit; je la lui préſentai, & je crus ne pouvoir me diſpenſer de la lui offrir en préſent: mais l'ayant ouverte, & ayant conſidéré ce qu'elle renfermoit, elle me la rendit, ſans daigner toucher aux diamans. Voyant que je la lui offrois honnêtement, & que je la preſſois d'accepter au moins les diamans les plus précieux, elle ſe mit à ſourire d'un air dédaigneux, en me faiſant entendre que ce n'étoient pas là des choſes dignes d'être offertes ni acceptées. J'appris dans la ſuite que les habitans de ce pays ne faiſoient aucun cas des diamans, comme n'étant d'aucune utilité

pour les beſoins & les agrémens de la vie. Etrange aveuglement, de ne pas connoître le prix de ces pierres luiſantes, qui, ayant le mérite de réfléchir la lumière plus vivement que les autres corps naturels, ſont avec raiſon ſi eſtimées & ſi recherchées en Europe, que les femmes les préfèrent ſouvent à tout ce qu'elles ont de plus précieux.

Ayant fait entendre à mes hôtes que j'étois un étranger d'un pays très-éloigné, & que j'avois fait naufrage ſur leur côte, ils parurent me plaindre, & tâchèrent de me conſoler, en me faiſant comprendre qu'ils auroient de la bonté pour moi, pourvu que je les ſerviſſe avec affection & avec fidélité. Peu de jours après, on m'habilla comme les autres eſclaves de la maiſon, & on me confia le ſoin des bains de Jalaſſou (c'étoit le nom de la maîtreſſe du logis). Cet emploi me fit trembler, & je m'imaginai que puiſqu'on me le confioit, on me deſtinoit le ſort des eſclaves, qui, chez les turcs, ſont chargés d'un pareil ſoin. Mais ma crainte étoit mal fondée. Les hommes de ce pays, ainſi que je l'appris dans la ſuite, exempts de jalouſie, ont une ſi haute idée de la vertu de leurs femmes, qu'ils ne prennent aucune précaution pour s'en aſſurer. Cette généreuſe confiance des maris fait que les femmes en

effet leur ſont conſtamment fidèles, & n'abuſent jamais d'une liberté qui rendroit inſipides pour elles des plaiſirs criminels, dont la jalouſe défiance d'un époux ombrageux eſt ſouvent le ſeul aſſaiſonnement.

Il y avoit à peine un mois que j'étois dans la maiſon, que je fus réveillé ſur le minuit, ainſi que tous les autres eſclaves, parce que Jalaſſou venoit d'accoucher. Nous entrâmes tous dans ſon appartement pour être en état de la ſecourir, s'il étoit néceſſaire. L'accouchement fut heureux, & ce fut un garçon qu'elle mit au monde. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis l'enfant, dont elle venoit d'accoucher depuis une heure, aſſis ſur une chaiſe, ouvrant déjà les yeux, jetant des regards curieux de tous côtés, & articulant quelques mots que perſonne n'entendoit. Au lieu de pleurer, comme tous les enfans qui viennent au monde, il rioit, chantoit, & témoignoit la joie qu'il avoit de ſe voir hors du ventre de ſa mère, comme un priſonnier nouvellement élargi. Il paroiſſoit charmé d'être ſorti du néant, & de ſe voir au nombre des créatures.

Je le vis auſſi-tôt ſe lever, & courir vers ſa mère, qui lui donna à téter. Quelques heures après, on fit venir un tailleur pour prendre ſa

meſure & lui faire un habit, qu'on ordonna d'achever le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, parce que l'enfant croiſſoit & groſſiſſoit preſque à vue d'œil; ce qui fut cauſe que tous les mois il fallut dans la ſuite lui en faire un neuf. J'admirois la nature, qui, dans ce pays, étoit ſi favorable aux hommes & qui les faiſoit vivre dès qu'ils naiſſoient.

Le même jour on fit venir un maître de langue pour apprendre à parler au nouveau-né. Ce maître ne faiſoit qu'articuler le mot qui ſignifioit une choſe, l'enfant le répétoit après lui, & dès-lors il le ſavoit pour ne le plus oublier; auſſi au bout de quinze jours, il parla comme tous les autres enfans de la maiſon. Je me ſervis de cette occaſion favorable pour apprendre auſſi la langue: mais quelque heureuſe que ſoit ma mémoire, j'avoue qu'il me fallut beaucoup plus de temps pour apprendre tous les termes. Cependant au bout de trois mois j'en ſus aſſez pour me faire entendre, & pour comprendre tout ce qu'on me diſoit.

A peine pus-je expliquer mes penſées, que je demandai à un des eſclaves, qui étoit le plus ancien & le plus accrédité dans la maiſon, ſi tous les enfans du pays étoient comme le dernier dont notre maîtreſſe venoit d'accoucher; ſi à cet âge ils apprenoient tous la langue

auſſi facilement, & ſi, au bout de trois mois, ils avoient l'eſprit auſſi ouvert & auſſi formé. Que dites-vous? me répondit-il; celui-ci ne ſait encore que la langue, tandis qu'il devroit ſavoir déjà un peu de danſe & de muſique; je ſuis aſſuré qu'à l'âge de deux ans, il ne ſaura pas encore faire ſes exercices: il eſt petit pour ſon âge, & il a à-peine quatre pieds de hauteur. Les enfans, lui répliquai-je, croiſſent en bien peu de temps dans ce pays-ci. Eſt-ce que ce n'eſt pas de même dans le vôtre, me repartit-il? Non, vraiment, lui répondis-je. Par exemple, quel âge croyez-vous que j'ai? Cinq ans, me répondit-il; car vous paroiſſez à peu près de même âge que moi. Vous vous trompez, repartis-je, j'ai vingt ans. Ah ciel! s'écria-t-il, vingt ans! cela n'eſt pas poſſible; c'eſt l'âge le plus avancé où nous puiſſions parvenir: au moins jamais aucun homme, dans cette iſle, n'a vécu au delà de vingt-quatre ans, & cependant vous paroiſſez auſſi jeune & auſſi robuſte que moi. L'ayant aſſuré que ce que je diſois de mon âge étoit vrai, & que dans mon pays on vivoit quatre-vingts & quelquefois cent ans, il ſe leva & courut vers Furofolo (c'eſt ainſi que s'appeloit notre maître), pour lui rapporter ce que je venois de lui dire.

Toute la famille ſe mit alors à me conſidérer, comme s'ils m'euſſent vu pour la première fois. Ils ne pouvoient comprendre ce que je leur diſois, & ils me firent cent queſtions pour s'aſſurer de la vérité. Un mathématicien habile qui étoit dans la maiſon, & qui enſeignoit les mathématiques aux deux derniers enfans, me demanda adroitement ſi je me ſouvenois d'avoir vu dans mon pays quelques éclipſes de ſoleil. Comme je me ſouvenois diſtinctement d'en avoir vu ſix, & que je n'avois oublié ni l'année, ni le mois, ni le jour, ni l'heure de ces éclipſes, parce que dès ma première jeuneſſe j'avois aimé à me mêler un peu de tout ce qui ſe paſſe dans le ciel, je lui dis exactement ce que ma mémoire me rappeloit. Aſſi-tôt il conſulta ſon livre aſtronomique, & il trouva que les éclipſes devoient être arrivées au temps précis que je lui avois marqué. (C'eſt ainſi que les chinois prétendent prouver, dit-on, l'antiquité de leur empire & l'authenticité de leur hiſtoire, en faiſant voir que dans leurs anciens livres il eſt fait mention de pluſieurs éclipſes conformes aux règles du mouvement des planètes, & en prouvant que les auteurs de ces livres ont dû les avoir vues, parce que ces livres exiſtoient déjà dans un temps où leurs ancêtres igno-

roient l'aſtronomie, & étoient incapables de faire avec juſteſſe des calculs rétrogrades ſur la combinaiſon antérieurement poſſible des mouvemens céleſtes.)

Le mathématicien, frappé de mes réponſes, dit à la famille qu'il falloit que j'euſſe effectivement l'âge que je me donnois, & qu'il n'y avoit plus lieu d'en douter. Qu'avez-vous donc fait, me dit mon maître, depuis tant de temps que vous vivez? J'ai paſſé, lui répondis-je, les ſix ou ſept premières années de ma vie, ſans faire aucun uſage ni de ma raiſon ni de ma liberté. Je bégayois encore à trois ans; à l'âge de quatre ans j'ai commencé à parler un peu, alors on m'a appris à lire & enſuite à écrire; après cela on m'a envoyé au collège, où j'ai étudié plus de ſept ans.

Qu'étudiez-vous pendant un ſi long eſpace de temps? interrompit Furoſolo. J'étudiois, lui répondis-je, les langues latine & grecque. Ce ſont apparemment, me repartit-il, les langues de quelques peuples voiſins de votre pays? Non, lui répliquai-je, ce ſont des langues éteintes, qu'aucun peuple ne parle plus. Pourquoi donc vous les faiſoit-on apprendre? me dit-il. N'auriez-vous pas mieux employé votre temps, à étudier des choſes utiles à votre famille & à votre patrie, ou capables de vous

rendre la vie plus agréable ? Je lui répondis qu'il y avoit des hommes parmi nous qui consacroient les trois quarts de leur vie à l'étude de ces langues ; qu'ils en apprenoient, outre cela, plusieurs autres également éteintes, telles que l'hébreu, le samaritain, le caldéen ; qu'à la vérité ces *linguistes* n'étoient pas les savans les plus considérés parmi nous ; que nous faisions beaucoup plus de cas de ceux qui avoient le courage de passer toute leur vie à remplir leur mémoire de la date & des circonstances de tous les événemens, & à apprendre tout ce qui s'étoit passé dans le monde, avant qu'ils y fussent, depuis la création de l'univers jusqu'à présent.

Que vous profitez mal de la longue vie que le ciel vous a accordée ! repartit Furosolo. Je vois que quoique vous viviez quatre fois plus long-temps que nous, vous ne vivez pas davantage, puisque les trois quarts de votre vie sont perdus. N'est-ce pas une folie de passer tant de temps à apprendre l'art d'exprimer une même chose en plusieurs termes différens ? Vous ressemblez à un ouvrier, qui, au lieu d'apprendre son métier & de s'y perfectionner, employeroit un grand nombre d'années à mettre dans sa mémoire les noms différens que les anciens peuples donnoient aux instrumens de sa profession.

profeſſion. A l'égard de l'application ſérieuſe que vous donnez à l'hiſtoire, pourquoi vous mettez-vous tant en peine de ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde ? Ce qui ſe paſſe ſous nos yeux n'eſt-il pas un ſpectacle ſuffiſant pour nous occuper ou nous amuſer ? Que nous importe ce qui a été lorſque nous n'étions point ? Le paſſé n'eſt plus ; s'en occuper, n'eſt-ce pas s'occuper de rien ? Le paſſé n'a pas plus de réalité que l'avenir, qui n'en a point encore, & je trouve qu'il eſt auſſi inutile de ſonger à l'un, que de ſonger à l'autre.

Telle étoit la philoſophie paradoxale de Furofolo, conforme aux idées ſingulières des habitans de cette iſle, appelée en leur langue, Tilibet. Comme le peuple de cette iſle vit peu de temps, il met à profit ce court eſpace. Il ne ſonge qu'à jouir, ſans ſe mettre en peine de connoître, & il ne paſſe point, comme nous, un temps conſidérable de la vie, à faire des proviſions ſuperflues pour un voyage qui eſt toujours achevé avant qu'elles ſoient entiérement faites.

Quelles ſont encores les autres occupations des hommes de votre pays ? me demanda une autre fois Furofolo. Les uns, lui répondis-je, s'adonnent au commerce, les autres à la guerre, les autres.... Quoi, interrompit-il, vous faites

assez peu de cas de votre longue vie, pour vous exposer à la perdre dans les combats? Nous, dont la vie est si courte, nous regardons néanmoins la guerre comme une folie, quoique nous ne laissions pas de la faire quelquefois, lorsqu'il s'élève entre nous quelque division. Mais si nous pouvions espérer de vivre aussi long-temps que vous, je suis assuré que personne parmi nous ne seroit assez insensé pour risquer un bien si précieux & si durable. Je vois que ces jours trop longs vous sont à charge, & que vous cherchez, tantôt à en dissiper une partie, & tantôt à vous en délivrer tout à fait.

Ce que vous dites n'est que trop vrai, répondis-je. Nous jugeons que le plus grand malheur qui nous puisse arriver, est d'être réduits à penser que nous sommes; pensée qui nous détruit en quelque sorte. C'est pour cela que nous nous formons mille occupations différentes, afin d'éviter cette affreuse idée, qui n'est autre chose que l'ennui, que nos philosophes définissent: *l'attention aux parties successives de notre durée.* J'eus assez de peine à faire comprendre à Furosolo ce que c'étoit que l'ennui, parce que, comme ces peuples ne s'ennuient jamais, ils n'ont point de termes en leur langue pour exprimer cette maladie de l'ame, & n'en ont

pas même la première idée. Ils ne ſont pas, comme une grande partie des européens, mélancoliques par tempérament, & triſtes par caprices. La joie & la ſatisfactiou de leurs ames eſt empreinte ſur leurs viſages toujours ouverts & ſereins; & ils ſemblent pratiquer à la lettre le précepte d'Horace: *Dona præſentis rape lætus horæ.* Occupés du préſent qui les remplit, ils oublient le paſſé & mépriſent l'avenir, & leur cœur eſt également fermé aux craintes frivoles & aux eſpérances chimériques. La vie leur paroît trop bornée pour ſe livrer à des déſirs ſans fin, & pour conſumer le préſent en idées de l'avenir. Ils ſont heureux aujourd'hui, & ne ſongent point à l'être demain.

Pendant mon ſéjour dans l'iſle de Tilibet, je n'omis rien pour m'informer des mœurs de ces inſulaires, & de la nature de leur gouvernement. La partie de l'iſle où je faiſois mon ſéjour étoit alors gouvernée par un monarque qui étoit à la fleur de ſon âge, & âgé de quatre ans. Son premier miniſtre en avoit ſeize, & dans ſa vieilleſſe il conſervoit un corps ſain & un eſprit vigoureux. Il conduiſoit le prince & l'état avec une extrême ſageſſe; les peuples & même les grands applaudiſſoient à ſon heureux miniſtère, & ſouhaitoient qu'ils durât toujours. Uniquement attentif à ſes devoirs,

& aux intérêts de l'état, inſéparables de ceux du prince; modeſte, poli, affable, déſintéreſſé, il étoit extrêmement chéri du roi, qui, aimant la vérité & la juſtice, ne pouvoit s'empêcher de ſuivre exactement tous les conſeils d'un miniſtre ſi prudent & ſi modéré. Par ſes ſoins, la vérité régnoit à la cour, & la juſtice dans les tribunaux. Il y a dans la même iſle deux autres royaumes qui ont chacun un prince particulier, auquel ils ſont ſoumis. La ſageſſe du miniſtre entretenoit la paix entre les trois monarchies, & il étoit l'arbitre de tous les différens qui naiſſoient entre ces peuples.

Les arts & les ſciences utiles à l'homme, & tout ce qui eſt capable de perfectionner l'humanité, eſt eſtimé avec raiſon chez les peuples de cette iſle, & ceux qui ſe diſtinguent entre eux par des talens, ſont toujours favoriſés par le miniſtre, qui a remarqué, que, dès qu'on avoit ceſſé de les protéger, les lettres & les arts, manquant d'émulation & de motifs pour être cultivés, étoient tombés dans l'oubli, & que l'ignorance & la ſtupidité s'étoient emparées des eſprits. Auſſi le roi veille-t-il ſoigneuſement à l'entretien de tous les génies diſtingués de ſon royaume.

Ce qu'il y a de ſingulier à la cour de ce

prince, & ce qui au moins n'a point d'exemple dans les cours de l'Europe, eſt qu'on y a moins d'égard à la nobleſſe du ſang qu'à celle de l'ame, & que la vertu & le mérite y fait la ſeule illuſtration des ſujets. On eſt élevé aux charges de l'état, non par des brigues puiſſantes, ou par des vertus ſimulées, mais par la droiture & la capacité. La cour du prince n'eſt compoſée que de perſonnes d'un mérite ſupérieur, & on peut dire de lui, qu'il voit la meilleure compagnie de ſon royaume.

Les tilibetains ignorent abſolument la navigation, parce qu'ils trouvent la vie trop courte & trop précieuſe, pour en conſumer la meilleure partie dans des voyages pénibles, & pour l'expoſer aux fureurs de la mer. On comprendra aiſément pourquoi ces inſulaires fuient le ſommeil & dorment bien moins que nous. Furofolo, me voyant dormir ſept à huit heures de ſuite, me dit un jour: Vous dormez le tiers de votre vie; ainſi elle n'eſt pas ſi longue que je l'avois cru d'abord. Pour nous, dont la vie eſt plus bornée, nous mettons tous nos momens à profit; & comme le ſommeil eſt une eſpèce de mort, nous le fuyons le plus qu'il nous eſt poſſible, & nous nous accoutumons à ne dormir qu'une heure tout au plus chaque nuit.

Je lui dis alors que les femmes parmi nous, & même quelques hommes, dormoient ſouvent dix & douze heures de ſuite, ou au moins paſſoient la moitié de la journée au lit, afin de la trouver moins longue; que nous regardions comme un bonheur de ſavoir paſſer le temps; en ſorte même que le mot de paſſe-temps étoit le nom que nous donnions à nos plaiſirs les plus doux; qu'un jour long & un jour triſte étoient pour nous des termes ſynonymes, & que le plus heureux étoit celui qui avoit long-temps vécu, & avoit trouvé ſa vie courte.

Furofolo, ſurpris de ce que je lui diſois, me demanda à quel âge nous commencions à jouir de notre liberté & à entrer dans le monde; ſi nous n'étions pas ſujets à de longues maladies & à de violens chagrins; ſi dans notre vieilleſſe, & lorſque nous avions atteint l'âge de ſoixante ans, nous jouiſſions d'une ſanté parfaite, & étions encore agréables dans la ſociété.

Je lui répondis que nous ne commencions à être libres & à entrer dans le monde, qu'environ à l'âge de vingt ans; qu'il nous arrivoit d'ordinaire d'eſſuyer des maladies & des chagrins pendant le cours de notre vie, ſur-tout ſi nous nous livrions trop à nos paſſions; que

vieux, nous étions ſujets à mille incommodités fâcheuſes; que nous devenions chagrins & incommodes, & que les jeunes gens avoient coutume de fuir la compagnie des vieillards.

Tout cela n'eſt point parmi nous, me répliqua-t-il. Nous ſommes libres, & entrons d'ordinaire dans le monde à l'âge de quatre ans; nos corps ne ſont ſujets à aucune infirmité, ſi ce n'eſt dans une extrême vieilleſſe, vers l'âge de dix-ſept ou dix-huit ans, où nous conſervons néanmoins toute la gaîté de la jeuneſſe; en ſorte que, calculant le temps que vous donnez au ſommeil, celui qui eſt perdu pour vous avant que d'entrer dans le monde, celui que vos maladies & vos chagrins vous rendent inſupportable, & les triſtes années qui compoſent votre vieilleſſe, je trouve que nous vivons encore plus long-temps que ceux d'entre vous à qui le ciel accorde la vie la plus longue.

CHAPITRE X.

L'auteur ſe ſauve de l'iſle de Tilibet, & monte ſur un vaiſſeau portugais qui relâche à une iſle. Il eſt pris par les ſauvages qui ſe préparent à l'aſſommer & à le manger. Comment il eſt délivré.

QUOIQUE Furoſolo eût beaucoup de bonté pour moi, ainſi que ſa femme & toute ſa famille, je m'ennuyois néanmoins beaucoup de mon ſéjour dans cette iſle, où j'étois depuis un an, & du triſte état auquel j'étois réduit; en ſorte que je penſois nuit & jour au moyen d'en ſortir; je regrettois l'iſle de Babilary, & je faiſois la triſte comparaiſon de ma honteuſe condition d'eſclave, avec l'auguſte rang auquel j'avois renoncé.

Un jour que je me promenois ſeul au bord de la mer, dont la maiſon de Furoſolo n'étoit pas fort éloignée, j'aperçus une chaloupe amarrée, & dix ou douze hommes bien armés qui venoient de deſcendre à terre, & qui paroiſſoient chercher une fontaine. La vue de leur habillement européen me cauſa de la joie; mais je craignis qu'ils ne me priſſent pour

quelque eſpion des inſulaires, & que peut-être ils ne me tuaſſent. Cette crainte fit que je me cachai dans un petit bois qui étoit proche, afin que je puſſe les obſerver ſans être aperçu d'eux. Cependant ils s'approchèrent tellement du lieu où j'étois, que je pus les entendre parler, & que je connus qu'ils parloient portuguais. Alors je ne fis point de difficulté de ſortir de l'endroit où j'étois caché, de les ſaluer honnêtement, & de leur parler dans cette langue, que j'avois appriſe d'un portugais qui étoit ſur notre vaiſſeau lorſque nous partîmes d'Angleterre.

Les portugais, s'imaginant que j'étois un de leurs compatriotes, m'embraſsèrent, & m'ayant témoigné beaucoup d'amitié, me demandèrent ce que je faiſois dans cette iſle, où ils croyoient qu'aucun européen n'avoit encore abordé. Je leur dis que j'avois été jeté ſur cette côte par une tempête qui avoit fait périr le vaiſſeau où j'étois, & que depuis un an je me voyois réduit à la condition d'eſclave parmi ces inſulaires; que je les ſuppliois de vouloir bien me délivrer; qu'ils me paroiſſoient chercher une ſource pour faire eau; que j'allois leur en montrer une, & que pendant qu'ils rempliroient leurs tonneaux, j'irois à la maiſon où je demeurois, qui n'étoit pas éloignée de plus

d'une lieue, pour y chercher ce que j'avois pu ſauver de mon naufrage.

Ils me promirent obligeamment de ne point retourner à bord que je ne fuſſe revenu ; alors, après leur avoir indiqué une ſource, je courus vers le logis pour y prendre mes pierreries. Lorſque j'y fus arrivé, je trouvai par malheur que Furofolo, à qui je les avois données à garder, étoit abſent. Ce fut un triſte contre-temps pour moi ; je craignois extrêmement qu'il ne revînt de long-temps : en ce cas j'étois réſolu d'abandonner mon tréſor ; mais heureuſement mon maître revint peu de temps après, & auſſi-tôt je le priai de me donner ma boîte. Que veux-tu faire, me dit-il, de ces pierres luiſantes ? As-tu trouvé quelque imbécille qui les veuille acheter ? Je lui répondis, d'un air embarraſſé, que j'avois trouvé une occaſion favorable pour en tirer dans la ſuite quelque profit. A la bonne heure, me répondit-il, je ſuis ravis que tu retires quelque utilité d'une choſe ſi inutile.

Je pris ma boîte, & auſſi-tôt étant ſorti de la maiſon, ſans dire adieu à perſonne, je me rendis, par un chemin détourné, à l'endroit où les portugais m'avoient promis de m'attendre. Je leur aidai à faire leur proviſion d'eau, & étant entré avec eux dans leur chaloupe, je

me rendis à bord du vaiſſeau, qui étoit à l'ancre environ à une demi-lieue du rivage.

Le capitaine me reçut avec beaucoup de politeſſe; & quoique je lui euſſe dit que j'étois anglois, il me traita comme ſi j'euſſe été de ſa nation. Ayant appris de moi tout ce qui m'étoit arrivé depuis trois ans, que j'avois quitté l'Angleterre, il me félicita du bonheur que j'avois de me voir délivré de tant de dangers, & me dit que je devois me conſoler du naufrage que j'avois eſſuyé, & de l'eſclavage où j'avois été réduit, puiſque j'avois ſauvé une marchandiſe auſſi précieuſe que celle dont j'étois poſſeſſeur. Grace à mes pierreries, je me vis conſidéré, non ſeulement du capitaine, mais encore de tous les autres officiers & de tout l'équipage, qui me regardèrent comme un homme qui alloit bientôt faire dans mon pays une figure brillante. Je tirai de ces pierreries un autre avantage, qui fut de leur faire ajouter foi au récit de mes aventures dans l'iſle de Babilary. Sans cela j'aurois peut-être paſſé pour un menteur, ou au moins pour un fabuliſte.

Le vaiſſeau étoit en retour de Macao, iſle dépendante de la Chine, à l'entrée du golfe de Quang-cheu, où les portugais, qui y ont une fortereſſe, font un aſſez grand commerce,

moins conſidérable néanmoins depuis que les hollandois les ont chaſſés de la plus grande partie des indes. La cargaiſon du vaiſſeau étoit riche, & il étoit muni ſuffiſamment de vivres pour le voyage qu'il devoit faire au Bréſil, avant que de retourner à Liſbonne.

Il y avoit environ trois mois que nous naviguions, & nous étions dans la mer du Paraguai, vers le trent-cinquième degré de latitude méridionale, lorſqu'on s'aperçut que le navire faiſoit eau en deux endroits. On tâcha d'abord de boucher les voies avec de l'étoupe, & on crut y avoir réuſſi. Mais le lendemain on trouva plus de quatre pieds d'eau dans le fond de cale. On mit alors les pompes en uſage, & tout le monde travailla. On pompa cinq heures de ſuite, & les voies furent mieux bouchées que la première fois. Cependant comme on craignoit qu'elles ne ſe rouvriſſent, & qu'il s'en faiſoit tous les jours de nouvelles, on réſolut, afin de pouvoir radouber le vaiſſeau, de mouiller à une iſle que nous découvrîmes avec le téleſcope, quoiqu'elle ne fût point marquée ſur notre carte.

Le lendemain, comme nous avions le vent favorable, nous nous en vîmes fort proche. Ayant alors mis la chaloupe à la mer, nous entrâmes dans une baie, & ſur les quatre

heures du matin nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une rivière. Ayant amarré, nous deſcendîmes dans notre chaloupe au nombre de vingt-cinq, dont je fus un, & nous remontâmes la rivière environ l'eſpace de deux lieues. Nous mîmes pied à terre, & bientôt nous trouvâmes une vaſte plaine au détour d'une colline, ſur laquelle ayant monté, nous vîmes au pied une longue ſuite de cabanes. Nous nous tînmes alors ſur nos gardes, de peur d'être ſurpris. Nous étions armés de fuſils, de bayonnettes, de piſtolets, & de ſabres; en ſorte que ſi l'on fût venu nous attaquer, nous étions dans la diſpoſition de nous bien défendre.

Bientôt après, nous vîmes ſortir des cabanes & d'un petit bois qui les environnoit, un grand nombre de ſauvages armés de maſſues, qui, nous ayant aperçus, s'avancèrent vers nous d'un air fier & menaçant, & en jetant de grands cris. Nous nous rangeâmes alors ſur une ligne, & nous nous préparâmes à les recevoir. Dès qu'ils furent à la portée du fuſil, nous fîmes une décharge ſur eux, & en tuâmes quinze ou ſeize; alors quelques-uns d'eux, qui étoient armés de flèches, nous en décochèrent, & bleſsèrent légèrement un de nos camarades. Nous ne nous effrayâmes point,

& nous les laiſsâmes s'avancer juſqu'à la portée de nos piſtolets, que nous déchargeâmes ſi à propos, que nous en tuâmes encore une douzaine, & en bleſsâmes autant. En même temps nous mîmes la bayonnette au bout du fuſil, & nous fondîmes ſur eux. Ils ſe défendirent avec leurs maſſues le mieux qu'il leur fut poſſible, & quoiqu'ils euſſent déjà perdu plus de quarante hommes, ils ne reculoient point, mais jetoient des cris horribles, qui, retentiſſant au loin, firent accourir d'autres ſauvages de tous côtés; en ſorte qu'en un moment nous en vîmes plus de deux cents venir à leur ſecours. Alors nous jugeâmes qu'il nous ſeroit difficile de réſiſter à un ſi grand nombre, & nous ſongeâmes à nous retirer. Les ſauvages, voyant que nous reculions, avancèrent ſur nous. Ayant formé une eſpèce de bataillon carré, nous nous battîmes en retraite l'eſpace d'un quart de lieue, & leur tuâmes encore beaucoup de monde, ſans perdre aucun de nos gens, parce que, nous tenant ſerrés & leur préſentant toujours la bayonnette, il leur étoit impoſſible de nous atteindre.

Enfin nous gagnâmes notre chaloupe avec bien de la peine. Comme je fus des derniers à y entrer, & que les ſauvages, quoique toujours repouſſés, ne ceſſoient de nous pourſuivre,

je fus malheureuſement pris avec trois de mes camarades, & tout ce que purent faire pour nous ſecourir ceux qui étoient entrés dans la chaloupe, fut de charger leurs fuſils à la hâte, & de tirer ſur les ſauvages des coups qui ne portèrent point.

Cependant ils nous conduiſirent vers leur habitation avec des hurlemens affreux; & auſſi tôt que nous y fûmes arrivés, leurs femmes vinrent danſer autour de nous, & nous ayant dépouillés juſqu'à la ceinture, nous peignirent le dos & la poitrine avec des couleur rouges & bleues. Le même ſoir, les ſauvages qui nous avoient pris, nous firent un grand feſtin; ce qui nous ſurprit extrêmement. Mais nous le fûmes encore davantage, quand nous vîmes pluſieurs d'entre eux venir à la fin du repas nous toucher les uns les bras, les autres la jambe, ceux-ci la cuiſſe, ceux-là les épaules; & en même temps faire un préſent au maître de la cabane où nous étions régalés. J'appris dans la ſuite que ceux qui nous touchoient ainſi, retenoient chacun les membres de notre corps qui étoient le plus ſelon leur goût, afin de les manger lorſqu'on nous auroit aſſommés. On nous donna une natte pour nous coucher & paſſer la nuit. On peut juger que moi, ni mes compagnons ne dormîmes guère, per-

ſuadés que cette nuit étoit la derniere de notre vie.

Le lendemain matin, on apporta en cérémonie les corps de tous ceux qui avoient été tués dans le combat du jour précédent. Nous vîmes alors un grand nombre de femmes aſſiſes à la porte de leurs cabanes, pouſſer des gémiſſemens & jeter des cris lugubres, accompagnés de ces triſtes paroles, qu'elles répètoient ſouvent : *Stulli baba coubico ſomac barahou ſahanahim, him ! him ! Jartana frebibathou rabapinouſicon, courtapa ſallourik, him ! him!* C'eſt-à-dire, comme je l'ai ſu depuis : *mon amour, mon eſpoir, charmant viſage, œil de mon ame, hélas ! hélas ! jambe légère, beau danſeur, vaillant guerrier, tard au lit, éveillé le matin, helas ! hélas !* Après cette eſpèce de nénie, ou de chant funèraire, pluſieurs hommes ſortirent de leurs cabanes d'un air triſte & abattu, la tête baiſſée, & gardant un profond ſilence. Ils ſembloient regarder les cris plaintifs & les gémiſſemens des femmes comme indignes de leur courage, & renfermer une douleur vive au fond de leur cœur.

Cependant les femmes ſe levèrent, & ſe prenant toutes par la main, ſe mirent à danſer autour des morts en chantant d'un ton lugubre pluſieurs chanſons funèbres ou thrènes ; ce qui me rappela ce que j'avois lu dans un ancien auteur

auteur (1), que ce qui a fait inſtituer les chants funèraires, a été l'idée que les hommes avoient, que les ames ſéparées des corps remontoient au ciel, lieu de leur origine, & où eſt celle de toute l'harmonie qui conſerve l'univers; c'eſt pour cela que ces ſauvages chantoient en l'honneur de leurs morts, & danſoient auſſi en cadence, pour imiter le mouvement régulier & harmonique des corps célèſtes.

Peu de temps après, on frappa ſur des écorces d'arbres & l'on fit un grand bruit, dans la vue, comme je l'ai ſu depuis, d'obliger les ames des défunts de s'éloigner de leurs corps & de ſe rejoindre à celles de leurs ancêtres; ce qui fut ſuivi d'un long diſcours que fit un des chefs pour célébrer les vertus des morts, & conſoler les vivans de leur perte. Après cela, on ſe mit à creuſer un grand nombre de foſſes rondes, ſemblables à des puits, & l'on y enterra les morts, en les mettant dans la même ſituation où ſont les enfans dans le ventre de leurs mères; pour ſignifier que la terre eſt la mère commune de tous les hommes: uſage conforme à ce qu'Hérodote (2) rapporte des Naſamons. On mit dans les foſſes de petits pains, de la ſaga-

(1) *Macrob. in ſomm. Scip. l. 2, cap. 3.*
(2) *Herod. liv. 4.*

mité, du tabac, une pipe, une courge pleine d'huile, un peigne, avec diverſes couleurs dont les ſauvages ont coutume de ſe peindre le corps.

Après l'enterrement, il y eut un feſtin public, où nous n'aſſiſtâmes point, & où nous vîmes cependant qu'on ſervit tous les chiens des morts, qu'on avoit cuits & préparés. Le repas étant fini, un des chefs qui préſidoit à la cérémonie, jeta au milieu des jeunes gens un bâton de la longueur de quatorze pouces, dont tous s'efforcèrent de ſe rendre les maîtres, en ſe culbutant les uns ſur les autres, & en ſe donnant mille coups de poing. On en jeta un ſemblable au milieu d'une troupe de jeunes filles qui firent de pareils efforts pour le ſaiſir, & n'épargnèrent ni les coups de poing, ni les coups de pied. Ce combat, ou plutôt ce jeu funèbre, qui dura environ une demi-heure, après avoir réjoui tous les ſpectateurs, & leur avoit fait perdre les triſtes idées de l'enterrement, fut terminé par la diſtribution des prix, qui furent donnés à celui & à celle qui avoient remporté la victoire: après quoi chacun ſe retira.

Pendant ce temps-là nous étions renfermés dans une cabane, d'où nous pouvions voir néanmoins toute cette cérémonie. On nous en fit ſortir, & tous les ſauvages s'étant alors

rangés autour de nous, armés de bâtons & de rondaches, on nous rendit nos piſtolets, en nous faiſant entendre qu'on alloit nous aſſommer; mais que l'uſage étoit parmi eux de rendre aux priſonniers une partie de leurs armes, afin qu'ils puſſent périr bravement en vengeant leur mort; qu'ainſi nous n'avions qu'à frapper comme nous pourrions, avec ces inſtrumens, tous ceux qui s'approcheroient de nous, & que tout nous étoit permis. Nous priâmes que, cela étant, ont eût auſſi la bonté de nous rendre nos ſabres; mais on nous les refuſa, parce que cette arme leur parut trop meurtriere. Ceux qui nous les avoient enlevés, les tenoient en leur main, & ſe glorifioient extrêmement de les avoir.

Cependant nous tirâmes chacun de notre poche de la poudre & des balles, dont nous chargeâmes nos piſtolets. Les ſauvages, voyant ce que nous faiſions, ne ſavoient quel étoit notre deſſein. Quoique nous euſſions tué pluſieurs d'entre eux à coups de fuſil & de piſtolet, ils s'imaginoient que nous avions lancé du feu ſur eux, & ils ne concevoient pas qu'à moins d'en mettre dans nos piſtolets, nous puſſions leur faire aucun mal, avec de la pouſſière noire & de petites balles.

Je dis alors à mes camarades qu'il falloit d'a-

bord caſſer la tête aux quatre ſauvages qui étoient les plus proches de nous, & qui avoient nos ſabres; qu'il falloit en même temps les leur enlever & ſe ſaiſir de leur rondaches; que peut-être en nous défendant avec courage, ſans nous ſéparer, & en nous ſecourant adroitement l'un l'autre, nous ſauverions notre vie, ou qu'au moins nous la perdrions avec honneur. Ils me promirent de faire ce que je leur recommandois, & de ſe battre courageuſement, juſqu'à ce qu'ils rendiſſent le dernier ſoupir.

Nous bandâmes alors nos piſtolets, & nous étant approchés de fort près des quatre ſauvages qui tenoient nos ſabres, nous leur caſſâmes la tête de trois balles, dont chacun de nos piſtolets étoit chargé. Ils tombèrent à la renverſe, & à l'inſtant nous leur enlevâmes leurs rondaches avec nos ſabres. Quelques autres ſauvages étant accourus auſſi-tôt, pour nous empêcher de déſarmer ceux qu'ils voyoient étendus par terre, dans le temps qu'ils levoient leurs bâtons pour nous frapper, nous leur fîmes ſubir le même ſort. Alors nous jetâmes nos piſtolets, qui ne pouvoient plus nous être d'aucun uſage, & nous étant mis tous les quatre dos à dos, nous nous mîmes en devoir de réſiſter à tous les ſauvages qui nous environnoient, & d'en m'aſſacrer le plus qu'il nous ſeroit poſſible.

Nous en tuâmes & blesſâmes un assez grand nombre. Quelques-uns ayant ramassé nos pistolets, s'avisèrent de vouloir faire comme nous, & crurent pouvoir nous tuer, en nous présentant le pistolet de fort près, & en faisant avec leur bouche un bruit approchant de celui que fait la poudre enflammée en sortant du canon. Leur épreuve leur coûta cher, & nous leur fendîmes la tête avec nos sabres.

Cependant le nombre des sauvages & notre propre lassitude nous accabloient. Plusieurs voyant qu'avec leurs bâtons, dont nous parions les coups adroitement avec nos rondaches, ils ne pouvoient venir à bout de nous assommer, allèrent chercher leurs massues; ce qui étoit néanmoins contraire à l'usage. Cependant il étoit difficile que nous pussions résister plus long-temps, & nous étions près de succomber, lorsqu'un secours inopiné arriva, & nous délivra du péril.

Ceux de nos compagnons qui s'étoient sauvés dans la chaloupe, avoient porté au vaisseau la nouvelle du combat, & du malheur qui nous étoit arrivé. Le capitaine, au désespoir de ce funeste accident, parce que son neveu étoit des quatre prisonniers, exhorta tous ceux qui étoient sur le vaisseau, dont la plupart étoit de fort braves hommes, à retourner à la

charge & à faire leurs efforts pour nous retirer des mains des sauvages. Tous les passagers, avec la meilleure partie de l'équipage, s'offrirent courageusement pour cette expédition. Le capitaine leur dit qu'il ne falloit point s'effrayer du grand nombre des ennemis, qui n'avoient que de mauvaises armes, & qui, ne sachant point combattre, seroient aisément défaits.

Cent hommes bien armés, ayant à leur tête le capitaine du vaisseau, descendirent dans la chaloupe, & ayant remonté la rivière, abordèrent près de l'habitation des sauvages, qui, ayant vu venir à eux un si grand nombre d'ennemis, prirent tous la fuite & se dissipèrent dans le bois. Cependant nos gens s'avancèrent & mirent le feu à leurs cabanes abandonnées. Pour nous, rien ne nous empêcha de nous aller joindre à tous nos compagnons, qui nous revirent avec une grande joie, & auxquels nous témoignâmes toute la reconnoissance que méritoit leur générosité.

CHAPITRE XI.

Tandis qu'une partie de l'équipage eſt à terre, ceux qui étoient reſtés ſur le vaiſſeau, levent l'ancre. L'auteur, avec pluſieurs portugais, eſt obligé de reſter long-temps dans l'iſle de Manouham. Ils font alliance avec une nation ſauvage.

LE capitaine ayant alors fait prendre les haches & les ſcies, qu'il avoit fait mettre dans la chaloupe, ordonna d'abattre deux gros arbres, de les ſcier, & d'en faire des planches, pour radouber notre vaiſſeau. Mais dans le temps que nous étions occupés à cet ouvrage, ſous la conduite d'un nommé Oviélo, qui s'entendoit fort bien dans la charpente des navires, nous vîmes arriver deux de nos gens dans le canot, qui, étant deſcendus à terre, nous apprirent une triſte nouvelle. Ils nous dirent que les trente hommes que nous avions laiſſés ſur le vaiſſeau, pour le garder en notre abſence, voyant le capitaine & tous les officiers à terre, avoient formé le deſſein de s'emparer du navire & de toute ſa cargaiſon; que ma boîte de pierreries les avoit extrêmement tentés, &

qu'ils avoient levé l'ancre & mis à la voile; que comme le capitaine leur avoit donné à l'un & à l'autre le commandement du vaiſſeau dans ſon abſence & dans celle de tous les officiers qui étoient à terre, ils avoient tâché de s'oppoſer de toutes leurs forces à cette coupable réſolution, mais qu'on ne les avoit point écoutés; qu'on les avoit même menacés de les poignarder; qu'ils avoient alors jugé à propos de ſe jeter dans le canot & de nous venir rejoindre, pour ne ſe voir pas obligés de tremper dans un crime ſi horrible.

Cette nouvelle nous jeta dans la conſternation, & en mon particulier je regrettai fort ma boîte, où étoit enfermée toute ma fortune. Nous n'avions aucuns vivres, & il ne nous reſtoit pour toute reſſource que nos fuſils avec deux barils de poudre & un ſac rempli de bales de plomb qu'on avoit mis dans la chaloupe, pour nous en ſervir en cas que la guerre contre les ſauvages eût plus duré. Nous n'avions donc d'autre parti à prendre, que celui de reſter dans l'iſle, & d'y vivre de notre chaſſe. Dans cette extrêmité nous tînmes conſeil, & il fut délibéré que nous tuerions d'abord le plus de gibier que nous pourrions; que nous le boucannerions, & que l'ayant porté dans la chaloupe, nous côtoyerions l'iſle,

& tâcherions enſuite de nous établir dans quelque endroit, où nous n'euſſions rien à craindre, juſqu'à ce que nous puſſions trouver quelque moyen de retourner en Europe ; car il n'étoit pas poſſible, avec la chaloupe qui nous reſtoit, de faire une ſi longue route, ni même de nous rendre à aucune côte du continent de l'Amérique, dont nous nous jugions trop éloignés.

Nous nous mîmes donc à chaſſer, mais ſans nous ſéparer, de crainte d'être ſurpris par les inſulaires. Nous tuâmes aſſez de gibier que nous boucanâmes, & dont chacun de nous mangea le ſoir avec un grand appétit. Nous paſsâmes la nuit dans le bois, où, après avoir établi deux ſentinelles, qu'on devoit relever toutes les heures, nous nous endormîmes ſous les arbres. Le lendemain matin nous portâmes le reſte de notre gibier dans la chaloupe, & y étant tous entrés, nous côtoyâmes l'iſle toute la journée.

Vers le ſoir nous deſcendîmes à terre dans un endroit qui nous parut agréable, & où nous crûmes pouvoir paſſer la nuit. Un ruiſſeau que nous avions aperçu, nous fit choiſir ce lieu. Nous mangeâmes, comme le jour précédent, de nos viandes boucannées, & nous nous couchâmes enſuite ſous des arbres, avec les mêmes précautions.

Nous dormîmes assez tranquillement ; mais dès que le jour commença à paroître, les sentinelles nous éveillèrent en criant aux armes. Quatre sauvages avoient passé auprès d'eux, & s'étoient approchés de nous, pour nous reconnoître. Nous nous éveillâmes à l'instant, & ayant pris nos fusils, nous courûmes & enveloppâmes les quatre espions, que nous prîmes. D'abord nous leur fîmes entendre que nous ne leur ferions aucun mal, & que nous étions dans la résolution de ne point nuire aux habitans de l'isle, pourvu qu'ils ne nous attaquassent point : nous leur offrîmes à manger; & après les avoir beaucoup caressés, nous les priâmes de dire à ceux de leur nation, que nous étions leurs amis, s'ils vouloient être les nôtres, & que nous leur rendrions tous les services dont nous serions capables. Nous tâchâmes de leur faire entendre cela par des signes qu'ils parurent comprendre. Charmés de nos manières, ils nous firent entendre aussi, par d'autres signes, que nous n'aurions rien à craindre de leur nation. Nous les renvoyâmes, après avoir donné à chacun le petit couteau que nous leur avions prêté pour manger, & qu'ils avoient plusieurs fois considéré avec attention.

Cependant nous ne jugeâmes pas à propos

de nous fier entièrement à leur parole, & nous continuâmes de nous tenir sur nos gardes. Nous nous avançâmes dans le pays sans nous éloigner beaucoup de notre chaloupe, que nous ne voulions pas abandonner.

Vers le midi, nous vîmes venir à nous une grosse troupe de sauvages, portant des fruits & toute sorte de rafraîchissemens. Dès que nous les aperçûmes, nous les saluâmes de la manière que nous avions vu que les quatre sauvages nous avoient salués, c'est-à-dire, en croisant nos deux mains sur notre tête, & en faisant un souris gracieux. Ils nous rendirent de loin le même salut, & s'étant alors approchés de nous, ils nous offrirent leurs présens, que nous acceptâmes en les embrassant.

Nous leur montrâmes notre chaloupe, & leur fîmes entendre que nous venions d'un pays très-éloigné, & que c'étoit par un malheur extrême que nous étions obligés de séjourner dans leur isle; que nous les priions de nous recevoir comme leurs alliés & leurs frères: ils nous firent signe alors de les suivre, & de venir vers leur habitation, qui n'étoit pas fort éloignée; ce que nous fîmes volontiers.

Lorsque nous y fûmes arrivés, les femmes & les enfans se mirent à danser devant nous, & bientôt après, on nous présenta à manger

d'une eſpèce de gâteau, avec de la viande & des fruits, & on nous fit boire d'une liqueur qui nous parut aſſez agréable. Comme nous avions un peu d'eau-de-vie, nous leur en fîmes goûter; ce qui leur fit un grand plaiſir: mais ayant vu qu'ils vouloient en boire un peu trop, nous leur fîmes entendre que l'excès de cette boiſſon les feroit mourir, & qu'il n'en falloit prendre que fort peu. Ils nous crurent, & les chefs de la nation défendirent aux autres d'en boire davantage. Toute l'après-dînée ſe paſſa à danſer & à chanter; le ſoir on nous donna des nattes pour nous coucher, & on nous mit tous enſemble dans une grande cabane.

Comme pluſieurs d'entre nous avoient été bleſſés dans le dernier combat, les ſauvages nous firent entendre qu'ils vouloient les guérir. En effet ils allèrent chercher un homme qu'ils paroiſſoient regarder comme un ſaint, & pour qui ils témoignoient une grande vénération. Cet homme extraordinaire viſita nos bleſſés, & enſuite s'enferma ſeul dans une cabane que nous vîmes trembler violemment pendant deux ou trois heures, ſans pouvoir comprendre comment cela ſe faiſoit. Il revint enſuite retrouver les malades, ſe rinça la bouche, ſuça leurs plaies, & leur appliqua une certaine herbe inconnue en Europe. Au bout de vingt-

quatre heures, tous nos bleſſés furent parfaitement gueris. Cette preuve de la bonté de nos ſauvages nous ôta tout ſoupçon, & fit que nous commençâmes dès-lors à les regarder comme nos vrais amis.

Le lendemain ils nous proposèrent d'aller à la chaſſe avec eux, & nous préſentèrent des arcs & des flèches; mais nous leur fîmes comprendre, en leur montrant nos fuſils, que nous avions des armes qui valoient bien les leurs. Ils ſe mirent alors à les conſidérer attentivement. Ils paroiſſoient ne pouvoir comprendre comment, avec de pareils inſtrumens, il étoit poſſible d'atteindre des objets éloignés. Mais lorſqu'ils nous virent tuer avec nos fuſils des oiſeaux, & abattre de loin des bêtes fauves, ils furent extrêmement ſurpris, & jugèrent, comme avoient fait les autres ſauvages de l'iſle, auxquels nous avions eu affaire, qu'il y avoit du feu caché dans le canon de nos fuſils, & que nous avions l'art de lancer ce feu à notre gré. Nous les détrompâmes, & leur fîmes comprendre ce que c'étoit, en leur montrant notre poudre & nos bales, & en chargeant devant eux deux ou trois fuſils, que nous leur fîmes décharger. Cette confiance que nous leur marquions les charma; ils nous regardèrent comme des hommes ex-

traordinaires, qui avoient des lumières supérieures & une grande affection pour eux.

Au retour de cette chasse, nous mîmes en délibération, conjointement avec les sauvages, si nous bâtirions une grande cabane qui pourroit nous contenir tous, ou si nous en bâtirions une pour chacun de nous en particulier, dont les femmes & filles des sauvages voudroient bien prendre soin, pour nous y préparer à manger, en les mettant toutes les unes auprès des autres; ce qui agrandiroit l'habitation. Les femmes, que nous consultâmes aussi bien que les hommes, furent, je ne sais pourquoi, unanimement de ce dernier avis. Nous mîmes donc tous la main à l'ouvrage, & les insulaires, charmés de voir croître leur village, travaillèrent avec nous; en sorte qu'au bout d'environ un mois nous fûmes tous logés & meublés.

Il y avoit parmi nous un espagnol, nommé Rodriguez, qui avoit passé plusieurs années à la terre de S. Gabriel; il nous dit qu'il n'y avoit pas plus de différence entre la langue des peuples de cette côte & celle de nos insulaires, qu'entre l'espagnol & le portugais; qu'il entendoit la plupart des choses qu'ils disoient, & qu'avant qu'il fût huit jours, non seulement il seroit en état de les entendre

parfaitement, mais même de leur parler assez bien pour être entendus d'eux. Comme nous ignorions le temps que nous aurions à passer dans cette isle, & que nous avions besoin du secours continuel des insulaires, avec lesquels nous étions liés, nous l'exhortâmes à s'appliquer à leur langue, afin qu'il pût leur parler en notre nom & nous servir d'interprète. Il nous le promit, & effectivement au bout de peu de jours il commença à parler la langue de Manouham (c'étoit le nom de l'isle où nous étions). Nos insulaires furent charmés de pouvoir, par ce moyen, s'entretenir avec nous, & nous en témoignèrent une joie infinie. Comme j'avois une grande disposition pour les langues, il me prit envie, pour me désennuyer, d'apprendre celle de Manouham; & pour cet effet, je priai l'espagnol, qui avoit autrefois fait ses études, de m'en dresser une espèce de grammaire, & de me donner de temps en temps des leçons. Je m'y appliquai tellement, qu'au bout de quelques mois je commençai à entendres un peu le langage de nos sauvages, & que je me hasardai même quelquefois de leur parler en leur langue; ce qui m'y fit faire de plus grands progrès.

Dès que notre espagnol avoit été en état de s'entretenir avec eux, il leur avoit appris

que nous étions des hommes d'un pays très-éloigné, qui courions les mers depuis plusieurs années; que, pour radouber notre vaisseau, nous avions été obligés de relâcher à l'isle où nous étions; qu'étant descendus à terre, nous avions été attaqués par les habitans méridionaux de l'isle, qui avoient voulu nous massacrer; mais que nous les avions repoussés & en avions fait un grand carnage; que pendant ce temps-là, ceux à qui nous avions confié la garde de notre vaisseau, avoient disparu; en sorte que nous avions été réduits à la nécessité de demeurer dans l'isle. L'espagnol raconta notre combat & notre victoire avec un air de vanité & de complaisance qui nous déplut; en sorte que nous le priâmes d'ajouter que c'étoit malgré nous que nous avions causé ce désordre, qui n'étoit arrivé que parce qu'on nous avoit attaqués injustement, & que nous avions été dans la nécessité de nous défendre.

Nos sauvages écoutèrent avec beaucoup d'attention le détail que Rodriguez leur fit de notre aventure, du péril que nous avions couru, & de la victoire que nous avions remportée. Ce sont, dirent-ils, de très-méchans hommes que ceux que vous avez vaincus; & nous vous savons gré de les avoir punis. Nous sommes depuis long-temps en guerre avec

eux,

eux, & peut-être que Halaïmi (c'eſt le nom du principal dieu que ces inſulaires adorent, & qui eſt ſans doute une corruption du mot hébreu *Eloim*) vous a exprès conduits en cette iſle pour nous aider à exterminer cette nation injuſte. Soyez toujours nos frères, nous ſerons les vôtres : vivez parmi nous, comme ſi vous étiez les enfans de nos mères & de nos femmes : nous n'omettrons rien pour vous procurer toutes les ſatisfactions qui dépendront de notre nation.

CHAPITRE XII.

L'auteur devient amoureux d'une jolie ſauvage. Ses entretiens avec elle & avec ſon père, qui cenſure les mœurs européennes.

NOUS nous accoutumâmes peu à peu à la vie des ſauvages, & nous commençâmes même à la goûter, paſſant notre temps à boire, à manger, à dormir, & à chaſſer. Nous n'avions d'autre inquiétude que celle que nous cauſoit de temps en temps le déſir de revoir notre patrie, que malheureuſement nous ne pouvions oublier. Pour en affoiblir l'idée, & me lier en quelque ſorte au pays où j'étois, je m'attachai à une jeune ſauvage qui avoit beaucoup d'agrémens & d'eſprit, & que j'aurois même épouſée, ſi notre capitaine & tous mes amis ne m'en euſſent détourné. Elle m'aimoit éperdument, & je puis avouer auſſi que je paſſai avec elle des momens bien doux.

Soit que ſon père, qui avoit beaucoup de bon ſens, eût pris un ſoin particulier de ſon éducation, ſoit que la nature lui eût donné une raiſon ſupérieure, jamais je n'avois vu de femmes raiſonner de toutes choſes avec tant

de juſteſſe & de pénétration. Ni les femmes de Babilary, qui ont l'eſprit ſi orné, ni celles d'Angleterre, qui l'ont ſi délicat, n'approchoient point, à mon gré, de cette ingénieuſe & aimable ſauvage.

Je faiſois mon poſſible pour lui plaire, & la plupart de nos entretiens rouloient ſur des paradoxes galans, que je lui débitois pour l'amuſer & la flatter. Je me ſouviens qu'elle me demanda un jour ſi les femmes de mon pays étoient plus belles que celles du ſien. Les femmes d'Angleterre ſont très-blanches, lui répondis-je, & c'eſt en quoi conſiſte leur principale beauté, ſi on peut dire néanmoins que c'en ſoit une; car cette blancheur eſt, ſelon moi, un avantage très-médiocre, & je vous avoue même que, depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, je commence à douter ſi ce n'eſt pas une véritable laideur.

Les femmes de mon pays, dégoûtées elles-mêmes de la couleur naturelle de leur teint, font aujourd'hui leur poſſible pour la changer. De là vient qu'elles ſe couvrent le viſage d'un rouge très-foncé; & je m'imagine qu'avec le temps elles pourront bien ſe faire peindre en noir, pour mieux déguiſer la couleur de leur peau. Après tout, ſi cet uſage venoit à s'établir dans notre iſle, elles pourroient

jouir alors d'un avantage dont vous jouiſſez. Elles ont le malheur de ne pouvoir ſortir de leurs maiſons, lorſqu'il fait ſoleil, ou, ſi elles ſont abſolument obligées de le faire, il leur faut prendre mille précautions gênantes. Au contraire, le ſoleil le plus ardent ne fait que vous embellir, en donnant à votre teint un plus beau noir. La blancheur de nos dames, quand elle eſt à un certain dégré, a quelque choſe de fade & d'inſipide ; auſſi préférons-nous toujours les brunes aux blondes dont la blancheur eſt extrême. Par-là vous voyez que ce qui approche un peu de votre couleur, ou du moins ce qui s'en éloigne moins, eſt plus goûté, même parmi nous.

Comme nous préférons, pourſuivis-je, les brunes aux blondes, les femmes de mon pays ne manquent pas auſſi de préférer les hommes dont le viſage eſt fort brun, à ces hommes extrêmement blancs, dont le teint ménagé eſt un ſigne de molleſſe, & annonce ordinairement peu de vigueur. A l'égard des parures de toute eſpèce, que les femmes de mon pays employent pour relever leur beauté, je puis vous aſſurer qu'il n'y a point d'homme parmi nous, qui ne ſouhaitât ſincèrement qu'elles ne fuſſent pas plus parées que vous. Elles cachent ſouvent mille défauts ſous leurs vaſtes & pom-

peux habits, qui ne ſervent qu'à déguiſer leur taille & à nous tromper. Mais elles entendent ſi peu leurs intérêts, qu'elles portent de grandes pièces d'étoffe pliſſées, qui leur deſcendent depuis la ceinture juſqu'aux pieds; d'énormes cercles de baleine revêtus de toile, qui les font paroître groſſes & près d'accoucher. Elles marchent au milieu de ces mobiles cerceaux, qui les entourent ſans ceſſe, comme vos petits enfans, à qui vous apprenez à marcher, & que vous emboîtez dans de petites machines qu'ils font avancer ou reculer, par le mouvement qu'ils font.

Je demande pardon aux dames angloiſes d'oſer rapporter cette réponſe, que je fis à la queſtion de ma petite ſauvage. Un amant trouve toujours ſa maîtreſſe la plus belle de toutes les femmes; & comme la mienne étoit extrêmement noire, & n'avoit d'autre parure que ce ſimple habit d'été que les ſauvages des pays chauds portent en toutes les ſaiſons, je ne pouvois, ſelon les règles de la bienſéance & de la politeſſe, m'empêcher de préférer ſon teint & ſon habillement, au teint & à l'habillement de toutes les femmes de l'Europe. Si quelques-unes d'elles s'en ſcandaliſent, je les prie de faire grace à la ſincérité d'un voyageur qui ne veut rien omettre ni déguiſer.

Son père, nommé Abenouſſaqui, avoit, comme j'ai dit, beaucoup de raiſon & de bon ſens, mais de ce bon ſens tel qu'il ſort des mains de la nature, ſans être poli & façonné par les paſſions. Comme j'allois ſouvent à ſa cabane, où ſa fille m'attiroit, j'avois de temps en temps avec lui des entretiens qui valoient peut-être les dialogues de Platon. Pourquoi (me dit-il un jour dans une promenade que nous fîmes, tandis que tous nos gens étoient à la chaſſe avec les ſauvages) pourquoi, vous autres européens, quittez-vous le pays où la nature vous a fait naître, & riſquez-vous ſur la mer le petit nombre de jours que vous avez à vivre? Ne feriez-vous pas mieux de les paſſer dans le ſein de votre famille, ou dans la compagnie de vos amis, & de vous occuper de la chaſſe, qui eſt une exercice auſſi utile qu'agréable? Si vous aviez ſuivi ce genre de vie, vous n'auriez point été expoſé à tous les périls & à tous les malheurs que vous a fait eſſuyer une vaine curioſité.

Il eſt vrai, lui répondis-je, que je n'ai quitté ma patrie, & que je ne me ſuis embarqué que par le déſir curieux de voir des pays éloignés, & de connoître les peuples divers répandus ſur la ſurface de la terre. Mais ſi j'ai beaucoup ſouffert dans ce voyage, & ſi je me ſuis vu expoſé aux plus grands dangers, j'ai eu auſſi

la satisfaction de voir des choses très-singulières ; je me saurai toujours bon gré d'avoir été conduit par la fortune dans l'isle de Babilary & dans celle de Tilibet, dont je vous ai raconté plusieurs particularités qui vous ont surpris & réjoui.

Ce que vous m'avez dit de votre pays, me repartit-il, m'a paru pour le moins aussi étonnant, & ne m'a pas moins diverti. Mais après tout je ne puis comprendre que pour le seul plaisir de s'instruire des mœurs & des usages de différens peuples, on prenne la peine de bâtir de grandes cabanes flottantes, & qu'on ait la témérité d'affronter les tempêtes & d'essuyer tant de fatigues & de périls.

J'étois jeune, lui répliquai-je lorsque je quittai mon pays, & j'avoue qu'une vaine & folle curiosité fut le seul motif de mon embarquement. Mais ceux qui avoient bâti le vaisseau, & ceux qui y montèrent avec moi, avoient des motifs plus solides & plus raisonnables. C'étoit pour commercer, & rapporter des pays étrangers des marchandises, qui, à leur retour, étant vendues dans notre pays, devoient leur produire beaucoup d'argent. Pour avoir de cet argent, & en amasser le plus qu'il est possible, nous travaillons toute notre vie, & nous nous rendons actuellement malheureux,

dans l'eſpérance d'être un jour heureux, perſuadés que ſans l'argent nous ne pouvons l'être.

Qu'eſt-ce donc que cet argent, s'écria le ſauvage, qui a la vertu de vous rendre heureux dès que vous le poſſédez ? Voyez, lui dis-je en lui montrant une pièce d'or & une autre d'argent que j'avois depuis long-temps dans ma poche ; voilà ce qui nous procure toutes les néceſſités de la vie, & ce qui nous fait jouir de toutes les commodités & de toutes les délices que nous pouvons ſouhaiter. La poſſeſſion de ces deux métaux règle les rangs parmi nous, nous fait conſidérer & reſpecter, & même nous donne du mérite & de l'eſprit.

Abenouſſaqui voyant qu'il y avoit ſur mes pièces d'or & d'argent des figures & des caractères, s'imagina qu'ils avoient peut-être une certaine vertu magique, & me pria de lui en prêter une, pour éprouver ſi en effet elle pourroit donner de l'eſprit à ſon fils, qui, ſelon lui, en avoit fort peu. Je veux voir, ajouta-t-il, ſi vous ne me trompez point, & ſi cette pièce aura le pouvoir que vous dites.

Elle ne fera aucun effet ſur lui, repartis-je, quand même il auroit aſſez de ces pièces pour en remplir la plus grande de vos cabanes. Il n'y a donc que dans votre pays, interrompit-il, où ces pièces ayent de la vertu ? Cela

eſt vrai, lui répondis-je; parce que nous y attachons de concert des idées que vous n'êtes pas capables d'avoir. Par exemple, lorſqu'un grand nombre de ces pièces ſe trouve dans un coffre, nous nous imaginons qu'il y a dans ce coffre de grandes terres, des maiſons commodes, des meubles ſuperbes, des habits magnifiques, des honneurs & des rangs, un grand nombre de domeſtiques, de belles femmes, des mets exquis. Ce qui vous paroîtra ſurprenant, eſt qu'en ouvrant ce coffre, nous y trouvons en effet tout cela, ſi nous voulons. Alors en acquérant ces choſes, qui ſont en quelque ſorte adorées dans notre pays, parce qu'elles ſont ardemment ſouhaitées, chacun nous eſtime, nous revère, nous fait la cour, nous donne du mérite & de l'eſprit.

Abenouſſaqui ne comprenant rien à cette énigme, crut que je lui débitois des chimères, & que je me voulois jouer de ſa crédulité. Mais lui ayant enſuite expliqué comment tout cela arrivoit, il trouva nos mœurs très-mépriſables, & l'uſage de l'or & de l'argent utile peut-être & commode dans ſa première inſtitution, mais pernicieux par l'abus déraiſonnable que nous en faiſions: en ſorte qu'il conclut, que puiſqu'il nous en coûtoit tant de peines & de fatigues pour être heureux, & que nous attachions

follement notre bonheur à une choſe qui ne dépendoit point de nous, nous étions malheureux de notre propre gré, & méritions de l'être. On n'eſt heureux, diſoit-il, qu'autant qu'on ne déſire rien; & cependant toute votre vie ſe paſſe à déſirer. Pour nous, nous avons tout, parce que rien de ce que nous déſirons ne nous manque,

Mais, pourſuivit-il, ces hommes qui parmi vous ont beaucoup plus d'argent que les autres, ſe voyant eſtimés & révérés, comme vous dites, n'ont-ils pas le cœur enflé d'un ridicule orgueil, & ne mépriſent-ils pas ceux qui ont moins de richeſſe qu'eux ? C'eſt ce qui arrive preſque toujours, lui répondis-je; un riche eſt le plus ſouvent un ſot, un homme ſans vertus & ſans talens; n'importe, il croit que ſa richeſſe ſupplée à tout & lui donne une ſupériorité inconteſtable ſur l'homme d'eſprit & de mérite, qui, quoique peu à ſon aiſe, ne lui demande rien. S'il arrive par haſard qu'ils ſe trouvent enſemble, on s'aperçoit que l'un, quelques honnêtetés qu'il daigne faire à l'autre, ne lui parle point comme à ſon égal. Mais ſi l'homme de mérite eſt d'une indigence malheureuſement exprimée par ſes trop modeſtes habits, il lui ſeroit bien moins préjudiciable d'avoir une réputation flétrie. La pauvreté, aux yeux d'un

riche, eſt de toutes les qualités la plus déshonorante, & le premier de tous les ridicules.

Ce qui ne ſe conçoit pas, eſt que l'homme opulent, qui a été pauvre lui-même & nourri dans le ſein de la misère (comme il y en a beaucoup) eſt ordinairement de tous les riches le plus impertinent & le plus inſupportable. Il oublie la baſſeſſe de ſa naiſſance & de ſa première condition, & jamais celle de ſon éducation, qui fait celle de ſes mœurs. Enfin ces nouveaux riches, que nous appelons hommes de fortune, ſe diſtinguent d'ordinaire des nobles, & de ceux dont la richeſſe eſt héréditaire & ancienne, & ſe font reconnoître à ces marques. Ils ſaluent ceux qu'ils rencontrent, & qui les ſaluent les premiers, par une légère inclination de tête, en ſouriant d'un air content ou diſtrait; ils parlent haut & mal; tous leurs meubles ſont toujours de la dernière mode; ils régalent magnifiquement les perſonnes de condition & d'un rang diſtingué, dont la table leur eſt néanmoins interdite; ils ne ſont libéraux qu'à l'égard de leurs maîtreſſes. Comme la vertu n'enrichit perſonne, & que le crime eſt d'ordinaire l'auteur de leur fortune, on ne les voit jamais rendre hommage à la divinité, qu'ils ſavent irritée contre eux, à moins qu'ils ne le faſſent par une odieuſe hypo-

criſie, pour impoſer au public. Ils ont honte de leur nom, qu'ils éclipſent d'ordinaire par un ſurnom magnifique, & ils tâchent de faire oublier ce qu'eux ou leurs pères ont été, par un nuage bigarré de domeſtiques qui les ſuivent par tout.

Expliquez-moi, interrompit Abenouſſaqui, ce que vous entendez par ce mot de domeſtique. Eſt-ce que l'argent vous ſert à multiplier le nombre de vos enfans ? Ce ne ſont pas nos enfans qui nous ſervent, lui repartis-je, à moins que nous ne ſoyons extrêmement pauvres. Pour peu que nous ſoyons à notre aiſe, nous donnons de l'argent à des hommes & à des femmes que nous logeons, & que nous nous engageons à nourrir, pour nous rendre les plus bas offices, à qui nous faiſons faire tout ce qu'il nous plaît, qui eſſuyent tous nos caprices, & qui n'oſent nous déſobéir. Sont-ce, me demanda-t-il, des hommes d'un autre pays que le vôtre, des priſonniers de guerre ? Non, lui répondis-je, ce ſont nos compatriotes, ceux de notre nation, qui, manquant de cet argent dont je vous ai parlé, ſe ſoumettent à nous, & ſe rendent en quelque ſorte nos eſclaves, pour en acquérir une petite portion, capable de les faire ſubſiſter.

Comment ſe peut-il faire, s'écria Abenouſ-

saqui, qu'il y ait des hommes parmi vous d'un cœur assez bas, les uns pour se rendre les esclaves de leurs compatriotes, & les autres pour souffrir que leurs compatriotes soient leurs esclaves? Je vois que l'argent est votre ennemi, puisqu'il vous réduit à l'esclavage, & qu'il vous asservit à ceux qui le possèdent. Il est vrai, répondis-je, que l'argent est une espèce de tyran, & que c'est un grand malheur pour nous que d'être nés dans la disette des choses nécessaires à la vie.

Votre pays me répliqua-t-il, est donc ou trop petit, ou trop peuplé, puisqu'il ne peut nourrir ses habitans, & qu'il y a parmi vous des hommes qui n'y peuvent subsister, ou qui n'y subsistent que par des moyens vils & indignes. Je lui répondis que notre pays étoit très-fertile, & capable de nourrir deux fois plus d'hommes qu'il ne contenoit; mais qu'il y avoit parmi nous des hommes puissans, qui s'étoient emparés de la plus grande partie de la terre que nous habitions; en sorte qu'il ne restoit plus rien pour les autres, qui, afin de pouvoir vivre, étoient obligés de travailler pour eux nuit & jour.

Abenoussaqui me demanda alors si ces hommes puissans, qui dominoient ainsi sur les autres, étoient en plus grand nombre que ces

hommes pauvres, qui étoient obligés de mener une vie ſi humiliante & ſi miſérable. Je lui répondis que le nombre des pauvres ſurpaſſoit de beaucoup le nombre des riches. Si cela eſt, répliqua-t-il, les pauvres, parmi vous, n'ont guère d'eſprit & de courage, de ſouffrir paiſiblement qu'un nombre d'hommes moins grand que le leur envahiſſe tout & ne leur laiſſe rien. Les lois les en empêchent, lui repartis-je. Qu'eſt-ce que ces lois? interrompit le ſauvage. Sont-ce des hommes armés de fuſils & de ſabres, qui ſervent de ſauvegarde aux riches, pour les maintenir dans la poſſeſſion de leurs richeſſes, & pour les défendre contre les juſtes prétentions des pauvres?

Les lois, lui répondis-je, ſont des règles & des maximes publiques, reçues depuis long-temps parmi nous, & que les pauvres & les riches revèrent également; parce qu'elles ſont, ſelon nos idées, les liens & les garans de notre ſociété civile; les uns & les autres ſe liguent donc enſemble pour les ſoutenir & les faire obſerver; en ſorte qu'un pauvre, qui, par exemple, auroit dérobé quelque choſe à un riche, ſeroit très-rigoureuſement puni. Non-ſeulement les riches exigeroient cette punition; mais tous les pauvres l'approuveroient, & même quelques-uns d'entre eux en ſeroient les mi-

niſtres & les exécuteurs. Il n'eſt pas étonnant, comme vous ſentez bien, que les riches vengent un pareil attentat, & qu'ils l'appellent une action baſſe, honteuſe, & criminelle, comme elle l'eſt en effet. Mais vous êtes peut-être ſurpris que ceux qui ne ſont pas riches, condamnent autant cette action que ceux qui le ſont, & qui y ont beaucoup plus d'intérêt qu'eux. Mais deux motifs les engagent à la déteſter, s'ils ont de la probité & de l'honneur, & par conſéquent à maintenir les riches dans la poſſeſſion des biens qui leur ſont échus en partage, de quelque façon que ce ſoit. Le premier eſt, que s'il étoit permis au pauvre de s'approprier ce qui appartient au riche, le peu de choſe que poſsède le pauvre pourroit auſſi lui être enlevé, ou par un riche, ou par un autre pauvre; il eſt donc intéreſſé à maintenir la loi qui défend toute ſorte de larcins. Le ſecond motif eſt fondé ſur un grand principe de morale, que nous regardons comme le pivot de notre ſociété civile: ce principe eſt de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes; en ſorte que le pauvre, ſentant bien qu'il ſeroit très-fâché qu'on lui enlevât ce qu'il a pu gagner par ſon travail, s'abſtient, pour ne point fâcher le riche, de lui dérober quoi que ce ſoit.

Nous reconnoiſſons auſſi bien que vous, me repartit Abenouſſaqui, ce principe moral de toute juſtice, qui eſt né avec nous, & que nous portons toujours dans le cœur, quelque corrompus que nous ſoyons. Mais il me ſemble qu'il n'eſt point dans vos idées, & ſuivant ce que vous venez de me dire, auſſi pur & auſſi ſacré que dans les nôtres. Votre manière de vivre, & ce que vous appelez votre ſociété civile, vous le fait obſerver avec une eſpèce de partialité qui le défigure; parce que, ſelon vos mœurs & vos uſages, il eſt évidemment plus favorable aux uns qu'aux autres. Il eſt bien aiſé aux riches de dire: j'ai beaucoup de bien, je ſerois fâché qu'on me l'enlevât; il ne faut donc pas que je raviſſe le bien de ceux qui en ont. Le pauvre au contraire, qui manque de tout, ne peut dire autre choſe, que ceci: ſi j'avois du bien, je ſerois fâché qu'on me le ravît; il ne faut donc pas que je m'empare de celui qui appartient à autrui. Remarquez la différence qu'il y a entre le j'ai que dit le riche, & le ſi j'avois que dit le pauvre, & vous conviendrez que l'application du principe eſt parmi vous très-différente; que par conſéquent votre morale eſt défectueuſe par ſa partialité, puiſqu'elle n'eſt point égale pour tous les hommes & pour toutes les conditions, & que le riche

& le pauvre ſont obligés de raiſonner différemment.

Quelque choſe que vous diſiez, repartis-je, cette loi naturelle eſt parmi nous également révérée de tous; elle maintient l'ordre dans tous les états, chacun s'y ſoumet, & perſonne n'oſe réclamer contre elle. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas toujours religieuſement obſervée. Le pauvre dérobe ſouvent ce qui appartient au riche; & le riche s'empare quelquefois, non ſeulement des biens du riche, mais il envahit auſſi ce que le pauvre a pu acquérir par ſon travail; mais alors ſi la loi eſt enfreinte, elle eſt auſſi-tôt vengée, avec cette différence toutefois, que le pauvre eſt toujours rigoureuſement puni, comme il le mérite, & que le riche ne l'eſt pas toujours.

Pourquoi cette honteuſe diſtinction? interrompit le ſauvage. C'eſt que les riches parmi nous, répondis-je, ſont les arbitres & les diſpenſateurs de la juſtice, & que les riches penchent d'ordinaire à favoriſer les riches; ce qui fait que le pauvre opprimé juge ſouvent plus à propos d'étouffer ſes plaintes. D'ailleurs ces miniſtres reſpectables de la juſtice, que nous appelons magiſtrats, ſont naturellement portés à rendre à chacun ce qui lui appartient, lorſque rien ne vient traverſer leurs idées d'équité.

Mais comme d'un autre côté il eſt naturel de s'aimer encore plus ſoi-même que les autres, lorſqu'il arrive que leur intérêt eſt flatté par un peu d'injuſtice, ils ſont alors un peu tentés de s'y livrer. Si, par exemple, ils ſe voyent ſollicités par une jolie femme, leur premier mouvement eſt certainement toujours pour elle; mais heureuſement le ſecond eſt quelquefois pour l'équité. La crainte du déshonneur a coutume de les retenir; il y a néanmoins de fâcheuſes circonſtances, où cette crainte n'a point lieu; ce ſont celles où l'iniquité peut demeurer ſecrète: alors malheur à celui qui n'a que raiſon, & qui n'a d'autre protecteur que ſon innocence ou ſon bon droit. Sans la crainte du ciel, ajoutai-je, ce déſordre ſeroit parmi nous beaucoup plus commun qu'il ne l'eſt. Mais notre religion, dont les préceptes ſont conformes à ceux de la loi naturelle, nous fait regarder la prévarication d'un juge comme le plus énorme de tous les crimes que l'humanité puiſſe commettre; en ſorte que pour peu qu'un magiſtrat craigne la divinité, il s'abſtient toujours de prononcer contre ſa conſcience. Mais quelquefois il en a une qui le fait reſſembler à ceux qui n'en ont point.

Le ſauvage me demanda en cet endroit ſi toutes nos lois n'étoient pas renfermées dans

la conſcience. Comme la conſcience, lui répondis-je, ne ſuffit pas pour retenir ceux qui veulent commettre le mal, & que ceux mêmes qui le commettent, ſe perſuadent aiſément qu'ils ne le commettent point, nous avons une infinité de lois qui défendent une infinité de choſes, qui forment une multitude de déciſions ſur des cas innombrables, & qui impoſent différentes peines à ceux qui les violent. A quoi ſervent tant de lois, répliqua Abenouſſaqui, lorſque vous avez la loi naturelle, qui eſt ſi ſimple & ſi déciſive? Nos lois, lui répliquai-je, ne ſont autre choſe que cette loi naturelle, étendue & appliquée à différentes eſpèces de cas particuliers.

Mais, ajoutai-je, malgré la ſageſſe de nos légiſlateurs & la ſagacité de leurs interprètes, il règne parmi nous un monſtre ardent à gueule béante, qui, protégé & chéri d'une foule de têtes cornues qui le nourriſſent & qu'il nourrit, brave la juſtice dont il ſe moque, dévore la ſubſtance des familles, & s'efforce d'anéantir ou d'éluder toutes les lois.

Ce monſtre dangereux s'appelle la chicane, plus à craindre mille fois que l'injuſtice même, qui, en nous opprimant ouvertement, nous laiſſe au moins le droit vindicatif de murmurer & de nous plaindre. Mais la chicane eſt ſi en-

veloppée dans ſes replis, & ſi artificieuſe dans ſes détours, qu'à la faveur de certaines formalités, qui ſont des chaînes qu'il nous a plu donner à la juſtice, elle nous fait tout perdre par les oracles des juges, juſqu'à la conſolation de pouvoir dire qu'ils ont mal jugé. Les redoutables miniſtres de la chicane aſſiègent tous les tribunaux, les échauffent par un feu continuel qu'ils y entretiennent, & les font ſans ceſſe retentir de leurs cris perçans, qui néanmoins n'ont pas toujours la force de troubler le ſommeil des juges; ce qu'il y a de fâcheux, eſt que ce ſont les vieux ſeuls qui dorment, & que les jeunes ſont éveillés.

Il faut avouer, continuai-je, que la juſtice eſt plus révérée & peut-être mieux adminiſtrée parmi vous autres ſauvages que parmi nous. A l'occaſion de ce mot de ſauvage qui m'avoit échappé, Abenouſſaqui m'interrompit, & me demanda ce que j'entendois par ce terme, & pourquoi je l'appelois ſauvage? C'eſt, lui dis-je, parce que vous & vos compatriotes n'êtes point civiliſés & façonnés comme nous, que vous vivez dans l'indépendance, & que vous ne ſuivez que le ſeul inſtinct naturel, que vous n'obſervez que très-peu de règles de bienſéance, que vous manquez de ce que nous appelons monde & ſavoir vivre, qui ſont des lois eſſentielles parmi

nous, que nous égalons preſque aux lois de la nature ; enfin parce que vous êtes nus, & que vous n'avez ni princes ni magiſtrats comme nous.

Quel eſt votre aveuglement ! s'écria alors Abenouſſaqui ; quoi, parce que nous nous contentons de ſuivre l'inſtinct de la nature, & que nous ne connoiſſons que ſa loi, vous nous appelez ſauvage ! Vous vous croyez plus formés, plus polis, plus civiliſés que nous, à cauſe de mille inſtitutions arbitraires auxquelles vous avez ſacrifié votre liberté. Pour nous, qui conſervons la nôtre, & qui la regardons comme le plus beau préſent de la nature, nous croirions l'avoir perdue, ſi nous étions aſſujettis à cette multitude de règles ſuperflues, qui forment votre ſociété civile. Quelque choſe que vous penſiez, nous trouvons que notre ſociété eſt beaucoup plus civile que la vôtre, parce qu'elle eſt plus ſimple & plus raiſonnable : nous n'y ſouffrons ni injuſtice, ni partialité ; nous nous croyons tous égaux, parce que la nature nous a faits tels, & que nous nous gardons bien d'altérer ſon arrangement. Nous obéiſſons à nos pères, & nous révérons les anciens, qui ont plus d'expérience, & par conſéquent plus de raiſon que ceux qui ſont nés depuis eux. C'eſt, comme vous voyez, la

nature ſeule qui a établi parmi nous ces préémi-nences. Nous avons un chef principal que nous éliſons, parce que nous avons remarqué que tous les hommes, quoiqu'ils naiſſent égaux en dignité, ne naiſſent pas tous égaux en génie, en talens, en bravoure, en force de corps.

La nature, ajouta-t-il, qui a fait elle-même cette diſtinction entre ſes enfans, nous apprend donc à nous y conformer, & par conſéquent à mettre à notre tête celui qui, parmi nous, a été plus favoriſé d'elle. Eſt-ce la règle que vous ſuivez dans l'attribution des honneurs & dans la diſtinction des rangs? A l'égard de toutes vos lois de bienſéance, dictées par le caprice, elles ne ſervent qu'à fomenter votre corruption & votre orgueil, & qu'à flatter toutes vos paſſions. De la manière dont je vous vois vivre ici les uns avec les autres, ce que vous appelez politeſſe & ſavoir vivre, n'eſt que menſonge & diſſimulation. Vous vous gênez réciproquement pour vous tromper, & ce ſoin aſſidu eſt une ſervitude continuelle que vous vous impoſez. Vous regardez comme des devoirs importans, mille choſes dont l'obſervation n'eſt pas plus raiſonnable que l'omiſſion.

Prétendriez-vous, continua-t-il, être plus

civilisés que nous, parce que vous portez des habits ? Mais si nous étions nés dans un pays éloigné du soleil, comme le vôtre, n'aurions-nous pas le soin de nous couvrir le corps comme vous. Nous nous contentons de cacher à la vue ce que la nature a destiné pour la continuation de notre espèce, de peur d'accoutumer nos yeux à des objets qui, vus sans cesse, plairoient moins. Nous ignorons ces arts que vos besoins vous ont fait inventer, & qui tirent leur origine de la bizarre inégalité de vos conditions. Car quel est homme parmi vous, qui, pouvant subsister sans travail, s'aviseroit de travailler ? Ces arts, dont vous vous prévalez, sont donc la preuve de votre misère; & comme ils ne produisent que des commodités arbitraires, ou des plaisirs superflus, nous ne vous les envions point; nous ne désirons que ce que nous connoissons; & & ce que nous connoissons suffit à nous rendre heureux.

Enfin, ajouta-t-il, nous ne voyons point ici un homme demander à un autre homme de quoi vivre, travailler pour lui en mercenaire, ou le servir lâchement; nos femmes cultivent nos terres, dont le fonds n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre, & dont la culture seule, à laquelle nous avons part, nous donne

droit à ce qu'elles rapportent. Notre arc & nos flèches nous amuſent, & nous font vivre ſans ſoin & ſans inquiétude. Nous n'avons pas votre induſtrie pour bâtir de grandes cabanes ſur terre & ſur mer; nous ſommes contens ſous les nôtres, & jamais nous n'avons eu la penſée de nous éloigner de notre iſle. Nous n'avons que de petits canaux d'écorces d'arbre pour la côtoyer, pour deſcendre & remonter nos rivières. Si nos cabanes tombent, il nous coûte peu de peine pour les relever. Tout croît dans notre iſle, parce que tout ce qui n'y croît pas nous ſemble inutile. Voyez à préſent la différence qui eſt entre vous & nous, & quel eſt le ſauvage de nous deux. Vous ſemble-t-il que celui qui ſuit les traces de la nature, eſt plus ſauvage que celui qui s'en détourne & l'abandonne, pour ſuivre l'art? Ces arbres, qui, ſans culture & ſans ſoin, produiſent dans cette iſle des fruits délicieux que vous mangez ſans aucun aſſaiſonnement, ſont-ce des arbres ſauvages? Faites-vous plus de cas de certaines plantes qui ne portent des fruits qu'à force de travail & de culture? Si cela eſt, je conſens que vous vous préfériez à nous.

Je ne prétends pas néanmoins, continua-t-il, que quoique nous ſoyons les partiſans de la ſimple nature, nous en ſuivions toujours

exactement les lois ſacrées, ni que nos mœurs ſoient toujours pures, & tous nos uſages irréprehenſibles. Nous avons des paſſions comme vous, & ces paſſions corrompent la nature, après avoir altéré la raiſon. Par exemple, nous ſommes trop cruels envers nos ennemis; c'eſt un vice ancien qui a jeté de profondes racines parmi nous, & dont la coutume & le préjugé nous dérobent la difformité. Peut-être qu'un jour nous ouvrirons les yeux.

J'étois charmé de la profonde ſageſſe qui régnoit dans les diſcours de cet inſulaire; mais j'étois en même temps humilié par ſes raiſons, que je ne pouvois néanmoins m'empêcher de goûter. Je rêvai quelque temps ſans répondre aux dernières paroles d'Abenouſſaqui, ce qui l'engagea à me parler ainſi: Ne croyez pas, ô Gulliver, que je ſois irrité du nom de ſauvage que vous m'avez donné. Au contraire, ſi, par conſidération pour moi, vous vous fuſſiez abſtenu de ce terme, j'aurois toujours paſſé pour ſauvage dans votre eſprit, & je n'aurois point eu occaſion de vous déſabuſer. Je ſais que l'amour-propre nous ſollicite toujours en faveur de notre pays, & je vous pardonne volontiers d'avoir paru vous préférer à nous.

En parlant de cette ſorte, notre promenade

s'achevà, & nous revînmes à l'habitation, où nous trouvâmes nos compagnons avec pluſieurs des inſulaires, de retour de la chaſſe, & chargés de gibier dont ils nous firent part. Les femmes l'apprêtèrent, & nous fîmes, dans la cabane d'Abenouſſaqui, où pluſieurs des chaſſeurs furent invités de ſe trouver, un repas preſque auſſi agréable que je l'aurois pu faire en Angleterre au milieu de mes amis; après quoi nous prîmes tous le calumet, & ne le quittâmes que fort avant dans la nuit.

CHAPITRE XIII.

Combat des Kiſtrimaux & des Taouaous. Ceux-ci remportent la victoire par le ſecours des portugais. Diſcours de l'auteur pour empêcher le ſupplice des priſonniers. La paix eſt conclue entre les deux nations.

EN ce temps-là nous apprîmes que les kiſtrimaux, qui étoient ces ſauvages contre qui nous avions combattu à notre arrivée dans l'iſle, ennemis depuis long-temps de ceux parmi leſquels nous vivions, & qu'on nommoit taouaous, avoient depuis peu fait des dégâts ſur leurs terres, & s'étoient avancés en grand nombre, dans le deſſein de venir brûler leur habitation, & de tuer ou enlever tous les taouaous qu'ils pourroient rencontrer. Dans cette conjoncture, nous offrîmes nos ſervices à nos alliés, & nous les preſsâmes de ſouffrir que nous les aidaſſions à repouſſer des ennemis qui avoient déjà ſenti la puiſſance de nos armes.

Les taouaous ayant accepté nos offres avec reconnoiſſance, nous leur dîmes de s'aſſembler le lendemain, parce que nous voulions leur

apprendre à combattre en bon ordre; ce qui leur donneroit une grande ſupériorité ſur leurs ennemis. Ils conſentirent que notre capitaine fût leur général, & ils promirent d'exécuter tous ſes ordres, & d'obéir dans le combat à ceux d'entre nous qu'il choiſiroit pour être officiers & commander ſous lui. Notre petite armée étoit compoſée de neuf cents hommes, nous compris: notre général s'appliqua d'abord à faire faire l'exercice aux ſauvages pendant quelques jours, le mieux qu'il lui fut poſſible, ſans prétendre néanmoins en faire des ſoldats diſciplinés comme les nôtres. Au bout de quelques jours, les jugeant ſuffiſamment inſtruits, il les mena aux ennemis. Nos ſauvages étoient armés d'arcs, de flèches, & de haches faites avec des pierres noires, dures comme le fer. Pour nous, nous avions nos fuſils, nos piſtolets, & nos bayonnettes. Nous n'eûmes pas fait une lieue, que nous arrivâmes au pied d'une colline, où notre général, accompagné de ſon neveu & de moi, monta pour reconnoître les ennemis que nos coureurs nous diſoient campés dans la plaine. Nous les découvrîmes environ à une demi-lieue de diſtance, & nous jugeâmes, par la manière dont ils étoient poſtés, qu'ils étoient plus forts que nous; car ils avoient fort étendu leurs aîles pour nous

envelopper, ayant apparemment appris notre petit nombre. Ils avoient encore l'avantage du lieu; un bois fort épais les couvroit à la gauche, & un large ruiſſeau étoit à la droite. Notre général ayant attentivement conſidéré la diſpoſition des ennemis, changea celle de ſon armée, & la rangea ainſi. Comme les ennemis ne pouvoient être pris en flanc, & qu'il leur eût été aiſé de nous envelopper par leur grand nombre, ſi nous les euſſions attaqués de front, il fit trois bataillons de ſon armée; le premier étoit commandé par Cuniga, portugais d'une grande bravoure & d'une expérience conſommée, qui avoit ſervi ſur les frontières de Portugal, ſous milord Gallowai, dans la dernière guerre des alliés contre les deux couronnes: ce corps étoit compoſé de deux cents ſauvages & de vingt-cinq portugais. Le ſecond bataillon étoit commandé par le neveu du capitaine, & compoſé de même que celui de Cuniga; quatre cents ſauvages & cinquante portugais compoſoient le troiſième, où j'étois, & dont le général ſe réſerva le commandement.

Nous marchâmes en cet ordre, & nous nous aperçûmes que les kiſtrimaux avoient encore élargi leurs ailes; nous nous arrêtâmes pour voir s'ils ne viendroient point nous attaquer;

mais voyant qu'ils ne branloient point, nous avançâmes jusqu'à deux portées de fusil des ennemis, qui jetèrent alors mille cris affreux. Cuniga & le neveu du capitaine commencèrent l'attaque par deux côtés différens, & notre général envoyoit du secours à l'un & à l'autre, selon qu'il le jugeoit nécessaire. Voyant que la troupe de son neveu ne se battoit qu'en retraite, il me commanda avec cent sauvages & vingt-cinq portugais, pour le soutenir. A coups de sabre, & par le feu de notre mousqueterie, nous fîmes changer la face du combat. Le neveu du capitaine & sa troupe reprirent cœur, & chargeant de nouveau les sauvages avec furie, nous en fîmes un grand carnage: ils ne reculoient pas, malgré leur désavantage; il sembloit, au contraire, que plus on leur tuoit d'hommes, plus ils avoient de courage. Cuniga & sa troupe faisoient des merveilles, & ce brave homme tailloit en pièces les ennemis de l'aîle gauche, pendant que nous les repoussions à l'aîle droite; les taouaous, nos amis, montroient une joie sans égale de nous voir si bien combattre pour eux & pour leur patrie; mais il faut ici avouer qu'ils se battirent eux-mêmes avec un courage extraordinaire.

Cependant le général, n'appréhendant plus

qu'on nous enveloppât, marcha lui-même aux ennemis. Ce fut alors que la mêlée devint ſanglante ; les kiſtrimaux ne fuyoient point, quoiqu'ils euſſent déjà perdu beaucoup de monde. Ils ſe battoient avec une valeur & une opiniâtreté qui auroient encore fait balancer la victoire, s'ils n'avoient eu affaire qu'aux taouaous. Nous les entendions s'écrier les uns aux autres, *Can, obami paru, nate fris miquio ;* ce qui ſignifie, *mourons donc tous, puiſqu'il nous faut céder :* il ne s'en ſauva guère du combat, & on fit beaucoup de priſonniers.

Après une victoire où nous avions eu tant de part, les taouaous ne purent plus douter que nous ne fuſſions leurs véritables amis, & ils nous rendirent mille graces. Mais pendant qu'on étoit occuppé à ſe féliciter de la victoire, Abenouſſaqui, qui ne m'avoit point quitté durant le combat, me fit remarquer la cruauté de ſes compagnons, qui égorgeoient tous les bleſſés des ennemis ; & il me témoigna la peine que lui cauſoit une pareille inhumanité. Cependant on ſongea à s'en retourner à l'habitation, & il fallut faire panſer nos bleſſés, qui étoient en grand nombre. J'avois moi-même une légère bleſſure à l'épaule, d'un coup de hache qui avoit gliſſé. Ma petite ſauvage voulut elle-même être ma chirurgienne,

& étant allé chercher des plantes, dont elle connoiſſoit la vertu, elle les appliqua ſur ma plaie, qui fut guérie promptement.

La nuit étant venue, on nous fit aſſembler dans la grande cabane, & là on nous donna un grand ſouper dont les priſonniers furent; ils ne mangèrent pas avec moins d'appétit que nous, & ne parurent aucunement touchés de leur triſte ſort. Nous nous ſéparâmes tous après le ſouper, & nous convînmes de nous rendre le lendemain au même endroit.

Le lendemain, nous étant aſſemblés, un des chefs s'approcha de nous, & nous demanda ſi nous étions d'avis de brûler ou d'aſſommer les priſonniers. Il ajouta poliment, que comme nous avions eu tant de part à la victoire, il étoit juſte de nous déférer l'honneur d'être les principaux exécuteurs du ſupplice des vaincus; & en même temps on préſenta à notre capitaine une maſſue & une torche, afin qu'il marquât, par ſon choix, le genre de mort auquel il condamnoit les priſonniers. On peut juger que notre capitaine ſe garda bien d'accepter l'horrible emploi dont on vouloit l'honorer. Pour moi, me reſſouvenant alors que j'avois été dans la même ſituation que ces miſérables, je parlai ainſi à tous les ſauvages aſſemblés.

« Eſt-il poſſible, ô généreux taouaous, » que

» que des hommes ſi éclairés, ſi ſages, ſi ver-
» tueux, ayent tant d'inhumanité? N'eſt-ce
» pas aſſez que vous ayez vaincu vos redou-
» tables ennemis, que vous ayez abaiſſé leur
» orgueil, que vous les ayez mis en fuite, &
» que vous ayez couvert de leurs bataillons
» terraſſés, la plaine ſanglante où vous avez
» ſi généreuſement combattu? Le carnage a
» ceſſé; faut-il que de malheureux vaincus,
» échappés à vos armes dans la fureur du
» combat, ſoient, après la victoire, les victimes
» de votre courroux? Que ne les avez-vous
» immolés ſur le champ de bataille, lorſqu'ils
» avoient les armes à la main, & qu'ils pou-
» voient ſe défendre? Quelle gloire trouvez-
» vous à faire mourir cruellement un ennemi
» déſarmé? Si en ſauvant la vie dans le combat
» à ces malheureux, vous avez prétendu les
» faire ſervir à votre triomphe; que ne rendez-
» vous ce triomphe plus durable, en conſer-
» vant ceux dont vous avez triomphé, qui,
» tant qu'ils reſpireront, publieront, malgré
» eux, votre gloire & leur défaite? Quels avan-
» tages ne retirerez-vous pas de cette con-
» duite modérée? La fortune des armes change;
» ſi vos ennemis remportent quelque jour une
» victoire ſur vous, & que ceux de votre na-
» tion ayent le malheur de tomber entre leurs

» mains, vous pourrez propoſer un utile
» échange, & les délivrer. C'eſt donc en quel-
» que ſorte vous ſauver la vie à vous-mêmes,
» que de la ſauver à ces captifs. Mais je ſens,
» ô généreux taouaous, que ce motif vous
» intéreſſe trop pour toucher vos cœurs ma-
» gnanimes. Il faut à vos grandes ames des
» motifs plus nobles & des objets plus grands.
» Signalez donc aujourd'hui votre généroſité
» par une action digne d'elle. Ne vous con-
» tentez pas d'abolir parmi vous un uſage bar-
» bare, contraire à la raiſon & à la vertu, &
» de ſauver la vie à des guerriers infortunés
» qui ne peuvent plus vous nuire; faites plus,
» rendez-leur la liberté, & renvoyez-les gé-
» néreuſement à leurs compatriotes, qui, frap-
» pés de cette action héroïque, avoueront que
» votre vertu eſt encore au deſſus de votre
» bravoure, & qui, autant par eſtime que
» par reconnoiſſance, rechercheront votre
» amitié. Eſt-il un bien plus précieux que la
» paix? On ne doit faire la guerre que pour y
» parvenir. Or cette paix, qui ne s'achète d'or-
» dinaire que par le ſang, vous pouvez aujour-
» d'hui vous la procurer, en vous abſtenant
» de le répandre. Cette liberté dont vous êtes
» ſi jaloux, & que la guerre expoſe ſi ſouvent,
» vous allez vous l'aſſurer pour toujours, en la

» rendant aujourd'hui à ceux qui ſont en votre
» pouvoir. Si vos ennemis ſont aſſez dépourvus
» de raiſon pour refuſer à votre action magna-
» nime la juſtice & les éloges éclatans qui lui
» ſont dus, ils ſeront forcés au moins de
» juger alors que vous les avez aſſez mépriſés
» pour vous mettre peu en peine de les affoi-
» blir en diminuant leur nombre; & cet aveu,
» qui ſera pour eux le comble de l'humilia-
» tion, ſera pour vous la ſource d'une gloire
» immortelle ».

Dès que j'eus fini mon diſcours, Abenouſ-ſaqui, qui étoit extrêmement reſpecté de ſa nation, ſe leva, & ſe tournant du côté de ſes compagnons, leur dit, qu'il y avoit long-temps qu'il condamnoit dans ſon cœur cette coutume barbare, que je les exhortois d'abolir; que rien n'étoit plus contraire à la vertu dont ils faiſoient profeſſion; que la gloire d'une nation étoit de vaincre ſes ennemis, & non de les accabler; qu'il y avoit de la foibleſſe à vouloir les détruire autrement que dans les combats, & de l'inhumanité à faire ſouffrir un cruel ſupplice à des guerriers pris les armes à la main, & réduits à l'eſclavage, pour avoir généreuſement combattu. Qu'au reſte, puiſqu'ils étoient redevables de leur victoire aux

braves européens qui les avoient si bien secondés, il étoit juste qu'au moins en cette occasion on leur fît présent de tous les prisonniers, & qu'on les rendît les arbitres du sort de ces malheureux.

Il s'éleva alors un grand murmure parmi nos insulaires, qui se mirent à délibérer sur ma harangue & sur le discours d'Abenoussaqui. Les femmes, plus vindicatives & plus cruelles que les hommes, avoient médiocrement goûté nos raisons. Elles insistoient fortement pour l'observation de l'ancien usage, & demandoient la mort des captifs. Mais malgré leurs cris, l'avis d'Abenoussaqui prévalut; & il fut décidé que tous les prisonniers nous seroient remis, avec pouvoir d'en disposer à notre gré. Aussitôt on les alla tirer de la cabane où ils étoient enfermés; ils parurent, & croyant qu'on les alloit faire mourir, ils demandèrent d'abord leurs haches, suivant la coutume, pour venger leur mort. Se voyant ensuite livrés à nous, il nous regardèrent fièrement, & commencèrent par nous accabler d'injures & de reproches. Ils nous dirent, en nous bravant, que si le puissant démon qui nous favorisoit, n'avoit pas rempli d'un feu liquide & impétueux les longs tuyaux que nous portions, ils nous au-

roient tous massacrés sans peine ; que nous étions des lâches, qui avions combattu avec plus d'artifice que de valeur.

Un chef des kistrimaux, qui étoit parmi ces prisonniers, m'ayant reconnu, s'adressa à moi, & me dit : C'est toi qui as autrefois échappé au supplice que tu avois mérité, & que j'aurois rendu le plus cruel qu'il m'auroit été possible, si le démon qui te protège ne t'avoit pas arraché de nos mains ; je t'aurois fait brûler à petit feu, & j'aurois eu soin qu'aucune partie de ton corps n'eût été exempte de douleur. Je te défie aujourd'hui d'être aussi ingénieux dans les tourmens que tu me prépares, que je l'aurois été dans ceux que je te destinois. Mais avant que j'expire, peut-être serai-je assez heureux, moi & mes compagnons, pour vous faire tous périr. Oui, c'est sur vous, étrangers odieux, que nous allons venger notre mort, puisque ce sont vos armes meurtrières & infernales qui ont été la cause de notre défaite.

Ce discours barbare nous étonna tous, & déjà je commençois presque à me repentir de ma harangue, lorsque notre capitaine s'approchant de ce chef avec un air de douceur & d'humanité, qui parut le surprendre, lui parla ainsi : « Braves insulaires, nous avons été

» les défenſeurs de nos généreux alliés ; & nous
» ſommes à préſent les arbitres de votre ſort ;
» mais vous nous connoiſſez mal. Nous dé-
» teſtons l'uſage de faire mourir un ennemi
» déſarmé, & encore plus celui de le faire
» ſouffrir. Aucun de vous ne mourra par nos
» mains ; loin de vous condamner à des tour-
» mens douloureux, nous voulons même vous
» épargner celui de la captivité, & vous ren-
» voyer libres. Allez dire à ceux de votre
» nation, que nous ſavons encore mieux par-
» donner que vaincre, ou plutôt que nous ne
» ſavons vaincre que pour donner la paix.
» Dites-leur qu'armés, ils nous trouveront
» toujours auſſi terribles qu'ils l'ont éprouvé ;
» mais que déſarmés, ils verront toujours en
» nous des vainqueurs humains, compatiſſans,
» & incapables d'abuſer de la victoire. Partez,
» vous êtes libres ; mais ſouvenez-vous que
» nous ne vous craignons, ni ne vous haïſ-
» ſons ».

Ce diſcours, également plein de douceur & de fierté, cauſa de l'admiration à tous les priſonniers, qui, nous regardant comme des hommes extraordinaires, auſſi bienfaiſans que formidables, demeurèrent quelque temps interdits, juſqu'à ce que leur chef, s'étant incliné devant nous, nous regarda avec un viſage

où l'eſtime & la reconnoiſſance étoient peintes.

« Magnanimes étrangers, dit-il, votre gé-
» néroſité, qui n'a point d'exemple, & qui
» captive nos cœurs en nous rendant la liberté,
» eſt une ſeconde victoire que vous rempor-
» tez ſur notre nation, en lui faiſant voir que
» votre valeur, qui a ſurpaſſé la nôtre, cède
» encore à votre humanité. Ne croyez pas
» que l'ingratitude nous faſſe jamais oublier
» cette action généreuſe, ni que le reſſenti-
» ment des maux que vous nous avez cauſés,
» eſſaye jamais d'en traveſtir le mérite. Votre
» haîne éteinte étouffe la nôtre, & votre gé-
» néroſité efface nos reſſentimens. Je vais
» avec mes compagnons inſpirer à ma nation,
» que ſa défaite n'aura point abattue, les ſen-
» timens d'une magnanimité qui puiſſe égaler
» la vôtre. Je l'exhorterai à pardonner en vo-
» tre conſidération aux taouaous vos alliés ».

« C'eſt ce que nous déſirons le plus ardem-
» ment, répondit le capitaine. Après vous
» avoir vaincus, après vous avoir rendu la li-
» berté, il ne manque plus à notre gloire,
» que de vous rendre la paix, & de vous ré-
» concilier avec les généreux taouaous, qu'une
» haîne invétérée & injuſte vous fait regarder
» comme vos ennemis. Nous nous offrons pour

» être les médiateurs d'une paix ſolide & du-
» rable ».

Les priſonniers ayant été mis en liberté, nous leur donnâmes un repas le plus magnifique qu'il nous fut poſſible; nous comblâmes leur chef de careſſes & d'honneurs; & on n'omit rien pour les gagner. Nous ſentîmes alors la raiſon reprendre ſes droits ſur ces ames féroces & barbares, & nous éprouvâmes, qu'où elle n'eſt point entièrement éteinte, il y a toujours des reſſources pour la vertu.

Cependant les priſonniers partirent, & au bout de trois ou quatre jours, nous les vîmes revenir en qualité d'ambaſſadeurs, chargés de préſens & de pouvoirs pour conclure la paix, non ſeulement avec nous, mais encore avec les taouaous nos amis. Elle fut enfin réſolue & jurée ſolennellement. Il y eut de grandes réjouiſſances en cette occaſion, & je remarquai qu'on traita de part & d'autre avec beaucoup de droiture & de franchiſe.

Les kiſtrimaux nous dirent que ſi nous voulions les aller voir, ils nous recevroient avec tous les honneurs qui nous étoient dus; mais nous les remerciâmes de leurs offres, & nous ne jugeâmes pas à propos de leur promettre notre viſite. Ils me firent des préſens beau-

coup plus considérables qu'à tous les autres, parce qu'ils avoient appris le discours que j'avois prononcé dans l'assemblée en leur faveur, & que j'avois été le premier auteur de l'avis salutaire qui leur avoit sauvé la vie. Les présens consistoient en fourrures, en paniers délicatement travaillés, & en fruits de toute espèce. Après cela, ils reprirent le chemin de leur village, très-satisfaits de nos honnêtetés, & du succès de leur ambassade.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XIV.

L'auteur, avec tous les portugais, s'embarque ſur un vaiſſeau hollandois. La jeune ſauvage, amoureuſe de l'auteur, ſe précipite dans la mer. Il retrouve Harington, qui lui raconte ce qui lui eſt arrivé dans l'iſle des boſſus. Conſtruction d'une forge & d'un navire.

A PEINE les Kiſtrimaux furent-ils partis, que ſix de nos compagnons, que nous avions coutume d'envoyer tous les jours dans un canot à la découverte, vinrent nous rapporter qu'ils avoient vu un vaiſſeau à l'ancre, environ à trois lieues; que l'ayant aperçu avec le teleſcope, ils avoient ramé vers lui; & qu'ayant enſuite remarqué qu'il portoit pavillon hollandois, ils n'avoient point fait de difficulté d'aller à bord, & de demander à parler au capitaine, qui leur avoit dit qu'il étoit prêt à nous recevoir tous ſur ſon vaiſſeau, pourvu que nous lui apportaſſions des vivres, dont il commençoit à manquer.

Cette nouvelle nous combla de joie. Nous renvoyâmes le canot, pour prier le capitaine

hollandois de vouloir bien nous attendre, & lui dire que nous allions faire une chaſſe générale, afin de fournir à ſon vaiſſeau une abondance de vivres, dont il ſeroit content. Cependant les ſauvages apprirent que nous nous diſpoſions à les quitter ; & cette nouvelle parut les affliger extrêmement. Nous leur dîmes qu'il falloit que nous retournaſſions dans notre patrie pour conſoler nos femmes, nos enfans, tous nos parens & tous nos amis, qui nous croyoient peut-être enſevelis dans le ſein des flots, que nous n'oublierons jamais l'amitié qu'ils nous avoient témoignée ; & nous les priâmes auſſi de vouloir bien ſe ſouvenir de nous.

Ces bons inſulaires, quoique très-touchés de notre départ, ſe mirent alors à chaſſer pour nous, & tuèrent une quantité prodigieuſe de gibier. Leurs femmes prirent le ſoin d'en faire boucanner une partie, en ſorte que pendant pluſieurs jours on ne ceſſa de porter au vaiſſeau des vivres, dont on chargeoit les canots à chaque inſtant : on eut ſoin auſſi de renouveler l'eau. Enfin au bout de cinq jours, nous prîmes congé de nos chers alliés, & nous entrâmes tous dans la chaloupe.

Non ſeulement les Taouaous, mais encore les Kiſtrimaux, qui avoient appris la nouvelle de notre départ, vinrent pour nous dire adieu

& nous donner des vivres; en ſorte que la mer paroiſſoit en cet endroit toute couverte de canots. Lorſque notre chaloupe n'étoit plus environ qu'à un quart de lieue du vaiſſeau, le capitaine hollandois nous envoya demander ſi les ſauvages ne ſeroient point effrayés du canon, qu'il avoir envie de faire tirer, en ſigne de réjouiſſance. Avant que de donner la réponſe, nous communiquâmes la propoſition aux principaux des Kiſtrimaux & des Taouaous, qui, en ayant donné part à ceux de leur nation, nous dirent que cela leur feroit un grand plaiſir; & que puiſque nous avions eu la bonté de les avertir, ils n'auroient aucune défiance. Nous fîmes donc dire au capitaine, que nous le remercions de l'honneur ſingulier, qu'il vouloit bien nous faire, & que les ſauvages qui nous accompagnoient, prendroient à cette ſalve un plaiſir dont nous lui ſaurions gré.

A peine la réponſe lui eut-elle été portée, qu'on entendit une décharge, dont le bruit égaloit celui du tonnerre. Ce fut un plaiſir pour nous, de voir alors la contenance des ſauvages, dont les uns, ravis d'admiration, reſtoient immobiles, & les autres, frappés de peur, quoique prévenus, ſembloient vouloir s'enfuir dans leur iſle. Enfin nous vînmes

à bord & fûmes reçus des hollandois avec toute la civilité poſſible.

Je ne puis omettre ici les larmes & les regrets dont l'aimable fille d'Abenouſſa qui honora mon départ. Le jour que nous partîmes elle s'échappa de la cabane où ſon père l'avoit enfermée, & m'accabla de reproches. Jamais la reine de Carthage ne fut plus déſeſpérée au départ du capitaine Troyen, & jamais mon cœur n'éprouva de plus rudes combats; je regrettois autant l'iſle que je quittois, que dans le long ſéjour que j'y avois fait j'avois regretté ma patrie. J'aſſurai ma maîtreſſe que jamais je ne l'oublierois; je lui promis, pour calmer ſon ame, de la revenir voir dans quelque temps. Mais rien ne fut capable de la conſoler; & lorſqu'elle vit la chaloupe s'éloigner du rivage, elle ſe précipita dans la mer, & s'y noya; ſpectacle qui me fit verſer des larmes en abondance, & qui m'auroit peut-être coûté la vie, ſi le capitaine portugais & tous mes amis ne m'avoient fait rougir d'une foibleſſe indigne d'un vrai marin.

Le capitaine hollandois ayant appris que j'étois anglois, me dit qu'il avoit ſur ſon vaiſſeau un homme de mon pays, qui avoit beaucoup de ſageſſe & d'expérience; que ce ſeroit une grande ſatisfaction pour moi de me trouver

avec un compatriote de ſon mérite, qui d'ailleurs avoit ſéjourné dans des pays inconnus, dont il racontoit des choſes étonnantes. En même temps il fit chercher cet anglois pour me préſenter à lui.

O mon cher lecteur, quelle fut ma ſurpriſe & ma joie, lorſque cet anglois parut à mes yeux, & que je reconnus Harington ! Nous nous embraſsâmes étroitement, & nous ne pûmes l'un & l'autre retenir nos larmes. Nous ne pouvions parler, parce que nous avions trop de choſes à nous dire, & que nous étions ſaiſis & tranſportés. Cependant nous rompîmes le ſilence tous deux à la fois, & nous nous demandâmes réciproquement, comment il ſe pouvoit faire que nous nous trouvaſſions actuellement enſemble, & comment nous étions échappés du naufrage. Je répondis le premier, & lui fis un fidèle récit de tout ce qui m'étoit arrivé. Je lui dis comment j'étois abordé dans l'iſle de Tilibet avec mon canot ; comment j'étois ſorti de cette iſle par le moyen d'un vaiſſeau portugais qui y étoit venu faire eau ; comment enſuite nous avions abordé dans l'iſle dont nous ſortions ; & comment nous avions été obligés d'y ſéjourner plus d'un an, par la perte de notre vaiſſeau, nos matelots ayant levé l'ancre pen-

dant que nous étions à terre. Je lui racontai les peines que nous avions eues dans cette isle, les périls que j'y avois courus, les victoires que nous avions remportées, & enfin le genre de vie que nous y avions mené.

Harington m'ayant écouté avec une attention qui marquoit la part qu'il prenoit à ce qui me touchoit, me parla ainsi. Apprenez aussi, mon cher Gulliver, ce qui m'est arrivé depuis notre triste séparation. Lorsque la violence de la tempête nous eut contraints d'abandonner notre vaisseau, & de nous jeter avec précipitation dans la chaloupe, nous vous cherchâmes parmi nous, & ne vous trouvant point, nous voulûmes nous rapprocher du vaisseau pour vous prendre. Mais un coup de vent nous éloigna tellement, qu'il nous fut impossible de le faire, malgré tous nos efforts. Le péril affreux où nous étions ne nous empêcha pas d'être sensible à votre perte.

Cependant la mer se calma un peu, & après avoir long-temps vogué, nous aperçûmes terre avec le téleſcope, & cette vue nous rendit l'espérance que nous avions perdue. Alors nous fîmes force de rames, pour nous approcher du rivage que nous voyions, & déjà nous en étions assez près, lorsque notre chaloupe, qui avoit plusieurs fois heurté contre les rochers,

& qui étoit très-endommagée, s'ouvrit tout à coup ſur la pointe d'un rocher qui étoit à fleur d'eau, & que malheureuſement nous n'avions point aperçu. En un inſtant elle ſe remplit d'eau, & coula à fond avec toute l'équipage, qui ſe noya. Pour moi, ayant par bonheur ſaiſi une planche, je me ſauvai comme je pus, & je fis des efforts extraordinaires pour gagner le rivage. J'y abordai enfin, accablé de laſſitude, & du poids de mes vêtemens tout mouillés, mais beaucoup plus encore de la douleur où j'étois plongé.

Dans ce triſte état, preſſé d'une ſoif extrême, je fis plus de trois lieues, pour tâcher de découvrir quelque ruiſſeau; mais ſans en avoir pu rencontrer; je me vis ſurpris de la nuit, & obligé de me coucher dans une plaine, où le mal que je ſouffrois & la crainte des bêtes féroces ne me permirent point de dormir. Le lendemain dès que le jour commença à paroître, je me mis en marche, & trouvai heureuſement ſur mon chemin des arbres qui portoient un fruit pareil à la ceriſe, mais d'un bien meilleur goût. Je mangeai de ce fruit avec un plaiſir extrême, parce qu'il me rafraîchiſſoit & me raſſaſioit en même temps. Je continuai ma pénible marche, & arrivai ſur le bord d'une rivière aſſez large & très-rapide.

Je

Je ſuivis ſon cours environ deux lieues, en remontant. Enfin j'aperçus quelques payſans qui travailloient dans la campagne. Je m'approchai d'eux, & par mille poſtures humbles, je tâchai de m'attirer leur protection. Mais au lieu de répondre à mes honnêtetés, ils ſe mirent à faire de grands éclats de rire, en me regardant. Cependant, après avoir beaucoup ri, ils me firent ſigne de me rendre dans un village qui n'étoit pas éloigné, où, dès que je fus arrivé, je vis tous les habitans ſortir de leurs maiſons, & venir en foule & en riant, me conſidérer comme un homme d'une eſpèce rare & curieuſe.

Je ne pouvois comprendre le ſujet de leur empreſſement & de leurs riſées ; mais ayant remarqué que tous ces hommes étoient boſſus, je m'imaginai qu'ils étoient peut-être étonnés de ma figure, & de ce que je n'avois point de boſſe comme eux. Je ne me trompai point dans ma conjoncture. On me fit entrer dans une maiſon où les valets ne ſe laſsèrent point de me regarder & de me rire au nez. Je remarquai pourtant qu'une femme me conſidéroit ſans rire, & j'en ſus la raiſon dans la ſuite.

Cependant le maître du logis homme grave & prudent, mais plus boſſu encore que tous les autres, fit entendre à tous ceux de ſa maiſon,

qu'il ne falloit point ainſi inſulter un pauvre étranger diſgracié de la nature. Mais malgré ſes remontrances, on continua toujours de rire, & lui-même, avec toute ſa gravité groteſque, ne pouvoit de temps en temps s'en empêcher. Ayant fait ſigne que j'avoit faim, ils me donnèrent un morceau de gâteau, avec un verre d'une boiſſon ſi mauvaiſe, que j'aimai mieux boire de l'eau.

Après ce mauvais repas, qui marquoit le peu de cas qu'on faiſoit de moi, on me laiſſa ſeul, & on me conſeilla de ne point me montrer, de peur d'être inſulté par la canaille. Le ſoir on me donna à manger un morceau de pâte mal cuite, & on me conduiſit enſuite dans une eſpèce de grenier, où je trouvai un méchant grabat, ſur lequel je me couchai, ſans autre couverture que mes habits que j'avois un peu ſéchés.

Le lendemain matin j'allai remercier de ce bon traitement le maître & la maîtreſſe du logis, qui me demandèrent par ſignes, ſi j'étois né dans un pays fort éloigné du leur. Je leur fis comprendre que j'avois traverſé pluſieurs mers, & que je venois de fort loin. Le maître me dit alors qu'il avoit ouï dire qu'à l'extrémité de l'iſle, vers le ſud, il y avoit des étrangers faits à peu près comme moi, &

qui venoient auſſi d'un pays trés-éloigné ; que le lendemain il auroit ſoin de s'en mieux informer, ne le pouvant ce jour-là, parce que ſa fille ſe marioit.

En effet, l'amant de cette fille vint un moment après pour rendre viſite à ſa future épouſe ; & je vis un petit homme boſſu pardevant & par derriere, qui avoit pourtant l'air aſſez galant, & qui paroiſſoit très-perſuadé de ſa bonne mine & de ſon mérite. La jeune fille, qu'il devoit épouſer, n'avoit qu'une boſſe entre les deux épaules ; mais elle étoit ſi pointue & ſi haute, qu'en la regardant par derriere, on ne voyoit que le ſommet de ſa tête. Les deux amans ſe firent beaucoup de politeſſes, & parurent charmés l'un de l'autre. Tout le monde les félicitoit ſur le bonheur dont ils alloient jouir, & on ne pouvoit ſurtout ſe laſſer d'admirer la taille charmante de la future épouſe. On diſoit que le père m'avoit exprès reçu chez lui, pour mettre mieux en jour les tailles parfaites de ſa fille & de ſon gendre, & pour les rehauſſer par la comparaiſon de ma figure avec la leur. Pour moi, malgré le triſte état où j'étois, je ne pouvois quelquefois m'empêcher d'éclater de rire, en voyant une aſſemblée de tant de boſſus de deux ſexes, & de leur rendre intérieurement une partie des

moqueries dont ils m'avoient accablé la veille, où l'abattement de mon eſprit & de mon corps m'avoit empêché de rire auſſi bien qu'eux.

Cependant on ſortit pour aller faire la célébration du mariage, & je voulus y aſſiſter. Mais on ne jugea pas à propos de me le permettre, de crainte que ma figure extraordinaire n'excitât des ris indécens, & ne troublât la cérémonie. Je reſtai donc au logis avec la mère de celle qu'on alloit marier, qui ſe mit à ſa toilette, & qui, avec le ſecours de ſa femme de chambre, ſe para de ſon mieux. Elle s'étoit enfermée avec elle; & comme je ne ſavois que faire, en attendant le retour des nouveaux mariés, je m'aviſai de regarder par le trou de la ſerrure. Je vis d'abord ſur la toilette deux boſſes artificielles de groſſeur honnête. La dame ſe dépouilla d'abord juſqu'à la ceinture inclusivement, & fit mettre par ſa femme de chambre ſur ſon dos & ſur ſon eſtomac, les deux boſſes dont je viens de parler, qu'elle fit attacher à ſa chemiſe avec beaucoup d'adreſſe & de propreté. Je conçus alors pourquoi elle n'avoit point ri la veille comme les autres, ſon amour-propre, ou plutôt ſa conſcience, l'avoit rendue ſérieuſe.

Les nouveaux mariés étant revenus avec tous les parens & tous les amis, on fit de grandes réjouiſſances; & après le repas, qui

fut magnifique, on m'obligea de danſer pour divertir la compagnie. J'étois pour eux une eſpèce de polichinelle, auſſi ma danſe les fit-elle beaucoup rire. Quelques-uns d'eux, plus honnêtes & plus charitables que les autres, s'approchèrent de moi, & me firent comprendre qu'il falloit un peu excuſer leurs ris involontaires; qu'au reſte je devois me conſoler de mes épaules unies & de ma poitrine plate, tout le monde ne pouvant pas être bien fait, & notre figure ne dépendant point de notre choix. Tant il eſt vrai que rien en ſoi n'eſt difforme ou ridicule, & que ce qui nous ſemble tel n'eſt que ſingulier par rapport à nous. Cependant la dame du logis, qui s'étoit toujours abſtenue de rire, pria la compagnie de me ménager, & de ne me témoigner aucun mépris. Nous aimons toujours ceux qui nous reſſemblent, même par les défauts.

Le lendemain on voulut bien me donner un payſan pour me conduire vers l'endroit où étoient ces étrangers ſemblables à moi, qu'on diſoit être au nord de l'iſle. Je pris donc congé de mes hôtes, après les avoir remerciés de leurs bons traitemens. Je me mis en campagne, accompagné du payſan, qui, m'ayant montré la route que je devois tenir, me quitta au bout de deux lieues. Mon voyage fut de ſept jours,

& après m'être égaré & avoir beaucoup souffert de la faim, de la soif, de la lassitude & de l'ennui, j'arrivai près de l'habitation qui m'avoit été indiquée.

Je fus agréablement surpris d'y trouver des amis & des voisins de notre nation; je veux dire des hollandois. Comme la plupart entendoient ma langue, je leur exposai mon infortune, & les priai de vouloir bien me permettre de rester avec eux. Ils me reçurent avec honnêteté, & me dirent qu'ils étoient au nombre de cent cinquante, qui avoient été comme moi maltraités par une tempête, & obligés d'échouer sur les côtes de cette isle; que depuis six mois qu'ils y faisoient leur séjour, ils n'avoient point quitté le rivage où ils étoient, se tenant toujours sur leurs gardes; que personne ne les avoit inquiétés jusqu'alors, & que tout le mauvais traitement qu'ils avoient reçu des habitans du pays, qui leur avoient paru difformes & contrefaits, étoit d'avoir souvent excité leurs risées; ce qui leur faisoit juger que ce peuple étoit présomptueux, méprisant, railleur & malin; qualités ordinaires aux hommes d'une figure telle que la leur.

Cependant, ajoutèrent-ils, nous sommes condamnés à passer peut être le reste de notre vie dans ce triste séjour, parce qu'il ne nous reste

qu'une mauvaiſe chaloupe, ſur laquelle nous n'oſons nous mettre en mer. Nous avons de bons charpentiers, mais qui ne peuvent la radouber, n'y ayant point de fer dans cette iſle, & nous étant par conſéquent impoſſible de couper des arbres. Quand même nous le ferions avec des pierres tranchantes, à la manière des habitans du pays, à quoi nous ſerviroit le bois que nous pourrions abattre & mettre en œuvre, puiſque la plupart des vieilles ferrures de la chaloupe ſont briſées, & ne peuvent plus ſervir?

Ce diſcours, qui m'ôtoit preſque toute eſpérance de revoir ma patrie, m'affligea extrêmement; mais enfin je pris mon parti, & je réſolus de vivre comme tous ceux avec qui j'étois, c'eſt-à-dire, de paſſer les jours entiers à chaſſer, à manger, & à boire. Combien de Gentilshommes de mon pays, me diſois-je, mènent une vie pareille! Que ſont-ils autre choſe? Cependant ils ſont ſatisfaits, tandis que les habitans des villes, dont les occupations ſont différentes, les mépriſent, & les regardent comme une eſpèce d'hommes auſſi brutes que les animaux à qui ils font la guerre; de même à peu près que les habitans de cette iſle nous mépriſent & ſe moquent également de notre figure & de notre genre de vie. Après tout,

puiſque je ſuis réduit à ce miſérable état, il eſt inutile de m'en affliger.

Je me mis donc à chaſſer avec tous les autres compagnons de mon exil; & l'habitude me fit goûter peu à peu un exercice où je ne concevois pas auparavant qu'un homme un peu raiſonnable pût prendre beaucoup de plaiſir.

Un jour en revenant de la chaſſe, & me trouvant dans une vallée aſſez profonde, j'aperçus quelques évents, ſignes ordinaires, qui, comme on ſait, indiquent les mines de fer. J'allai auſſi-tôt porter cette nouvelle à mes compagnons, & les engagai à venir le lendemain fouiller dans la terre, pour voir ſi en effet il n'y avoit point de fer dans l'endroit où j'avois remarqué ces évents. Nous n'eûmes pas creuſé environ un pied, que nous fûmes ſurpris & charmés tout enſemble de trouver la plus belle mine ronde que nous puſſions ſouhaiter. A quelque diſtance de là, nous eûmes encore le bonheur de trouver, après quelques recherches, une caſtine excellente. Cette heureuſe découverte nous engagea quelques jours après à bâtir un petit fourneau. Comme nous n'avions aucune fonte pour en conſtruire les voûtes, nous nous ſervîmes de pierres. A l'égard des ſoufflets, nous prîmes quelques planches de notre chaloupe, que nous ajuſ-

tâmes, & que nous garnîmes de peaux attachées avec des chevilles de bois. Les buſes de ces ſoufflets groſſiers furent faites avec des canons de piſtolets. La difficulté étoit de faire jouer ces ſoufflets, n'y ayant point d'eau qui paſſât auprès de notre fourneau; nous fûmes obligés de les ajuſter de façon que nous les puſſions faire mouvoir à force de bras, ainſi qu'il ſe pratique en Europe chez les ferruriers & les maréchaux.

Comme nous avions du bois en abondance, nous fîmes du charbon, à peu près ce qu'il en falloit pour mettre notre fourneau en feu. Nous tirâmes de la mine de fer à proportion; & après avoir fait le travail ordinaire, nous coulâmes un gueuſet d'environ trois cents livres; cette opération étoit d'autant plus ſurprenante, que nous n'avions pu travailler qu'avec des ringards & des fourgons de bois.

Quand nous eûmes notre gueuſet, nous fîmes des marteaux, des heuſſes, des taques, des enclumes, & nous continuâmes de couler le fer, afin d'être en état de travailler bientôt à une forge. Pour cela nous conſtruisîmes une chaufferie, où nous employâmes nos taques & nos ſoufflets; nous mîmes une baſe de fonte, & fîmes des barres de différentes groſſeurs, des coins, des haches, des ſcies, des tenailles, des

étaux, des clous, & tout ce qui nous étoit néceſſaire pour la conſtruction de notre vaiſſeau. Un ſerrurier, que nous avions parmi nous, nous fut d'un grand uſage pour façonner diverſes pièces de fer, & former l'acier néceſſaire pour tous nos outils. Ce qui nous couta le plus de peine, furent les ancres, que nous vînmes cependant à bout de forger comme le reſte.

Nous allâmes enſuite couper pluſieurs grands arbres, que nous ſciâmes, & que nous accommodâmes avec nos outils, afin qu'ils puſſent nous ſervir de mâts & de vergues. Nous ſciâmes des planches de différentes grandeurs, & alors nos charpentiers, qui étoient fort habiles, ſe mirent à commencer la conſtruction du vaiſſeau, qui, en peu de mois fut aſſez avancé. Cependant il nous manquoit des cables, du goudron, de la toile pour faire des voiles. Afin de nous en procurer, nous donnâmes des pièces différentes de fer de fonte & de fer forgé aux inſulaires, qui étoient venus en foule admirer notre travail, & dont les yeux s'étoient tellement accoutumés à notre figure, qu'ils n'étoient plus tentés de rire en nous voyant. Nous leur donnâmes, dis-je, des pièces différentes de notre fer, & en échange, ils nous fournirent en abondance de

la corde & des toiles, avec du goudron compoſé d'une réſine excellente, qui croiſſoit ſur de grands ſapins ſitués au nord de l'iſle.

Notre vaiſſeau étant entièrement conſtruit, nous le goudronnâmes parfaitement, auſſi bien que nos cordages, dont nous fîmes des cables de toute groſſeur. Nous plantâmes les mâts avec leurs hunes & leurs haubans, & y attachâmes les vergues, les voiles, & tous les cordages ordinaires. Enfin, après un travail de plus d'une année, nous lançâmes à la mer le navire, que nous appelâmes *le Vulcain*, parce qu'il étoit redevable de ſon origine à la forge, que nous avions ſi heureuſement conſtruite dans un pays où il n'y en avoit jamais eu.

Ce fut alors que la curioſité des inſulaires augmenta. Un d'entre eux nous offrit une ſomme conſidérable, à condition d'avoir le droit de montrer notre vaiſſeau en cet état pour de l'argent, & d'en retirer le profit. Nous y conſentîmes, & il y eut un concours extraordinaire d'habitans du pays, qui témoignèrent autant d'admiration que d'empreſſement; ce qui rendit beaucoup d'argent.

CHAPITRE XV.

L'empereur de l'iſle des boſſus vient voir le vaiſſeau conſtruit par les hollandois. Leur départ. Combat naval, où ils remportent la victoire.

IL y avoit parmi nous, pourſuivit Haringtон, un jeune homme qui avoit beaucoup de diſpoſition pour apprendre les langues, & qui, ayant un peu appris celle du pays où nous étions, nous avoit été d'une grande utilité dans le commerce que nous avions été obligés d'avoir avec les naturels de l'iſle, afin de pouvoir nous fournir de tout ce qui nous étoit néceſſaire pour notre départ. Ce fut lui qui nous ſervit d'interprète dans la viſite que nous reçûmes alors d'un envoyé de l'empereur de l'iſle, nommé *Doſſogroboskow LXXVII* du nom, qui régnoit avec beaucoup de gloire depuis trente années.

L'envoyé nous dit, que ſon *indépendance* (c'eſt le titre d'honneur qu'on donne à cet empereur) ayant ouï parler du grand & vaſte canot que nous avions conſtruit, ſouhaitoit que nous le lui apportaſſions pour le voir; que pour cet effet elle nous enverroit autant de

chameaux que nous voudrions, pour nous faciliter le moyen de le tranſporter à la cour. Nous lui répondîmes, par notre interprète, que ce que ſon *indépendance* ſouhaitoit étoit impoſſible ; & que ſi elle étoit curieuſe de voir notre ouvrage, il falloit qu'elle prît la peine de ſe tranſporter elle-même ſur le rivage, & que nous tâcherions de la recevoir avec tous les reſpects & tous les honneurs dus à un auſſi grand prince.

Il nous répliqua, qu'il falloit donc qu'il toisât le grand canot, pour faire goûter notre réponſe à l'empereur, qui ne conſentiroit jamais à prendre la peine de le venir voir, qu'après qu'on lui auroit démontré l'impoſſibilité abſolue de le tranſporter par terre. Il entra auſſi-tôt dans notre vaiſſeau, & après en avoir eſtimé la peſanteur, il nous promit d'en faire un rapport fidèle à ſon *indépendance*, & de tâcher de lui faire entendre que le tranſport par terre étoit impraticable. Il partit, & revint quelques jours après pour nous annoncer que l'empereur en perſonne viendroit le lendemain avec toute ſa cour, & que c'étoit à nous de nous préparer dignement à un ſi grand honneur.

Par malheur nous n'avions point de canons, & nous étions au déſeſpoir de nous voir hors

d'état de briller dans une occaſion ſi glorieuſe. L'envoyé nous dit, que dès que l'empereur ſeroit arrivé à cent pas de diſtance, il ſuffiroit de nous proſterner tous la face contre terre, pour l'adorer; qu'après cela, nous nous releverions, & que notre chef, ou l'interprète en ſon nom & au nom de toute la troupe, lui feroit un compliment court, pour lui témoigner l'admiration que nous cauſoit ſon auguſte préſence, & la reconnoiſſance dont nous étions pénétrés de l'honneur ſingulier qu'il vouloit bien nous faire. En même temps il remit entre les mains de notre premier capitaine, nommé Van-land, une eſpèce de ſarbacane ou porte-voix, en nous avertiſſant que lorſque l'empereur donnoit audience, ceux à qui il accordoit cette grace ne pouvoient s'approcher de ſa perſonne ſacrée, qu'à la diſtance de cent pas; qu'il falloit par conſéquent qu'ils lui parlaſſent par le moyen d'une ſarbacane, & que ſon chancelier répondoit de même.

Il nous avertit encore, que lorſque l'empereur s'approcheroit pour voir de près le grand canot & le viſiter, nous devions alors nous éloigner à gauche à cent pas de diſtance; que cependant il nous enverroit ſes miniſtres & ſes courtiſans pour nous entretenir. Lorſ-

qu'il nous eut inſtruits de ce bizarre cérémonial, nous demandâmes à l'envoyé, ſi en parlant aux miniſtres du prince & à ſes courtiſans, il falloit leur donner quelques titres d'honneur, comme votre grandeur, votre excellence. Il nous répondit que l'uſage étoit parmi eux de donner des titres à chacun, non ſelon ſes qualités perſonnelles, mais ſelon les qualités qui convenoient à ſon rang & à ſa profeſſion. Par exemple, dit-il, lorſque vous parlerez aux miniſtres, vous leur direz, votre *affabilité ;* aux gens de guerre vous direz, votre *humanité ;* aux adminiſtrateurs des finances vous direz, votre *déſintéreſſement ;* aux magiſtrats de cour, votre *intégrité ;* aux bracmanes de la ſuite de l'empereur, votre *ſcience ;* aux dames, votre *rigueur ;* aux jeunes ſeigneurs, votre *modeſtie ;* & à tous les courtiſans en général, votre *ſincérité.* Notre interprète retint toutes ces formules, & promit de les obſerver le mieux qu'il lui ſeroit poſſible.

Le lendemain, l'empereur, monté ſur un ſuperbe chameau, précédé d'une foule de gardes, & ſuivi d'une cour nombreuſe, arriva ſur les trois heures après midi. Lorſqu'il fut environ à cent pas de nous, il s'arrêta, & auſſi-tôt nous nous proſternâmes, comme on nous l'avoit preſcrit. Nous nous relevâmes, & alors

notre interprète, prenant la ſarbacane, complimenta ſon *indépendance* durant cinq minutes. La réponſe du chancelier, qui fut très-polie & très-éloquente, dura trente ſecondes; après quoi nous nous retirâmes ſur la gauche, pour laiſſer avancer l'empereur, qui, étant deſcendu dans notre canot, avec quelques-uns de ſes favoris, ſe mit en devoir de monter ſur la navire. Son *indépendance*, qui étoit groſſe & peſante, eut beſoin du ſecours de tous ceux qui l'accompagnoient, pour pouvoir paſſer du canot dans le vaiſſeau, & elle penſa tomber dans la mer. Elle nous fit l'honneur d'être deux heures ſur notre navire; & tous les courtiſans y étant montés les uns après les autres, témoignèrent tous beaucoup d'admiration.

L'empereur paſſoit pour un des princes les mieux faits qui eût jamais été aſſis ſur le trône de cette iſle; il étoit fort grand & fort gros; il avoit de très-larges épaules, au milieu deſquelles s'élevoit une boſſe parfaitement convexe, qui effacoit entièrement ſon omoplate, & qui pouvoit faire honte à tous les chameaux de ſa ſuite. Une autre boſſe naturelle qu'il avoit pardevant, lui tomboit juſques ſur l'eſtomac, & étoit preſque contiguë à ſon gros ventre; ce qui lui donnoit une gravité très-majeſtueuſe aux yeux de ſes ſujets.

Notre

Notre interprète s'entretint avec pluſieurs des courtiſans, qui nous dirent poliment qu'ils prenoient part à la joie que nous devions reſſentir d'avoir pu procurer à leur auguſte maître un plaiſir nouveau. Cependant l'empereur ayant vu & examiné à loiſir le vaiſſeau, & ayant eu la bonté de nous donner quelques éloges, deſcendit dans le canot, & enſuite remonta ſur ſon chameau, puis s'en alla avec toute ſa ſuite. Avant que de partir, il voulut bien envoyer à notre capitaine ſon portrait garni de diamans & d'émeraudes. Il étoit très-fidèle, excepté que le peintre, pour flatter le monarque, avoit un peu enflé ſes deux boſſes.

Cependant comme nous ne pouvions partir que dans un mois, & que nous n'avions plus que cinq ou ſix coups de poudre, il fut réſolu que nous mangerions nos proviſions juſqu'au temps de notre embarquement, & que nous garderions notre poudre pour tuer du gibier deux jours avant que de partir, afin de pouvoir l'embarquer, ſans qu'il fût néceſſaire de le boucanner. Nous prîmes donc le parti de vivre de poiſſon juſqu'à notre départ; mais nous n'avions point de filets pour pêcher. Comme nous étions un peu embarraſſés, je trouvai ce moyen pour attraper du poiſſon.

J'allai dans la forêt, qui n'étoit pas éloignée, & y coupai huit branches fort droites, dont je fis autant de perches de dix pieds. Je fis enſuite faire par notre ſerrurier cinq ou ſix cents petits crochets très-pointus. J'attachai tous ces crochets, garnis d'un peu de viande, à mes dix perches, & les allai planter ſur la grève dans le temps du reflux, ſachant que l'endroit devoit être inondé lorſque le flux arriveroit. Je voulus l'attendre, pour voir ſi les premières vagues ne renverſeroient point mes perches; mais j'eus la ſatisfaction de les voir reſter debout & immobiles, parce qu'elles étoient ſolidement plantées. Trois heures après, lorſque la mer commencoit à ſe retirer, je vis toutes mes perches chargées de poiſſons de différentes groſſeurs. J'allai alors chercher pluſieurs de mes camarades, & les priai de venir m'aider à apporter une charge de gibier que j'avois pris. Ils furent agréablement ſurpris de voir l'heureuſe pêche que j'avois faite. Nous la réitérâmes pluſieurs fois juſqu'au jour de notre départ; & nous prîmes aſſez de poiſſon pour en pouvoir charger une grande quantité ſur notre vaiſſeau.

Le navire étant ſuffiſamment leſté & en état de nous tranſporter, nous fîmes une chaſſe générale pendant trois jours, & nous eûmes

le bonheur de tuer des bœufs ſauvages, des biches, & pluſieurs autres animaux, que nous portâmes ſur le vaiſſeau. Enfin le vent étant favorable pour retourner en Europe, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile.

Au bout de huit jours nous prîmes hauteur, & nous eſtimâmes que nous avions fait cent trente lieues. Nous ne manquions point de bouſſole, notre contre-maître nous ayant fourni une excellente pierre d'aimant, qu'il avoit heureuſement ſauvée du naufrage, & avec laquelle il frotta une aiguille que notre ferrurier nous avoit faite. Mais malheureuſement nous n'avions point de canons, & nous n'avions pour toutes armes, que nos ſabres, nos bayonnettes, avec nos fuſils & nos piſtolets, qui ne pouvoient nous être d'aucun uſage, n'ayant plus de poudre; en ſorte que nous craignions extrêmement les rencontres: mais ce fut une rencontre même qui nous fournit ce qui nous manquoit, comme je vais vous le dire.

Il y avoit environ deux mois que nous naviguions, lorſqu'un corſaire d'Achem parut, & nous donna la chaſſe. Nous fîmes force de voiles pour nous en éloigner; mais ce fut en vain, & il nous atteignit. Nous nous préparâmes alors à la défenſe, & nous convînmes avec le capitaine, le pilote, & le contre maître,

qu'il falloit faire nos efforts pour accrocher le navire ennemi, qui étoit petit & paroiſſoit foible d'équipage.

C'eſt en effet ce que nous fîmes. Après avoir eſſuyé quelques bordées de canon qui ne nous firent que peu de tort, nous prîmes le deſſus du vent, & tombâmes ſur le corſaire, que nous accrochâmes; auſſi-tôt nous ſautâmes à l'abordage les premiers le ſabre à la main, & les autres la bayonnette au bout du fuſil. Cette action rapide & vigoureuſe ayant étonné les barbares, dont le nombre n'égaloit pas le nôtre, nous en maſſacrâmes la plus grande partie, & nous nous rendîmes maîtres de leur vaiſſeau, dont nous prîmes les vivres, les marchandiſes, tous les agrès qui pouvoient nous convenir, la poudre, & ſur-tout les vingt-quatre pièces de canon, qui nous firent un grand plaiſir; après quoi nous renvoyâmes les corſaires dans leur vaiſſeau, ne jugeant pas à propos de nous charger de tels priſonniers.

Il y a environ deux mois (ajouta Harington) que cette action s'eſt paſſée; & comme nous avons à préſent ſur notre vaiſſeau, par le moyen de cette priſe, des marchandiſes très-précieuſe de l'Orient, telles que des toiles de Bengale & de Surate, & des ſoies de la

Chine, nous avons jugé à propos d'aller à la mer du ſud, pour y commercer en interlope. Nous avons heureuſement paſſé près de l'iſle, où la fortune vous avoit conduit; & un calme de quelques jours nous ayant retenus dans cette plage, vous nous avez aperçus, & avez imploré notre ſecours. Béniſſons à jamais l'adorable providence, mon cher Gulliver, & eſpérons toujours en elle, dans nos plus grands malheurs.

Je vous ai raconté, ajouta-t-il, ce qui m'eſt arrivé depuis notre ſéparation, & vous voyez que j'ai mené une vie aſſez triſte; mais votre rencontre m'a rendu toute la joie que j'avois perdue. Cependant apprenez-moi pourquoi vous ſemblez regretter le ſéjour que vous venez de quitter; l'amour de la liberté & de la patrie, qui touche ſi ſenſiblement tous les hommes, ne fait-il ſur vous aucune impreſſion? Avez-vous contracté une funeſte habitude de mélancolie, par cette ſuite de malheurs que vous avez eſſuyés?

Je ne pus alors me défendre de lui faire confidence de la paſſion violente que m'avoit inſpirée la fille d'un ſauvage, & de la douleur dont j'avois été pénétré en la voyant périr à mes yeux, par le déſeſpoir que lui avoit cauſé mon départ. Harington n'omit rien pour me

conſoler, & me dit obligeamment qu'il avoit en Angleterre deux filles qui paſſoient pour belles; que ſi nous étions aſſez heureux pour revoir notre patrie, il m'en donneroit le choix, avec la moitié de ſon bien; qu'il m'avoit obligation de la liberté qu'il avoit perdue dans l'iſle de Babilary, & que par mon moyen il avoit recouvrée, & qu'il ne pouvoit trop faire pour payer ce bienfait.

CHAPITRE XVI.

L'auteur aborde à l'iſle des Etats. Deſcription des différentes iſles de la terre de Feu. Iſles des poëtes, des géomètres, des philoſophes, des muſiciens, & des comédiens.

LES entretiens fréquens que j'eus avec Harington calmèrent un peu ma douleur; peu à peu ma raiſon prit le deſſus, & les troubles de mon cœur ſe diſſipèrent. Deux jours après notre arrivée dans le vaiſſeau, il s'éleva un vent qui, quoique médiocrement favorable, nous fit lever l'ancre. Nous déployâmes nos voiles, & fîmes route en louvoyant; le vent devint enſuite très-favorable, en ſorte qu'au bout de ſix ſemaines nous entrâmes dans le détroit de Magellan, entre la terre de Feu & la terre des Patagons. On ſait que cette terre de Feu fut découverte en 1620 par le célèbre Ferdinand Magellan, qui la prit pour une grande iſle; mais il eſt certain aujourd'hui, par les découvertes des voyageurs, que cette terre n'eſt point une ſeule iſle, mais un nombre conſidérable d'iſles très-hautes, dont on n'a pourtant encore qu'une connoiſſance peu dif-

tincte. Les habitans de ces iſles, ſi l'on en croit les eſpagnols, ſont des géans; mais ſi l'on en croit les relations des autres nations, qui ont paſſé ſouvent dans les mers du ſud par le détroit de Magellan, ces iſles ſont habitées par des hommes, qui, à la vérité, ſont robuſtes, mais d'une taille ordinaire, qui vivent comme des bêtes, & qui, malgré le froid du climat, ſont nus, & habitent les cavernes des montagnes.

Pour moi, je crois que les uns & les autres nous en ont impoſé, & que ces peuples ſont très-civiliſés, comme l'ont été de tout temps les nations de l'Amérique méridionale, qui n'en ſont ſéparées que par un eſpace fort étroit. Quoi qu'il en ſoit, les découvertes que nous fîmes dans notre paſſage par le détroit de Magellan, pourront ſervir à corriger l'erreur où nous avons été juſqu'ici par rapport à ces iſles, que nous avons cru peuplées d'hommes groſſiers & ſauvages. Il y en a au moins dont les habitans ne ſont nullement barbares, comme on le verra dans la ſuite.

Les gens de notre vaiſſeau voulurent s'approcher de l'iſle des Etats, qui eſt la plus méridionale de toutes ces iſles. Elle fut autrefois découverte par les hollandois, qui ne nous en ont donné qu'une idée générale & confuſe;

ce qui fait croire qu'ils la connoiſſoient peu. La curioſité nous porta à nous inſtruire ſi cette iſle étoit véritablement ſtérile & inhabitée, comme on le diſoit, & s'il étoit impoſſible d'y former une habitation & d'y établir quelque commerce. Nous côtoyâmes pluſieurs iſles, & lorſque nous fûmes près de celle des Etats, nous fûmes fort ſurpris de voir venir à nous une petite chaloupe remplie de gens habillés à l'européenne, & qui, s'étant approchés de notre vaiſſeau, nous parlèrent hollandois, & nous invitèrent à mouiller dans leur port; ils nous guidèrent à travers mille rochers qui formoient une eſpèce de boulevart autour de leur iſle, & qui, ſans le ſecours de la chaloupe, nous en auroient empêché l'entrée. Comme c'étoit au mois de janvier, nous trouvâmes le climat fort chaud; mais on nous aſſura qu'aux mois de juin & de juillet, il y faiſoit un froid conſidérable. Nous entrâmes dans une petite baie qui formoit une rade aſſez ſûre, & nous jetâmes l'ancre dans un enfoncement qui eſt à gauche.

Bien loin de trouver une iſle ſtérile & inhabitée, nous vîmes un pays très-fertile & bien peuplé. Je puis dire que je ne vis jamais de ſi beaux hommes ni de ſi belles femmes, & j'oſe aſſurer que je n'en vis aucune, dont

la figure approchât tant ſoit peu de la laideur. Un vaiſſeau hollandois, ſelon ce qu'on nous raconta, ayant abordé dans cette iſle, je ne ſais par quel motif, en 1673, trouva le pays ſi riant & ſi fertile, les habitans ſi honnêtes & ſi polis, & les femmes ſur-tout ſi douces & ſi charmantes, que l'équipage ne voulut jamais quitter un pays ſi délicieux, où toutes les commodités de la vie ſe trouvoient en abondance, & où l'amour, plus fort que tous les autres motifs, les attachoit malgré eux. Ils oublièrent donc leur patrie & leur famille; & s'étant mariés avec pluſieurs femmes du pays (car la polygamie y eſt autoriſée par les lois & par l'uſage), ils en eurent des enfans; ce qui les attacha encore davantage à cet heureux ſéjour.

On peut juger que nous y fûmes bien reçus. Dans tous les endroits où j'avois été, je ne m'étois jamais ſi bien trouvé. En vérité, nous fûmes tentés d'imiter les hollandois, qui, à la vue de ce pays, avoient autrefois perdu la mémoire du leur. Mais notre capitaine, auſſi bien que tous nos autres officiers, qui étoient d'un âge où l'on eſt peu épris des femmes, réſiſtèrent aiſément à la tentation. Pour moi, j'avoue que j'y aurois ſuccombé, ſans les ſages remontrances de mon cher Harington, qui me

dit que la beauté des femmes ne devoit jamais être un motif qui nous portât à prendre des engagemens durables; que je me devois à ma patrie & à ma famille; que mon père n'étoit peut-être plus, & que j'en devois ſervir à mes frères & à mes ſœurs, qui étoient encore fort jeunes.

Pendant le ſéjour que je fis en cette iſle, je vis une foule de naturels du pays venir au port, & s'embarquer ſur des chaloupes avec empreſſement. J'en demandai la raiſon à un jeune hollandois né dans l'iſle, nommé Wanoüef, qui me parla ainſi: Sachez, me dit-il, qu'autour de cette iſle, il y en a pluſieurs autres avec leſquelles nous commercons, & où il ſe fait pluſieurs trafics de différentes eſpèces. Il va s'ouvrir inceſſamment dans l'iſle de Foollyk, ſituée à cinq lieues d'ici, au nord-oueſt, une foire fameuſe, qui ſe tient toutes les années en ce temps-ci. Pour comprendre en quoi conſiſtent les marchandiſes curieuſes de cette célèbre foire, il faut d'abord vous dire que les plus conſidérables habitans de cette iſle ſont poëtes, & ſe diſent inſpirés du ciel. Ils prétendent être deſcendus d'un certain Héroſom, poëte illuſtre & très-ancien, fils du ſoleil & de la lune, dont ils publient que la céleſte race eſt ſans ceſſe favoriſée de l'in-

fluence de ces deux puiſſans aſtres. Ils adorent cet Héroſom, & lui rendent un culte ſolennel. A ſon imitation, ils paſſent toute leur vie à compoſer des vers de toute eſpèce, qu'ils ſont noblement débiter à la foire dont il s'agit.

Je demandai alors à Wanoüef, ſi ce commerce étoit utile & lucratif. Fort peu, me répondit-il: en général, cette iſle eſt fort ſtérile, & les habitans ſont très pauvres; mais heureuſement on y mépriſe la richeſſe, & le commerce des vers, qui eſt le ſeul qu'on y faſſe, ſuffit à la ſubſiſtance du peuple, & à la dépenſe médiocre des grands, c'eſt-à-dire, des poëtes. Comme le royaume eſt électif, c'eſt toujours parmi eux que le roi eſt choiſi; mais les électeurs ſont tirés du corps du peuple; autrement il ſeroit impoſſible aux grands de s'accorder ſur l'élection: chacun d'entre eux voudroit être élu, parce qu'il n'y en auroit aucun qui ne crût mériter de l'être.

Les grands, lui repartis-je, n'excitent-ils pas quelquefois des troubles dans l'état? Cela arrive fort ſouvent, me répliqua-t-il, & le gouvernement eſt ſujet à de fréquentes révolutions, cauſées par l'ambition des grands, qui ſont vains ſuperbes, jaloux, envieux, inconſtans, factieux, & toujours inquiets. Il y a environ vingt-

quatre ans qu'on élut un roi, nommé Hoſtoginam ; il avoit alors une grande réputation parmi le peuple ; ſon eſprit juſte, pénétrant, & ſublime, ſa profonde ſageſſe, ſa politeſſe extrême lui concilièrent tous les ſuffrages. Cependant il parloit un peu mal ſa langue, & c'étoit le ſeul défaut qui pût lui fermer le chemin du trône. La langue des grands de ce royaume eſt fort difficile à parler, parce qu'ils ſont obligés de la parler en cadence, en meſure, & en rimes, & d'employer un langage détourné, & très-éloigné de celui du vulgaire.

Malgré ſon défaut, Hoſtoginam fut élu. D'abord on n'eut point lieu de ſe repentir de ce choix; car il gouverna très-ſagement, & régna avec beaucoup de politique & de modération ; il ménageoit les grands, il les flattoit, & diſſimuloit toutes leurs fautes; à l'égard du peuple, il en étoit devenu l'idole. Cependant ce prince ſi ſpirituel & ſi judicieux éprouva les viciſſitudes de la fortune. Comme il étoit très-éclairé, ennemi de la ſuperſtition & ami de la nouveauté, il entreprit d'abolir le culte de Héroſom, qui, ſelon lui, n'étoit qu'un pur homme, & ne méritoit pas des autels. Il publia, à ce ſujet, un édit pour détruire ce culte : ſon entrepriſe paſſa pour

une impiété déclarée, & révolta également le peuple & les grands. Ceux-ci convoquèrent un parlement général de toute la nation, & dans cette assemblée, il fut décidé que Hostoginam, convaincu d'avoir voulu altérer l'ancienne religion de l'état, seroit sommé de révoquer son édit scandaleux, & de reconnoître sans délai Héroson pour dieu. Hostoginam refusa de le faire, & opposa aux conjurés un petit nombre de ses fidèles sujets qui avoient approuvé son entreprise, & qui étoient pour le moins aussi incrédules que lui touchant la prétendue divinité du père des poëtes. Alors tous les esprits s'aigrirent; Hostoginam compta vainement sur son autorité affoiblie, & sur l'amour de ses sujets refroidis & dégoûtés.

Celui des grands, qui étoit alors le plus puissant & le plus accrédité dans l'état, s'avisa de rechercher la généalogie d'Hostoginam, & soutint qu'il n'étoit point de la race poëtique d'Héroson. On ne sait si ce fut une accusation bien fondée. Quoi qu'il en soit, cette prétendue découverte servit de prétexte pour le perdre. On fit le procès au prince, qui fut déclaré déchu de la couronne. Comme il avoit des partisans redoutables, quelques grands opinèrent pour lui ôter la vie; mais cet avis cruel fut unanimement rejeté, & Hostoginam

fut ſeulement relégué dans une maiſon royale, ſituée au bord d'un fleuve qui arroſe la capitale. C'eſt là qu'il paſſe ſes jours dans la compagnie de ſes anciens amis, hommes de mérite comme lui, qui, malgré ſa chûte, ne l'ont point abandonné: exemple de conſtance & de fidélité, dont on trouve peu de modèles dans l'hiſtoire.

Cependant Baſtippo, qui avoit le plus contribué au détrônement d'Hoſtoginam, fut mis en ſa place, & couronné ſolennellement. Ce prince auroit été mis au rang des plus grands rois de l'iſle, s'il avoit eu plus de politique & de modération; mais il ne ménagea point les grands; au contraire, il s'étudia à les rabaiſſer, & en toute occaſion il leur marqua du mépris, & même en maltraita pluſieurs. Les amis du roi détrôné profitèrent alors du mécontentement des grands, pour former une ligue contre lui, & entraînèrent même dans leur parti ceux qui l'avoient élevé ſur le trône. La révolte éclata de toutes parts, & le nouveau roi ſe vit obligé de ſortir de l'iſle, de crainte d'être immolé à la vengeance des grands. Depuis ce temps-là, le gouvernement eſt réduit à une eſpèce d'anarchie, le peuple ne s'étant pu accorder ſur l'élection d'un nouveau roi.

Ce détail me fit un extrême plaiſir. Je demandai alors à mon hollandois, ſi la foire de l'iſle, qui attiroit tant de marchands, étoit bien fournie. On y trouve, me répondit-il, des aſſortimens de toute eſpèce. Dans une boutique, ce ſont des tragédies ; dans une autre, des comédies ; dans celle-ci, des paroles d'opéra, des cantates, des idylles ; dans celle-là, des poèmes épiques ; ici, des ſatires, des épitres, & des élégies ; là, des fables, des contes, des épigrammes, des vaudevilles. Il y a des boutiques ſi bien garnies, qu'on y trouve de tout, depuis le poème épique & la tragédie, juſqu'à la chanſon & à l'énigme. Il y a auſſi des manufactures à toutes ſortes de prix, & ſur-tout des cantiques à bon marché.

Les marchands, lui dis-je, qui achètent tout cela, en font-ils un heureux débit? C'eſt ſelon, me répondit-il. Comme la plupart des acheteurs, qui ſont marchands en détail, ne ſont point connoiſſeurs, ils ſe voyent ſouvent trompés & réduits à vendre à vil prix ce qu'ils ont acheté aſſez cher. Au reſte, le commerce de ces marchands, ajouta-t-il, n'eſt pas fort avantageux ; parce que les marchandiſes qu'ils ont achetées à la foire de Foollyk, ſont toujours exactement viſitées lorſqu'on les débarque dans les autres iſles, & que ce qu'il

y a de plus piquant, eſt quelquefois confiſqué par les inſpecteurs.

Mais, interrompis-je, n'y a-t-il point dans cette iſle des orateurs, des philoſophes, des géomètres? S'il y en a, comment ſouffrent-ils la domination des poëtes? Il y en avoit autrefois un grand nombre dans l'iſle, me répliqua le hollandois, mais ils en ont été chaſſés comme des perturbateurs de la tranquillité publique, parce qu'ils mépriſoient la race d'Héroſom, c'eſt-à-dire, les enfans du ſoleil & de la lune, eux qui n'étoient que les enfans de la terre & de l'air; ils ne ceſſoient de déclamer contre la poéſie; ils décrioient les meilleures manufactures, & en mettoient les plus illuſtres ouvriers au rang de ces vils ſauteurs, dont l'art, pareil au leur, étoit, diſoient-ils, auſſi difficile qu'inutile.

Les orateurs ſe ſont heureuſement retirés dans un pays abondant & fertile, où néanmoins la plupart ſont ou maigres ou bouffis; mais les philoſophes & les géomètres ont été réduits à faire leur ſéjour dans un pays ſec & aride, où il ne croît que des fruits amers, au milieu des ronces & des épines. Là, les géomètres paſſent le jour à tracer des figures ſur le ſable, & à ſe démontrer clairement à eux-mêmes, qu'un & un ſont deux, & la nuit à obſerver les aſtres.

On les prendroit pour des êtres inanimés ; il règne dans leurs villes un ſilence éternel ; à force de penſer à la ligne courbe, à l'angle obtus, au trapèze, leur eſprit ſemble avoir pris ces figures.

Pour les philoſophes, les uns s'occupent à peſer l'air, les autres à meſurer le chaud, le froid, le ſec, & l'humide ; à comparer deux gouttes d'eau, & à examiner ſi elles ſe reſſemblent parfaitement ; à chercher des définitions, c'eſt-à-dire, remplacer un mot par pluſieurs autres équivalens ; à diſputer ſur la nature de l'être, ſur l'infini, ſur les entités modales, ſur l'origine des penſées, & autres pareilles matières qu'ils croyent extrêmement dignes d'occuper l'eſprit humain.

Ils ſe plaiſent ſur-tout à entreprendre de vaſtes édifices, qu'ils appellent des ſyſtêmes. Ils les commencent d'abord par le faîte, qu'ils étayent le mieux qu'ils peuvent, en attendant que les fondemens ſoient poſés ; mais ſouvent, dans cet intervalle, le bâtiment s'écroule, & l'architecte eſt écraſé. Ils ne parlent, les uns, que de tourbillons & de matière ſubtile ; les autres, que d'accidens abſolus & de formes ſubſtancielles ; ce qui fait que ceux qui ont eu la curioſité d'aborder dans cette iſle pour apprendre quelque choſe, en reviennent tou-

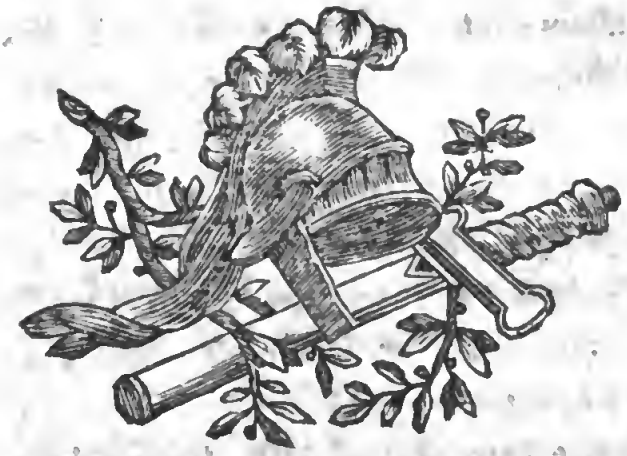
jours presque aussi ignorans que ceux qui n'y ont jamais été. Au reste, ce pays est toujours couvert de neige ; les chemins en sont difficiles, & l'on s'y égare souvent.

Si les habitans de Foollyk, dis-je alors, n'ont pu souffrir dans leur isle les philosophes, les orateurs, & les géomètres, ils n'ont pas eu sans doute les mêmes sentimens à l'égard des musiciens, dont l'art a tant de rapport à celui des poëtes. Les musiciens ne demeurent point dans leur isle, me répondit-il ; ils habitent une isle très-voisine, où ils vivent paisiblement, en payant un tribut au roi de Foollyk. Leur isle est très-agréable ; on n'y entend d'autre bruit que celui des voix & des instrumens, qui y forment un concert perpétuel ; les parterres de leurs maisons de plaisance sont figurés de façon, qu'en les considérant, on croit voir un papier réglé & noté ; tous leurs jardins sont des partitions de musique, où l'on trouve, à livre ouvert, des airs de toute espèce ; de sorte que c'est en ce pays-là qu'on peut dire avec vérité qu'on chante les fleurs, la verdure, & les bocages. Toutes leurs maisons sont tapissées d'opéra, de cantates, de ballets, & de sonates ; le peuple ne parle qu'en chantant, & les choses les plus communes donnent lieu à des récitatifs

& à des airs de mouvement. Ils ſont gouvernés par un prince, dont le ſceptre eſt en forme de cylindre; il l'a toujours à la main, & il s'en ſert pour réprimer leurs ſaillies & mettre un frein à leur caprice. Enfin ils ſont tout voix ou tout oreille, & ils ſemblent ne faire aucun uſage de leurs autres ſens, & moins encore de leur raiſon. Cependant ſi le raiſonnement ſe pouvoit noter, on aſſure qu'ils ſeroient fort raiſonnables. Ils font une grande conſommation des marchandiſes de la foire de Foollyk; mais ordinairement ils font emplète de ce qu'il y a de plus mauvais, parce qu'ils ont l'art de faire paroître tout bon, en le frelatant ſavamment; alors ils vendent fort cher ce qui leur coûte peu.

Une autre eſpèce d'hommes, qui habite une iſle peu éloignée, ſuit à peu près la même méthode, & y trouve également ſon compte; ce ſont les comédiens, gens polis & aimables & qui ne cherchent qu'à plaire. Ils ſe répandent dans toutes les iſles de leur voiſinage, & y bâtiſſent des théâtres, ſur leſquels ils paſſent leur vie à parler en public. Ils n'ont point de gouvernement fixe, mais une eſpèce d'anarchie: on aſſure qu'ils poſsèdent, au ſouverain degré, l'art de donner de l'élégance aux vers plats, de la force aux penſées foibles,

de la ſublimité aux extravagances, de la grace aux choſes communes. Enfin je ne ſais ſi les habitans de Foollyk pourroient ſubſiſter ſans les muſiciens & ſans les comédiens, qui font un heureux débit de la plus grande partie de leurs manufactures.



CHAPITRE XVII.

Suite de la deſcription des iſles de la terre de Feu. Iſle des médecins. Iſle des gourmands.

APRÈS ce détail qui me parut amuſant, & dont je n'oſe garantir entièrement la vérité, ne ſachant tout cela que par ouï dire, le hollandois continua ainſi. (Je rapporte en hiſtorien tout ce que ma mémoire me fournit.) Puiſque je vous ai parlé de toutes ces iſles, me dit-il, je ne dois pas omettre de vous entretenir d'une autre iſle très-célèbre & très-riche, qui eſt encore au nombre de celles que les européens ont appelées mal à propos la terre de Feu. Cette iſle eſt l'iſle des médecins. Il n'y croît que de la manne, de la rhubarbe, de la caſſe, du ſéné, & autres pareilles plantes médicinales; tous les ouvriers ſont apothicaires ou faiſeurs de ſeringues, de biſtouris, & de lancettes; toutes les eaux qui y coulent ſont minérales; de ſorte que la terre n'y produit rien de tout ce qui eſt néceſſaire à la nourriture du corps & à l'uſage de la vie.

Cependant les habitans ſont très-riches & ne manquent de rien; les peuples des autres

iſles, s'imaginant avoir beſoin de leur ſecours, y viennent en foule chargés d'argent, & s'en retournent ordinairement nus & les mains vides, s'ils peuvent s'en retourner; car pluſieurs meurent: auſſi leurs campagnes ne ſont-elles que de vaſtes cimitières, parce que, malgré la ſalubrité des plantes, l'air y eſt très-dangereux, ſur-tout pour les étrangers. Les habitans de Foollyk diſent qu'il y a dans cette iſle un ſouterrain qui conduit aux enfers par des chemins très-courts, & qu'on y trouve la ſource de l'Achéron & du Léthé.

Le gouvernement de cette iſle eſt ſemblable à celui de l'ancienne Rome. Les médecins qui y dominent, repréſentent les patriciens; & les chirurgiens, qui ſont le ſecond corps de la république, repréſentent les plébéïens. Les uns & les autres s'aſſemblent tous les jours dans un palais lugubre, tapiſſé de velours noir. C'eſt là que ſe tiennent toutes les délibérations, avec cette différence que les premiers, qui compoſent la chambre haute, font leurs eſſais & leurs diſcours ſur les vivans, & les ſeconds ſur les morts.

Ces deux corps ſe haïſſent, à l'imitation du ſénat & du peuple romain; l'un a auſſi ſes conſuls, & l'autre ſes tribuns. Les premiers cherchent ſans ceſſe à humilier les ſeconds; mais

ceux-ci étant en plus grand nombre, & munis de la puiſſante protection des prêtreſſes de la déeſſe d'amour, qui eſt fort révérée en cette iſle, ſe ſoutiennent courageuſement, & bravent les vains efforts de leurs adverſaires, bien qu'ils les reconnoiſſent pour leurs maîtres.

Les premiers, voyant que les ſeconds commençoient à prévaloir, ont publié depuis quelques années un gros volume *in-quarto*, intitulé : *Les meurtres & homicides des chirurgiens*, contenant la liſte de ceux qu'ils ont eſtropiés ou maſſacrés depuis un ſiècle. Les chirurgiens, par repréſailles, ont publié la liſte de ceux que les médecins ont aſſaſſinés depuis dix ans ; ce qui forme, dit on, vingt volumes *in-folio*, en caractères très-menus, apoſtillés & paraphés par tous les parens des morts. L'édition de ces vingt volumes, fruit de leur guerre civile, leur a fait quelque tort dans les iſles voiſines, où pluſieurs les regardent comme les deſtructeurs de l'humanité. Cependant leur réputation ſe ſoutient toujours, & on continue d'avoir confiance en eux, parce que l'amour de la vie eſt plus fort que tous les raiſonnemens & que toutes les expériences, & qu'un ſeul homme qu'ils guériſſent, efface l'idée d'un million qu'ils ont fait périr.

Après tout, il faut convenir que ce n'eſt pas

toujours leur faute, s'ils ne rendent pas la ſanté à tous les malades ; le monde eſt ſi injuſte, qu'il voudroit que perſonne ne mourût entre leurs mains, comme s'ils étoient les maîtres abſolus de la nature, & qu'il fût en leur pouvoir de changer les lois de la deſtinée. Ils ont entre eux une eſpèce d'alcoran ou de talmud, qu'ils ſuivent à la lettre, & dont, ſelon leurs ſtatuts, il leur eſt défendu de s'éloigner. Tant pis pour ceux que cet alcoran ou ce talmud condamne à mourir.

Outre les chirurgiens, révoltés ſans ceſſe contre les médecins, il y a dans l'iſle une autre eſpèce de mutins réfractaires, également haïs des uns & des autres. Ce ſont les charlatans, qui exercent la médecine en fraude ; ils ſont traités comme des faux-ſauniers, & quand ils ſont pris ſur le fait, leur ſupplice ordinaire eſt de leur faire avaler à la fois tout l'aloës, tout le mercure, & toutes les pilules qu'on peut ſaiſir chez eux. Au reſte, les médecins de cette iſle déclament, dit-on, contre le célibat ; on croit qu'ils le font ou par conſcience ou par politique, afin de réparer le tort que leur art fait à la nature.

Ceux qui contribuent le plus à la richeſſe de cette iſle, ſont les habitans d'une iſle voi-

ſine, ſituée au couchant, dont le gouvernement eſt purement hiérarchique, c'eſt-à-dire, entièrement ſous la puiſſance des prêtres du dieu Ventre, appelé dans leur langue Baratrogulo. Ce dieu ridicule y eſt repréſenté dans ſon temple ſous une figure monſtrueuſe. C'eſt une ſtatue d'une grandeur médiore, mais extrêmement groſſière & matérielle, dont le ventre large & pointu a quatre aunes de circonférence. Ses yeux ſont très-grands, à proportion de ſa tête, qui eſt étroite, plate, & ſans oreilles; ſes mâchoires paroiſſent larges & armées de dents aiguës & tranchantes: ſa bouche, qui s'ouvre à chaque inſtant par le moyen d'un reſſort caché dans ſon eſtomac, fait entendre un claquement de dents continuel.

Il eſt aſſis devant une table, ſur laquelle le peuple ſuperſtitieux a la dévotion de mettre ſans ceſſe des viandes & des mets de toute eſpèce, leſquels ſervent à la nourriture des prêtres de ſon temple, qui, par leur embonpoint, leur épaiſſeur, & leur menton à triple étage, reſſemblent aſſez aux chanoines d'Europe. Ce qu'il y a de ſingulier, eſt qu'ils ſont ce qu'on appelle gaſtrimythes ou ventriloques, c'eſt-à-dire, que lorſqu'on les conſulte, ils rendent leurs réponſes, non par la bouche, mais

par le ventre. Au reſte, ils ſont oiſifs, lourds, & pareſſeux, & on les trouve preſque toujours à table; c'eſt là qu'ils traitent toutes les affaires de la religion & de l'état. Ils y chantent ſouvent les louanges du dieu qu'ils adorent; & ces pieux fainéans n'ont point de honte de publier que le dieu Ventre eſt le premier auteur de tous les arts & de toutes les ſciences, & que c'eſt lui qui a appris aux hommes à travailler pour ſuſtenter leur vie. Sans ſe mettre en peine d'en donner l'exemple aux autres, ils recommandent extrêmement le travail au peuple, & n'en diſpenſent que les riches.

Au reſte, les principaux métiers qu'on exerce dans cette iſle ſe rapportent tous à la table, & on y trouve une foule de cuiſiniers, de rôtiſſeurs, & de pâtiſſiers. Les prêtres éliſent toutes les années un doge ou doyen tiré de leur chapitre; mais cette dignité eſt au concours, & celui qui a le talent de manger le plus vîte & le plus long-temps, a l'honneur d'être élu. Le pays eſt très-fertile en pâturage: on y voit paître une infinité de troupeaux, & on y trouve toutes ſortes de volaille & de gibier. Cependant il règne ſans ceſſe dans ce pays une maladie dangereuſe, qui, ſans l'uſage fréquent de la ſeringue, de

la rhubarbe, de la caſſe, de la manne, du ſéné, & de l'antimoine, auroit, il y a déjà long-temps, dépeuplé l'iſle, & en auroit principalement détruit tous les prêtres du Dieu qu'on y adore.

Eſt-il poſſible, interrompis-je alors, que ces infatigables mangeurs ne ſoient pas la victime d'une intempérance ſi outrée? Mais, d'un autre côté, comment ces hommes ſenſuels & eſclaves de leur goût, ne préfèrent-ils pas une diète ſalutaire, prudemment obſervée de temps en temps, à l'uſage fréquent des potions fades & dégoûtantes que la médecine leur fournit? Pour empêcher, me répondit-il, que leur embonpoint exceſſif ne leur cauſe des maladies mortelles, & ſur-tout des apoplexies, ils uſent quatre fois chaque année d'une excellente précaution, qui eſt de ſe faire dégraiſſer par d'habiles chirurgiens, leſquels, par de légères inciſions dans les parties charnues, par des topiques corroſifs, par des frictions réitérées, & par l'uſage de la panacée, ont l'art de diminuer la maſſive épaiſſeur de leur volume, & les diſpenſent par ce moyen de l'affreuſe néceſſité d'avoir recours à l'abſtinence.

A l'égard de la préparation des remèdes

purgatifs qu'ils ſont obligés de prendre fréquemment pour guérir les obſtructions & ſuffocations dont ils ſont attaqués, elle ſe fait d'une manière qui ne bleſſe point leur ſenſualité. On fait infuſer de la manne, de la grande tythimale, & de la ſcamonée dans leur potage ; on leur ſert un coulis de rhubarbe, une fricaſſée de jalap, des pigeonneaux au ſéné, des pilules en ragoût, un aloyau à la caſſe, une éclanche ſaupoudrée de kermès minéral & végétal, des ſalades de fleurs de pêcher & de follicules, aſſaiſonnées de ſel ſtibié, de tartre ſoluble, d'huile de vitriol, & de vinaigre ſyllitique ; des tourtes de coloquinte cuites avec le coin, & faites de pâte de ricin ou pignon d'Inde ; des fromages & des jambons empreints de ſel d'epſom, de ſel ammoniac & policreſſe, & enfin des confitures de ſureau, d'amandes douces, & de roſes pâles. Tout cela eſt ſi ſavamment préparé & ſi merveilleuſement aſſaiſonné par leurs cuiſiniers, très-verſés dans la pharmacie, qu'ils ſe trouvent purgés ſans le ſavoir & ſans s'en apercevoir autrement que par des nauzées plus fortes, des vents plus fréquens & plus tumultueux, & des déjections plus impétueuſes & plus abondantes qu'à l'ordinaire, qu'ils

CHAPITRE XVIII.

L'auteur eſt ſur le point d'être dévoré par des ours dans l'iſle des Létaliſpons. Comment il eſt reçu par ces inſulaires. Son ſéjour parmi eux. Ses entretiens avec Taïfaco.

APRÈS avoir ſéjourné quelque temps dans l'iſle des Etats, où nous eûmes le temps de nous rafraîchir, & où pluſieurs de notre équipage, qui étoient malades, recouvrèrent la ſanté, nous prîmes congé des hollandois qui nous avoient ſi bien reçus. Ils nous fournirent des vivres en abondance, & nous firent promettre de les revenir voir à notre retour de la mer du ſud, pour leur apporter diverſes choſes dont ils avoient beſoin, & que nous eſpérions trouver aiſément ſur les vaiſſeaux européens, qui font le commerce en interlope ſur les côtes du Chily & du Pérou.

Nous mîmes donc à la voile le dix-ſeptième août mil ſept cent dix-huit, & nous pourſuivîmes notre route par le détroit de Magellan, que nous paſsâmes heureuſement & en peu de temps, à cauſe de la rapidité des courans. Après avoir rangé ſur notre droite le cap de la Vic-

toire, & enſuite l'iſle de Madre de Dios, lorſque nous fûmes à la hauteur du cap de Diego Callego, il s'éleva un vent du ſud-eſt, qui nous fit prendre la réſolution de nous éloigner un peu des côtes, pour éprouver ſi nous ne pourrions point avoir la gloire de découvrir quelques iſles nouvelles dans cette partie de la mer Magellanique, où les géographes n'en placent aucune. Ce fut moi qui donnai ce conſeil au capitaine & aux principaux officiers, en leur repréſentant qu'il étoit honteux que depuis cinquante ans les vaiſſeaux européens n'euſſent fait aucune découverte. Hélas! j'eus bientôt ſujet de me repentir d'avoir donné ce funeſte conſeil.

Nous découvrîmes vers le quarante-cinquième degré de latitude méridionale, & le deux cent ſoixante-neuvième de longitude, une iſle qui nous parut grande, & digne de notre curioſité. Nous ne fûmes point ſurpris que les vaiſſeaux d'Europe, qui vont au Chily & au Pérou, ne l'euſſent point encore découverte, parce qu'ils côtoyent d'ordinaire les côtes de cette mer pacifique, où ils ne redoutent point les tempêtes, qui y ſont auſſi rares que les écueils.

Nous étant approchés de cette iſle, appelée l'iſle des Létaliſpons (comme je l'appris dans la

la ſuite), environ à la diſtance de deux lieues, nous jetâmes l'ancre, & le capitaine, avec quelques officiers hollandois, pluſieurs de nos portuguais, Harington, & moi, deſcendîmes dans la chaloupe, qui nous conduiſit à terre ſans aucun danger. Nous trouvâmes d'abord un pays déſert, & couvert d'épaiſſes forêts. Cependant nous aperçûmes un petit chemin battu, qui nous fit juger que cette iſle étoit habitée. Nous ſuivîmes ce chemin ſans nous ſéparer, & fîmes environ une demi-lieue ſans rien rencontrer. Je précédois les autres d'aſſez loin, accompagné d'un jeune portugais très-brave, qui, à mon exemple, prenoit plaiſir à marcher, & étoit impatient de ſatisfaire ſa curioſité. Nous quittâmes le chemin, & étant montés l'un & l'autre ſur une montagne aſſez eſcarpée, pour mieux découvrir le pays, nous laiſsâmes les autres derrière nous dans la vallée.

A peine eûmes nous atteint le ſommet, que nous vîmes pluſieurs ours d'une grandeur demeſurée deſcendre du côté gauche de la montagne. Nos gens, qui les aperçurent, n'osèrent ni avancer ni les attendre, & jugèrent à propos de retourner ſur leurs pas & de ſe retirer. Nous voulûmes alors deſcendre de la montagne & ſuivre leur exemple; mais les ours

nous coupèrent le chemin. Leur nombre & leur grandeur nous effraya : nos ſabres ni nos fuſils ne nous raſſurèrent point. Dans cette triſte conjoncture, me ſouvenant d'avoir ouï dire que le moyen d'échapper à la fureur de ces animaux, eſt de ſe coucher ſur le ventre, & de s'y tenir ſans faire aucun mouvement & ſans paroître reſpirer ; je pris ce parti, & dis à mon compagnon d'en faire autant, & il me crut. Les ours s'approchèrent de nous, & nous trouvant ſans mouvement, comme ſi nous euſſions été morts, ne nous firent aucun mal, & nous laiſsèrent. Cependant nos camarades qui fuyoient de toute leur force, nous voyant de loin couchés par terre au milieu de ces bêtes cruelles, crurent que c'étoit fait de nous, & ne ſongèrent qu'à ſe rembarquer. Nous demeurâmes donc ſeuls dans ce pays inconnu, livrés à la douleur & au déſeſpoir.

Je dis à Silva (c'étoit le nom du jeune portugais) qu'il falloit nous éloigner de cet endroit dangereux, & ſuivre le chemin battu. Nous marchâmes cinq heures ſans trouver aucune habitation ni aucun homme. Enfin ſur la fin du jour, lorſque la nuit approchoit, nous fîmes la rencontre d'un homme qui paroiſſoit âgé d'environ vingt-huit ans. Il portoit un bonnet de maroquin rouge, fait en

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Nouveau Gulliver

Com. 15. pag 259

O infortunés Voiageurs, ne vous affligez point du malheur qui vous retient sur ce rivage.

C. P. Marillier. Del.

L. Croisille. Sculp.

forme de cône, dont les bord étoient relevés & attachés par une agraffe; une eſpèce de caſaque de ſatin vert lui deſcendoit juſqu'au deſſous des genoux, & ſous cette caſaque, il avoit un pourpoint rouge, des culottes & des bas de la même couleur, attachés enſemble. Nous le ſaluâmes profondément, & nous étant approchés de lui, nous lui fîmes entendre par des geſtes expreſſifs, que nous étions des étrangers malheureux qui avoient beſoin de ſon ſecours. Mais quelle fut notre ſurpriſe! cet homme nous parla eſpagnol, & nous ayant dit que nous lui paroiſſions des européens, il nous demanda de quelle contrée d'Europe nous étions venus dans un pays ſi peu connu du reſte du monde. Nous lui répondîmes en cette même langue, que l'un de nous étoit né en Angleterre & l'autre en Portugal, & en même-temps nous lui apprîmes le long voyage que nous avions fait, le motif qui nous avoit engagés à aborder dans cette iſle, & enfin le triſte accident qui nous avoit ſéparés de nos compagnons.

O infortunés voyageurs! nous dit-il, ne vous affligez point du malheur qui vous retient ſur ce rivage; vous êtes au milieu d'une nation bienfaiſante, dont la première des lois eſt d'exercer l'hoſpitalité & de ſoulager les

malheureux. Suivez-moi, ajouta-t-il, il y a un village qni n'eſt pas éloigné d'ici, où je vais vous conduire; calmez la crainte & l'inquiétude peintes ſur vos viſages; je vous logerai chez moi, & vous pouvez compter que ma femme, mes enfans, & mes petits enfans ſeront ravis de vous voir, & vous procureront tous les ſecours que vous pourrez ſouhaiter.

Nous fûmes charmés de ce compliment; & nous rendîmes mille actions de grace au généreux inconnu qui nous faiſoit un ſi bon accueil; mais nous ne concevions pas comment un homme ſi jeune pouvoit avoir une pareille poſtérité. Cependant nous prîmes le chemin du village, & en marchant nous demandâmes à notre conducteur s'il étoit né en Eſpagne ou en Amérique. Je ſuis natif du village même où je vous mène, nous répondit-il, & ſi je parle eſpagnol, n'en ſoyez point étonnés; c'eſt que j'ai autrefois été dans le Chily, il y a environ ſoixante-dix ans, & que le commerce que j'y ai eu avec les eſpagnols, m'a fait apprendre leur langue; je ſuis bien aiſe que vous ne ſoyez point d'une nation dont la cupidité a fait périr un million d'hommes dans le Chily, qui étoit autrefois le plus beau pays de l'Univers, & qui n'eſt plus aujourd'hui qu'une terre dépeuplée & inculte,

ſoumiſe à leur tyrannie. Nous ſommes heureux d'en être préſervés, & nous rendons graces au ciel de n'avoir dans notre pays que des mines de fer & de cuivre; cependant nous y poſſédons des avantages mille fois préférables à ces biens imaginaires; nous y reſpirons un air pur; la terre féconde nous fournit une nourriture ſaine, qui nous fait jouir d'une longue vie, exempte de toute infirmité. Dans les autres pays on meurt de vieilleſſe; ici, après avoir long-temps vécu, on meurt de jeuneſſe. C'eſt ce que vous comprendrez, & ce que vous admirerez, lorſque vous aurez demeuré quelque temps parmi nous.

Nous arrivâmes au village, où, comme il étoit déjà nuit, nous entrâmes *incognito*; notre conducteur, nommé Taïſaco (c'eſt ainſi que nous l'entendîmes appeler dans la ſuite), nous l'ayant fait traverſer, nous fit entrer enſuite dans une grande maiſon qui étoit la ſienne, & nous préſenta d'abord à un enfant vêtu de ſatin noir, qui nous ſembla âgé de dix ou douze ans, pour qui il paroiſſoit avoir beaucoup de reſpect. Cet enfant, qui avoit un air de maître, & dont l'eſprit paroiſſoit mûr, nous reçut très-civilement; & après que Taïſaco lui eut parlé, il donna ſes ordres pour nous faire bien traiter. En même temps toute

la famille parut; Taïfaco, en me montrant une femme qui nous ſembla âgée de trente ans, me dit que c'étoit ſon épouſe & la fille de celui à qui il venoit de nous préſenter. Nous lui fîmes une profonde révérence, & la priâmes de vouloir bien nous accorder ſa généreuſe protection & nous honorer de ſes bontés. Son mari ayant bien voulu nous ſervir d'interprète, lui dit que nous étions des européens abandonnés par nos compagnons, & laiſſés par eux ſur le rivage, par la crainte des ours de la forêt d'Ariſba, qui les avoient contraints de s'enfuir, & de ſe réfugier dans leurs canots. Elle répondit, avec une politeſſe extrême, qu'elle ſavoit bon gré à ſon mari de l'honneur qu'il lui procuroit; qu'elle prenoit toute la part poſſible à notre peine, & qu'elle n'oublieroit rien pour nous conſoler de cet accident. Taïfaco fit en même temps approcher ſa fille, qui paroiſſoit avoir quarante-cinq ans, & qui, après nous avoir fait une révérence très-modeſte, nous préſenta ſes enfans, dont l'aîné nous parut auſſi âgé que ſon grand père, & moins jeune que ſon biſaïeul.

Nous nous regardions l'un & l'autre, Silva & moi, & nous ne pouvions concevoir cet ordre généalogique. Silva me dit à l'oreille, on veut ici ſe divertir à nos dépens; on nous

prend pour des étrangers imbécilles, & pour des hommes ſottement crédules. Il faut voir ſi cette comédie ſera longue. Comme j'étois fait aux choſes extraordinaires, & que j'avois beaucoup plus d'expérience que lui, je lui dis de ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce que nous fuſſions plus éclaircis.

Taïfaco nous conduiſit alors dans un chambre où des domeſtiques nous attendoient pour nous laver, & pour nous donner du linge blanc & des robes de ſoie à la mode du pays; ce qui nous fit un extrême plaiſir, parce que nous étions l'un & l'autre un peu mal-propres, & que nous avions bien de la honte de paroître en cet état devant des dames. Nous fûmes baignés dans des eaux parfumées, & lorſqu'on eut achevé de nous habiller, nous vînmes retrouver la compagnie, & peu de temps après on vint avertir qu'on avoit ſervi.

Auſſi-tôt on ouvrit la porte d'une grande ſalle agréablement illuminée, où les petits enfans paſsèrent les premiers, enſuite les enfans, puis le grand-père & la grand mère, & enfin le jeune biſaïeul, qui nous prit l'un & l'autre par la main, s'aſſit le premier à table, & nous fit aſſeoir, moi à ſa droite, & mon compagnon à ſa gauche. Comme les enfans avoient paſſé avant leurs pères & leurs mères, & qu'on

ne nous avoit fait aucunes inſtances pour nous faire entrer les premiers dans la ſalle, je conçus qu'on avoit prétendu nous faire honneur en paſſant devant nous; ce qui ne me ſurprit point, ſachant que cela ſe pratique en pluſieurs autres pays.

Taïfaco, qui étoit aſſis à table à côté de moi, eut ſoin de me rendre en eſpagnol la plupart des choſes qui ſe dirent pendant le repas. On s'entretint, entre autres choſes, d'un mariage qui devoit ſe faire au premier jour, entre un homme de trente ans & une femme de ſoixante. On plaignit fort cette femme d'épouſer un homme de cet âge, qui, ſelon le cours de la nature, s'affoibliroit tous les jours pendant l'eſpace de trente années. On parla auſſi d'un homme ſexagénaire qui étoit ſur le point de prendre pour femme une fille de vingt-cinq ans; on ajouta que cette fille étoit trop jeune ou trop âgée pour lui, qu'il auroit mieux fait de choiſir une fille de ſoixante-dix ans ou de quinze. Quelles énigmes pour des étrangers comme nous, qui n'avions aucune idée de la prérogative ſingulière des habitans de cette contrée!

Au reſte, quoique je ne puiſſe dire préciſément ce que nous mangeâmes, & que je n'en puiſſe aucunement définir le goût, je ſe-

rois fâché néanmoins que le lecteur ignorât que nous fîmes un repas très-délicat. Cependant il eſt certain qu'on ne nous ſervit aucunes viandes, parce que ces peuples, qui croyent la tranſmigration des ames, ne donnent jamais la mort à aucun animal, à moins qu'il ne leur ſoit nuiſible; & en ce cas, ils ont horreur de s'en nourrir.

Ce fut dans ce premier repas même que j'appris leur opinion ſur cette matière; car ayant demandé à Taïſaco de quelle nature étoient les mets excellens qu'il nous préſentoit, il me répondit que ce n'étoient que des légumes ſinguliers qui croiſſoient dans le pays, & qu'on avoit l'art d'aſſaiſonner. Nous n'imitons pas, ajouta-t-il, les eſpagnols & les autres européens, qui ſe repaiſſent de la chair des animaux : funeſte habitude qui les a en quelque ſorte familiariſés avec l'effuſion du ſang des hommes. Les bêtes n'ont-elles pas une ame? Quel droit a l'homme de la ſéparer de leur corps, & de s'approprier leur ſubſtance pour ſuſtenter la ſienne, tandis que la terre libérale lui offre une infinité de grains, de racines, & de fruits dont il peut ſe nourrir légitimement.

Silva écoutoit ce diſcours d'un air dédai-

gneux ; & ſourioit en ignorant. Comme il n'avoit aucune teinture des lettres, il trouvoit, dans les préjugés de ſon enfance, la réfutation complète de la doctrine de Taïfaco. Pour moi, qui dans ma première jeuneſſe m'étois appliqué à la philoſophie, & qui comptois pour rien les idées populaires & nationales, ſi elles n'étoient conformes à la raiſon naturelle, je crus que la doctrine de notre hôte méritoit d'être un peu autrement réfutée.

Je lui expoſai d'abord les deux ſyſtêmes qui régnoient parmi nous, touchant l'ame des bêtes. Le premier, lui dis-je, qui n'a que peu de partiſans, refuſe aux bêtes tout ſentiment & toute ſorte de connoiſſance. Selon les défenſeurs de cette opinion, les bêtes ſont des êtres inanimés, incapables de plaiſir & de douleur, de crainte ou d'amour. Vous voyez que, ſelon ce ſyſtême, la charité que vous avez pour elles eſt aſſez mal placée, & qu'il eſt auſſi permis de les tuer, que d'abattre des arbres, de couper des herbes, ou de déraciner des plantes. Mais comme ce ſyſtême où les bêtes ſont traitées de pures machines, n'eſt adopté que par des hommes ſubtils, & peu attentifs à la voix de la nature, je n'ai garde de m'y appuyer, pour la juſtification de l'u-

ſage où nous ſommes de tuer les bêtes & de les manger. L'opinion la plus commune aujourd'hui, & qui paroît la plus ſolide ſur cette matière, eſt que les bêtes ont une ame, mais une ame très-inférieure à la nôtre, en ce qu'elle ne réfléchit point & ne délibére point; qu'elle eſt déterminée par les objets, maîtriſée par ſes paſſions, & invinciblement emportée par tous ſes mouvemens. Les bêtes, comme vous voyez, ſont donc extrêmement inférieures à l'homme, doué d'une ame qui penſe, qui réfléchit, qui compare, qui délibére, qui eſt la maîtreſſe de toutes ſes actions, qui connoît la vertu & le vice, & qui a la liberté de choiſir entre l'un & l'autre.

Quand je vous accorderois tout cela, répliqua Taïſaco, je ne vois pas que vous en puſſiez rien conclure en faveur du droit que vous vous attribuez de tuer les bêtes & de vous en nourrir. Si les bêtes, lui repartis-je, ſont ſi inférieures à nous, elles ne ſont pas nos ſemblables, & par conſéquent rien ne nous engage à les épargner. C'eſt par cette raiſon même, répondit Taïſaco, que vous devez le faire. Il y a une eſpèce de baſſeſſe à abuſer de leur foibleſſe, & à vous prévaloir de votre ſupériorité pour les opprimer. Pourquoi vous

comportez-vous envers elles d'une manière dont vous ſeriez très-fâchés qu'elles ſe comportaſſent envers vous. Vous déteſtez ces ours cruels qui vous ont attaqués près de la forêt d'Ariſba, & qui ont été ſur le point de vous déchirer; nous les regardons auſſi comme nos ennemis, & nous ne faiſons point difficulté de les tuer quand nous le pouvons, parce qu'il eſt conforme à la raiſon de détruire ſon ennemi. Mais eſt-il raiſonnable d'avoir les mêmes ſentimens à l'égard de tant de bêtes innocentes qui ne font aucun mal à l'homme, & ſur-tout à l'égard des oiſeaux, dont le plumage eſt auſſi agréable à nos yeux, que leur chant l'eſt à nos oreilles?

Je lui répondis que tous les animaux avoient été créés pour l'homme; que par conſéquent il lui étoit permis de les tuer & de s'en nourrir; que la providence avoit établi entre tous les animaux une ſubordination économique, qui faiſoit que quelques-uns ſervoient de pâture aux autres; que l'ame de toutes les bêtes périſſoit avec elles, au lieu que celle de l'homme étoit immortelle; qu'ainſi elles ne nous reſſembloient proprement que par l'organiſation de leurs corps.

Taïſaco, en philoſophe pithagoricien, voulut

alors me prouver que l'ame des bêtes ne périſſoit point à leur mort. Mais toutes ſes raiſons me parurent de pures ſuppoſitions dénuées de preuves ; & je puis dire que je l'ébranlai beaucoup, en lui faiſant voir que le ſyſtême de la tranſmigration des ames ne pouvoit s'accorder avec la ſageſſe du créateur.

CHAPITRE XIX.

Queſtion que l'on fait à l'auteur, & ſes réponſes. Il apprend que dans l'iſle des Létaliſpons les hommes ont le privilége de rajeunir.

CETTE matière ayant conduit la converſation juſqu'à la fin du repas, on quitta la table, & on nous invita à venir nous promener, au clair de la Lune, dans un grand parterre, pour y reſpirer un air pur & frais; les habitans de ce pays, par une loi expreſſe, ſont obligés de ſe promener l'eſpace d'une heure après leur repas. Perſuadés que cet exercice eſt favorable à la digeſtion, ils trouvent cette loi très-ſage, ainſi que toutes leurs autres lois, qui ſe rapportent la plupart à la conſervation & à la prolongation de la vie.

Les dames nous ayant priés poliment de leur raconter quelques circonſtances de notre voyage, je ſatisfis leur curioſité avec le ſecours de Taïfaco, qui me ſervoit toujours d'interprète. Elles écoutèrent avec plaiſir le récit de mes aventures dans l'iſle de Babilary, & elles me firent à ce ſujet une infinité de queſtions. Elles me demandèrent ſur-tout ſi la molleſſe

& l'oiſiveté, où la ſupériorité des femmes avoit plongé les hommes, n'étoient pas contraires à l'intérêt même des femmes qui les avoient réduits à cet état.

Des hommes effeminés, diſoient-elles, ne ſont point des hommes; ils doivent s'acquitter bien mal des fonctions de leur ſexe, & le pays ne doit pas être fort peuplé. J'admirai comme ces dames avoient tout d'un coup ſaiſi le point défectueux du gouvernement de Babilary; ce qui me fit connoître la ſolidité & la pénétration de leur eſprit. Je leur répondis qu'il étoit vrai que depuis la révolution arrivée dans cette iſle, elle étoit beaucoup moins peuplée qu'autrefois; mais que l'ambition des femmes avoit regardé cela comme un léger inconvénient auquel elles s'étoient imaginé pouvoir remédier avantageuſement, par la liberté de répudier leurs maris, lorſque leur âge, leur tempérament, ou leur conduite ceſſeroit de leur convenir. Ce droit des femmes, ajoutai-je, tient leurs maris dans un exercice continuel de complaiſance & d'aſſiduité, & les maintient ſur le pied d'amans. Mais tous leurs ſoins empreſſés & toute leur attention à plaire, ne ſert qu'à reculer le divorce, dont ils ſont toujours menacés, & dont la ſaiſon fatale arrive enfin au bout d'un certain nombre

d'années. Car il n'y a qu'un très-petit nombre de femmes conſtantes, qui ayent le courage de conſerver de vieux maris; les vieilles mêmes s'accommodent du changement.

Les dames ne purent s'empêcher de ſourire. Alors la plus jeune des petites filles de Taïfaco, qui paroiſſoit avoir environ quatorze ans, pria ſon grand-père de me demander à quel âge les filles étoient nubiles dans l'iſle de Tilibet. Je n'employe point ici les termes dont elle ſe ſervit; ce qui bleſſe la bienſéance dans notre langue, eſt indifférent dans la leur, où toutes les paroles ſont honnêtes. Taïfaco me rendit ſa queſtion fidèlement, & j'y ſatisfis, en diſant que dans cette iſle on marioit d'ordinaire les filles à l'âge de trois ans. Ciel! interrompit-elle avec vivacité, ſi j'étois née en ce pays-là, il y auroit donc déjà onze ans que j'aurois un époux. J'en ai vu à votre âge, lui répondis-je, qui étoient déjà veuves de quatre maris; mais elles n'étoient pas alors auſſi jolies que vous. Que les femmes ſeroient heureuſes en ce pays-là, reprit-elle, ſi, en commençant d'être femmes de ſi bonne heure, elles pouvoient vivre long-temps & rajeunir comme nous.

Ce fut alors que Taïfaco, qui ne m'avoit point encore donné d'éclairciſſement ſur cet article,

article, m'apprit que dans le pays où j'étois, les hommes & les femmes vivoient d'ordinaire cent vingt ans; qu'ils ne vieilliſſoient que juſqu'à l'âge de ſoixante ans; & qu'après cela, loin de s'affoiblir comme les autres hommes, ils reprenoient de nouvelles forces & rajeuniſſoient. Nous ignorons, ajouta-t-il, ſi les habitans de ce pays ſont une eſpèce particulière d'hommes, à qui l'éternel ſeigneur du monde a daigné accorder cette prérogative, ou ſi nous en ſommes ſeulement redevables à la pureté de notre air, à la ſalubrité de nos plantes & de nos fruits, à la vie douce & tranquille que nous menons, & à nos lois qui défendent également l'excès du repos & du mouvement, & de nous livrer à aucune paſſion. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un précieux avantage, que nous poſſédons depuis un temps immémorial, & qui, comme vous voyez, met notre nation fort au-deſſus de tous les autres peuples de l'Univers. Regardez-moi, pourſuivit-il, j'ai quatre-vingt-dix ans paſſés, & mon père que vous voyez, en a cent neuf.

Silva, entendant ces dernières paroles, ſe mit à regarder fixement le petit biſaïeul de cent neuf ans; & à force de l'examiner, il découvrit ſur ſon viſage jeune & même fleuri, des marques imperceptibles d'un âge avancé,

qu'il me fit ſecrètement remarquer. Sa peau paroiſſoit un peu deſſéchée, & n'avoit point ce ſuc vital qui caractèriſe la jeuneſſe; il paroiſſoit comme un fruit cueilli de la veille, qui n'a plus cette fleur qu'il conſerve ſur l'arbre. La comparaiſon que nous fîmes de lui avec ſon arrière petit-fils, nous en fit ſentir la différence. Taïfaco lui-même, malgré ſon air ſain, frais, & vigoureux, à le conſidérer de près, montroit un teint un peu uſé. Il reſſembloit en un ſens à ces femmes de mon pays, qui malgré leur âge prétendent toujours plaire, & ont l'art de perdre tous les matins vingt années, qu'elles retrouvent le ſoir en ſe couchant.

Je ne ſuis point ſurpris, dis-je à Taïfaco, que l'air que vous reſpirez, la vie douce & tranquille que vous menez, & le régime de vie que vous obſervez, vous faſſent vivre plus long-temps que tous les autres hommes, qui ſemblent faire des efforts pour abréger leurs jours. Ce qui m'étonne, eſt de voir que la vieilleſſe n'eſt pour vous qu'une éclipſe, & que vous rétrogradez, pour ainſi dire, & recouvrez toutes les années que vous avez perdues, en retournant à la jeuneſſe & même à l'enfance.

La lumière, répondit Taïfaco, eſt l'image de

notre vie; elle naît le matin sur notre hémisphère elle augmente peu à peu par l'élévation du flambeau qui la produit; & quand l'astre du jour a touché le méridien, elle décroît insensiblement & revient au même degré & au même point où elle avoit paru en naissant. La cause de votre étonnement est, que vous bornez la puissance du seigneur éternel du monde, & que vous vous êtes imaginés jusqu'ici que la nature observe par-tout les mêmes règles; mais à force de la rendre régulière & uniforme, vous la rendez stérile & impuissante. Par exemple, si nous n'avions jamais vu d'autres hommes que nos compatriotes, nous ne pourrions nous-mêmes nous persuader qu'il y eût des hommes sur la terre qui mouruſſent de vieillesse.

Eh quoi! interrompis-je, n'est-ce pas de vieillesse que meurent tous les animaux & toutes les plantes, & leur exemple ne vous suffiroit-il pas pour vous faire juger de la destinée de tous les autres hommes? Nous faisons une grande différence, repartit Taïsaco, entre la vieillesse & l'ancienneté. Les animaux & les plantes meurent comme nous d'ancienneté, mais non de vieillesse, à moins que quelque cause particulière ne change ce cours ordinaire de la nature. Il en est ainsi des hommes; si nous n'observons point les lois de santé éta-

blies depuis long-temps dans ce pays ; ſi nous nous livrons à un travail immodéré ou à un repos trop durable ; ſi nous ne réprimons point nos paſſions, qui allument dans nos corps & y nourriſſent un feu qui les conſume, il arrive alors que nous mourons neufs ou vieux, mais jamais anciens.

Nous entendîmes alors le bruit d'une eſpèce de violon, qui fit rentrer toute la compagnie dans la ſalle où nous avions ſoupé. Taïfaco nous apprit que l'uſage étoit parmi eux de danſer tous les jours après les repas du ſoir, & que ce n'étoit pas une des moins importantes de leurs lois de ſanté. Il ajouta, que ce ſeroit un grand plaiſir pour les dames de nous voir danſer à la manière d'Europe, ſi nous voulions bien leur donner cette ſatisfaction. Nous répondîmes, Silva & moi, que nous danſerions volontiers, mais que nous ſouhaitions ne le faire que les derniers, afin de voir d'abord le goût de leurs danſes, & d'être animés par leur exemple. Alors les plus jeunes de la famille commencèrent cette eſpèce de bal domeſtique, où tous danſèrent ſucceſſivement, tantôt ſeuls, tantôt deux, tantôt quatre, & tantôt tous enſemble, & toujours avec beaucoup de juſteſſe & de grace. Lorſque notre tour de danſer fut venu, je priai

celui qui jouoit du violon de répéter un certain air que je lui avois entendu jouer, & dont le mouvement étoit celui de la gigue, que je danſai avec l'applaudiſſement de toute la compagnie. Pour Silva, il danſa un pas de deux, où il brilla moins par ſa bonne grace que par ſa légereté.

Les dames prirent alors congé de nous, & ſe retirèrent. Pour nous, nous fûmes conduits par Taïfaco dans un appartement compoſé de deux chambres agréablement meublées, mais ſans magnificence, où nous trouvâmes d'excellens lits. Voilà, nous dit-il, où je ſouhaite que vous goûtiez les douceurs d'un profond ſommeil. Dormez tranquillement, aimables étrangers, & que les regrets & les inquiétudes ne viennent point troubler votre repos.

A ces mots, il nous ſalua civilement, & nous dit adieu. Comme Silva & moi étions extrêmement fatigués, après avoir rendu grace à la providence du ſoin qu'elle prenoit de nous, nous nous couchâmes, & fûmes auſſi-tôt enſevelis dans un profond ſommeil, dont nous ne ſortîmes que le lendemain aſſez tard.

CHAPITRE XX.

Taïfaco explique à l'auteur les lois de ſanté établies parmi les Létaliſpons.

LES alimens épurés que nous avions pris la veille, quoiqu'en grande quantité, à cauſe de notre appétit extrême, n'excitèrent pendant la nuit aucun tumulte dans notre eſtomac. Quelque temps après que nous fûmes éveillés, Taïfaco vint nous retrouver, & après nous avoir demandé obligeamment des nouvelles de la manière dont nous avions paſſé la nuit, il nous fit déjeûner; puis il nous propoſa une promenade vers un endroit agréable, où il nous aſſura que nous aurions du plaiſir.

Auſſi-tôt nous ſortîmes de notre appartement & le ſuivîmes; il nous fit d'abord remarquer la beauté champêtre de pluſieurs maiſons qui s'offroient à nos yeux. Ce n'eſt point l'uſage parmi nous, dit-il, de bâtir des villes comme vous. On dit que vous en avez en Europe de très-grandes; pour moi, qui n'ai vu que les petites villes que les eſpagnols ont bâties dans le Chily, je m'imagine que ces grandes villes d'Europe doivent plutôt être

un amas de priſons & de cachots, qu'une ſuite de logemens commodes. Comment pouvez-vous conſerver un eſprit libre, au milieu d'une ſi grande multitude d'hommes? N'y êtes-vous pas ſans ceſſe aſſiégés de viſites & d'affaires, qui ſouvent ne ſont point les vôtres? Il me paroît que les villes ſont aux hommes ce que les cages ſont aux oiſeaux. Ce feu céleſte qui eſt dans nous, ne veut point être enfermé; il aime l'air & les champs. C'eſt là qu'il penſe librement & à loiſir, & qu'il eſt plus à couvert des préjugés & des paſſions. Dans les grandes villes, les vices en foule ne doivent point ſe ſentir, mais ſe gliſſer par-tout ſans qu'on s'en aperçoive. La vertu y doit être éclipſée, & y périr preſque toujours par la contagion de l'exemple. La vie champêtre eſt toute en exercice & en action; ce qui aiguiſe l'appétit, endurcit & fortifie le corps. C'eſt donc avec beaucoup de ſageſſe que nos lois nous défendent de bâtir des villes. Si nous le faiſions, il eſt vraiſemblable que nous perdrions bientôt le don d'une longue vie & le privilége de rajeunir.

Taïſaco nous demanda alors en quoi conſiſtoient nos lois de ſanté. Nous lui répondîmes que nous n'en avions aucune, & que nos légiſlateurs n'avoient jamais ſongé à pro-

longer notre vie ; qu'au contraire, la plupart de nos lois ne ſervoient qu'à en abréger le cours par les fâcheuſes affaires qu'elles occaſionnoient. D'ailleurs, ajoutai-je, nous eſtimons & révérons un homme qui dort peu, qui travaille beaucoup, qui mène une vie auſtère, qui brave les injures de l'air, le chaud, le froid, la faim, la ſoif, & qui ne ſe nourrit que de mets ſans ſuc, qui échauffent ſon ſang & altèrent ſa ſanté.

La vie n'eſt donc pas, ſelon vous, répliqua Taïſaco, le fondement de tous les biens, ni la ſanté le premier de tous les avantages ? Le Seigneur éternel du monde vous a-t-il donné une vie, pour la ménager ſi peu ? Eſt-ce ainſi que vous reſpectez ce don céleſte ? Pour nous, qui regardons la vie comme le plus grand de tous les biens, nous tâchons d'en prolonger la durée le plus qu'il nous eſt poſſible, & de tenir notre ame le plus long-temps que nous pouvons dans le corps humain qu'elle anime actuellement ; & pour cela nos lois contiennent des préceptes admirables.

Nous lui demandâmes alors en quoi principalement elles conſiſtoient, & ſi elles étoient fort étendues. Elles ne comprenent, nous répliqua-t-il, que quatre ou cinq articles, que je vais vous expliquer en peu de mots. La

première loi concerne l'air que nous devons reſpirer. Par cet article important, il nous eſt ordonné expreſſément de choiſir toujours celui qui convient le plus à notre tempérament, ſans conſidérer ſi c'eſt notre air natal ou non : car l'air que nous avons commencé à reſpirer en naiſſant, ne peut nous être ſalutaire qu'autant qu'il a le degré de température qui nous convient. Pour connoître la qualité de l'air qui nous environne, nous avons des thermomètres, des baromètres, des hygromètres, & des anemomètres ; & pour diſcerner celui qui nous convient davantage, nous avons parmi nous des hommes habiles, qui, en obſervant attentivement la reſpiration de ceux qui les conſultent, jugent infailliblement de la nature de l'air que leur tempérament exige. Il eſt démontré que l'air eſt l'auteur de la fermentation qui arrive dans toutes les ſubſtances fluides : Jugez du pouvoir qu'il a ſur nos corps, où il entre non ſeulement par la bouche & par les autres conduits naturels, mais qu'il pénètre encore par tous les pores extérieurs de la peau. Auſſi en comparant les changemens que l'air cauſe dans le corps humain à ceux qui y produiſent les alimens, on trouve que ceux que l'air cauſe ſont beaucoup plus conſidérables. En général un air ſain nous eſt recommandé ; & c'eſt pour

cela qu'il nous eſt extrêmement défendu, comme je vous l'ai dit, de bâtir des villes, qui élèvent néceſſairement des vapeurs chargées de corpuſcules groſſiers, capables de corrompre la maſſe du ſang. Un air trop ſubtil, tel qu'on le reſpire ſur les hautes montagnes, peut être auſſi très-nuiſible, parce que la colonne n'y ayant pas aſſez de hauteur, & par conſéquent la compreſſion de cet air étant foible, les poumons s'enflent, & la reſpiration devient plus difficile. (J'avertis ici en paſſant le lecteur curieux, que dans les baromètres dont on ſe ſert en ce pays-là, on employe l'eau & non le mercure, conformément à l'opinion du ſavant Boyle, qui dit avoir expérimenté que la compreſſion de l'atmoſphère eſt bien plus ſenſible dans le baromètre, lorſque l'on ſe ſert d'eau, que lorſqu'on y employe le mercure).

Le ſecond article, pourſuivit-il, regarde les alimens dont nous devons faire uſage; je vous ai déjà dit, que par l'art de la chimie nous avions trouvé le ſecret de les épurer & de les réduire à une eſpèce de quinteſſence. Ce n'eſt pas qu'il nous ſoit abſolument défendu de manger les herbes, les légumes, les grains, & les fruits, tels que la nature nous les offre, après les avoir aſſaiſonnés; mais en ce cas il nous eſt recommandé de ne point nous en raſſaſier, & d'é-

viter la trop grande variété, qui fait que la fermentation eſt plus difficile, la digeſtion plus lente, & que le chile, compoſé de trop de particules hétérogènes, ne peut que difficilement arriver à cette mixtion parfaite, qui eſt néceſſaire à la nourriture de toutes les parties du corps. A l'égard de la boiſſon, notre uſage eſt de ne boire jamais l'eau froide, mais de la mêler avec de l'eau qui a bouilli. Je ſais que dans les ardeurs brulantes de l'été, il eſt plus agréable de boire de l'eau, non ſeulement froide, mais glacée; mais nous éprouvons que la glace, loin d'éteindre la ſoif, ne fait que l'augmenter; elle ferme par ſa froideur les pores du palais, & bouche les fontaines ſalivales, d'où coule cet humide radical qui tempère la chaleur du ſang.

Le troiſième article regarde l'exercice du corps. La loi nous recommande de le proportionner toujours à la nourriture que nous prenons; en ſorte que ſi nous mangeons peu, nous travaillons peu, & que ſi nous travaillons beaucoup, nous mangeons auſſi beaucoup. C'eſt cette harmonie judicieuſe entre le travail & la nourriture, qui fait que les maladies ſont très-rares parmi nous, & que nous nous mettons en état de jouir du privilége ſingulier que la nature nous a donné de rajeunir.

Le mouvement des muſcles réveille la chaleur aſſoupie, excite la circulation du ſang, favoriſe la diſtribution des alimens, prévient & diſſipe les obſtructions, & augmente la tranſpiration.

Le quatrième article concerne la veille & le ſommeil. La loi nous défend de renverſer l'ordre que preſcrit la nature, & nous ordonne de donner la nuit au repos, & le jour au travail. Elle nous recommande de garder, par rapport à l'un & à l'autre, la proportion de trois à un. Car ſi le ſommeil eſt néceſſaire pour délaſſer le corps fatigué des travaux de la journée, & pour détendre les fibres, il eſt certain que rien n'eſt plus capable de nous affoiblir, qu'un trop long ſommeil, qui nous fait perdre dans le repos beaucoup plus d'eſprits, que nous n'en pouvons diſſiper par l'exercice.

Le cinquième article, continua-t-il, regarde les mouvemens déréglés de l'ame, auſſi contraires à la ſanté, que les exercices modérés du corps lui ſont favorables. Pour en prévenir les funeſtes effets, on nous accoutume dès l'enfance à réprimer nos paſſions, & à dompter l'amour-propre, qui en eſt toujours le principe. On punit ſur-tout très-ſévèrement la colère, qui de toutes les paſſions eſt celle qui agit le

plus ſur le corps ; car c'eſt alors que l'ame offenſée, réuniſſant en un inſtant toutes ſes forces, pouſſe le ſang & les eſprits au dehors, & agite le cœur, dont les ſyſtoles ſont ſi violens, par le flux impétueux des eſprits animaux, que le ſang, précipité dans les artères, au lieu d'entrer dans les veines, s'extravaſe en quelque ſorte, & cauſe cette rougeur ſubite, qui éclate ſur la peau d'un homme extrêmement irrité. Le contraire arrive dans la crainte, où il ſe fait une contraction générale de toutes les fibres, & où le ſang eſt reporté vers le cœur par les artères ; ce qui eſt cauſe que la pâleur ſaiſit toujours le viſage d'un homme effrayé. C'eſt ainſi que, par la liaiſon mécanique qui eſt entre l'ame & le corps, les mouvemens de l'ame agitant toute la maſſe des fluides, l'économie naturelle eſt renverſée. C'eſt donc avec raiſon que, pour conſerver la ſanté & parvenir à une longue vie, nous nous exerçons de bonne heure à dompter nos paſſions ; & que notre principale éducation conſiſte dans une étude pratique des préceptes de la morale. Nous inſtruiſons ſur-tout les jeunes gens à faire un uſage modéré des plaiſirs de l'amour, dont l'excès eſt ſi nuiſible & ſi honteux.

Vous autres Européens au contraire, ajou-

ta-t-il, vous vous contentez d'appliquer d'abord la jeuneſſe à l'étude de pluſieurs langues ; & vous ſongez bien davantage à cultiver l'eſprit des enfans, qu'à leur former le cœur & à déraciner leurs paſſions. Il arrive même que, par une exceſſive application à l'étude, vous altérez leur conſtitution. Sous prétexte d'imprimer profondément dans leur cerveau les traces d'une infinité de mots & de règles grammaticales, vous en ébranlez les fibres tendres & délicates : leur mémoire ſurchargée appeſantit leur imagination & affoiblit leur jugement ; & la ſcience, que vous faites d'ordinaire entrer dans leur ame par la crainte (1) (ainſi que les eſpagnols le pratiquent), leur donne pour le reſte de leur vie une timidité qui énerve leur eſprit. Ce n'eſt pas que nous mépriſions les lettres ; mais nous n'y donnons qu'une application modérée. La ſobriété par rapport aux ſciences nous eſt recommandée, de même que par rapport aux alimens, parce que l'intempérance de l'étude éteint la chaleur naturelle, interrompt & détourne le cours des eſprits. La tête, le ſiége de l'ame, &, pour ainſi dire, le palais de la ſcience,

(1) C'eſt un proverbe eſpagnol : *La ſcientia por la ſangre entra*, c'eſt-à-dire, *la ſcience entre par le ſang.*

échauffée par la continuelle action des fibres & par la tenſion habituelle des nerfs, ceſſe de diſtribuer dans tous les membres les eſprits vitaux, dont elle eſt le principe ; ce qui produit un abattement dangereux, & une eſpèce d'engourdiſſement qui précipite les jours & hâte le trépas.

CHAPITRE XXI.

Littérature des Létalisſpons. Réflexions ſur les vers rimés & ſur les vers latins.

NOUS écoutions avec autant de plaiſir que d'attention les maximes ſages & utiles que Taïfaco nous expoſoit; nous étions ſurpris de trouver en lui une eſpèce de médecin, raiſonnant clairement & avec juſteſſe ſur l'économie du corps humain. Mais en même temps nous ne pouvions nous imaginer qu'il y eût des médecins dans un pays où les hommes vivoient ſi long-temps. Taïfaco, s'étant aperçu de notre étonnement, nous dit, qu'effectivement il n'y avoit perſonne parmi eux qui fît profeſſion de guérir les autres, parce que chacun étoit médecin de ſoi-méme ; en quoi ils ſuivoient les exemples de tous les animaux, qui dans leurs infirmités ne prennent conſeil que de la nature ; que d'ailleurs ils étoient très rarement malades, & que cela n'arrivoit que lorſqu'ils violoient leurs lois de ſanté ; qu'en ce cas ils conſultoient leur propre raiſon & leur expérience ; & que par la connoiſſance de leur tempérament, que chacun

chacun étudioit avec attention, ils ſe guériſſoient aiſément.

Comme il nous avoit parlé du degré d'application qu'ils donnoient à l'étude des ſciences, & de l'eſtime qu'ils faiſoient des lettres, je lui demandai qu'elles ſciences ils cultivoient particulierement. A quoi il me répondit, qu'en général ils les cultivoient toutes; mais que celles qui étoient les plus eſtimées parmi eux, étoient les mathématiques & la phyſique; que communément ils préféroient à l'étude des ſciences ſublimes, celles des beaux arts; tels que la muſique, la poëſie, l'éloquence & la peinture, parce que ces arts les amuſant agréablement & flattant leurs ſens, contribuoient à la conſervation de leur ſanté & à la prolongation de leur vie.

Notre poëſie, ajouta-t-il, ne reſſemble pas à la poëſie des eſpagnols, dont les vers, malgré la nobleſſe & la majeſté de leur langue, ont une cadence ennuyeuſe & déſagréable, cauſée par la grandeur affectée & monotone de leurs mots. D'ailleurs la rime, qu'ils regardent comme un agrément, & qui, à ce que j'ai ouï dire, caractériſe les vers de la plupart des nations d'Europe, me paroît une invention mépriſable, & une affectation puérile. Qu'y

a-t-il de plus ridicule & même de plus fatiguant pour l'oreille, que ce retour périodique de pareilles ſyllabes, placées régulièrement au bout de chaque ligne, avec les mêmes meſures & les mêmes poſes ? Si rien n'eſt plus agréable aux ſens que la variété, comment a-t-on pu s'imaginer que des ſons uniformes & ſemblables puſſent flatter l'oreille ? La rime doit gêner infiniment le poëte, & ne peut rien produire qui ſoit capable de donner de la force ou de la grace au diſcours & d'émouvoir l'ame. Je ne pouvois autrefois, ſans rire, entendre les tragédies des eſpagnols, où je voyois des héros mourir en rimant. Mais ce qui me paroiſſoit le plus abſurde étoit de voir que dans un changement de ſcène, celui qui entroit nouvellement ſur le théâtre, & qui n'avoit pu entendre les vers récités immédiatement avant qu'il arrivât, ne laiſſoit pas de rimer avec le dernier vers qu'on avoit dit en ſon abſence, comme s'il l'eût ouï. En vérité, ajouta-t-il, je ne puis comprendre votre goût européen, ni la manie de vos beaux eſprits. Pour nous, continua-t-il, nous n'avons qu'une verſification métrique, compoſée de ſyllabes longues & breves, qui nous fournit une variété harmonieuſe de ſons, qui, par les degrés divers de leur gravité ou

de leur rapidité, expriment & excitent en même temps les mouvemens tranquilles ou impétueux de l'âme.

Tels étoient, lui répondis-je, les vers des grecs & des romains, peuples célèbres de l'antiquité, dont nous avons emprunté toutes les ſciences & tous les arts qui fleuriſſent aujourd'hui parmi nous. Quoique leurs langues ſoient éteintes, & qu'il n'y ait plus que celle des derniers qui brille encore un peu dans les ténèbres de nos colléges (parce que nous l'apprenons d'ordinaire dans nos premières années, pour l'oublier ou pour n'en faire aucun uſage le reſte de notre vie), il ſe trouve néanmoins des hommes parmi nous, qui non contens de la cultiver & de conſacrer leurs veilles à en étudier les règles & le goût, prennent encore plaiſir à compoſer dans cette langue des vers admirables que perſonne ne lit. Ces vers ont beaucoup plus de force & de grace que les nôtres; & une preuve de leur mérite & de leur beauté, eſt qu'il ſe trouve aujourd'hui des poëtes, qui, quoique certains de n'être point entendus, ne laiſſent pas d'en faire.

C'eſt dommage, continuai-je, que le goût de cette verſification harmonieuſe ſe ſoit perdu, & que, par un triſte effet de notre pareſſe & de notre ignorance, nous ſoyons réduits à lui

CHAPITRE XXII.

Deſcription du village des cérebellites & des quatre claveſſins. Réception d'un nouveau cérebellite.

EN nous entretenant ainſi, nous arrivâmes inſenſiblement près d'un village très-fameux parmi les habitans de cette contrée, & appelé dans leur langue *Scaricrotariparagorgouleo*, dont les environs me ſurprirent par la bizarrerie des choſes qu'ils offrirent à ma vue. J'y vis, ſur de hautes montagnes, des prairies arroſées par le ſecours de pluſieurs pompes, & des vignobles au bord des ruiſſeaux; des jets d'eau ſur la pointe des rochers, des caſcades à chaque pas, avec des pavillons iſolés, d'une architecture ſingulière, expoſés à tous les vents, & ſur leſquels on apercevoit une infinité de girouettes bruyantes & de cadrans lunaires.

Vous voyez, nous dit notre conducteur, le fameux village des cérébellites de notre nation. Il eut beaucoup de peine à nous définir cette eſpèce d'hommes, qu'il nous avoua être au delà de toute définition; cependant nous comprîmes que ces cérébellites ſe rap-

portoient, à ce que nous appelons dans notre langue angloiſe magger-headed, & à ce que les françois appellent calotins, gens dont le cerveau fécond, malgré le feu dont il eſt conſumé, produit des choſes étonnantes. C'eſt aujourd'hui, ajouta-t-il, le quatorzième jour de la lune, jour conſacré parmi eux à la réjouiſſance; je veux que vous ſoyez témoins de leurs amuſemens & de leurs exercices. Ce n'eſt point au reſte chez des foux que je vous mène, ou ſi l'on veut les appeler ainſi, ce ſont au moins des foux pleins d'eſprit & d'un caractère aimable. En vérité, ſans cette eſpèce d'hommes, que la providence a ſemés ſur la ſurface de la terre, pour le plaiſir des ſages, il me ſemble que le ſéjour en ſeroit aſſez triſte. Auſſi je crois qu'il n'y a point de pays qui n'ait ſes cérébellites. Avançons d'abord de ce côté-ci, continua-t-il, c'eſt dans ce gros pavillon, que vous voyez à gauche, qu'ils ont coutume de s'aſſembler.

Lorſque nous fûmes arrivés à cet endroit, Taïſaco nous préſenta d'abord au préſident de l'aſſemblée, petit homme, maigre, ſec, & agile, dont la tête chauve étoit couverte d'une calotte de métal, plus brillante que celle de tous les autres. Tous les cérébellites, charmés de voir deux étrangers aſſiſter à leurs jeux

périodiques, nous comblèrent d'honnêteté & nous firent asseoir à la place la plus honorable, & peu de temps après on commença une espèce de bal.

Ce qui attira le plus mon attention, fut l'orchestre, composé de quatre clavecins, qui ne furent touchés que l'un après l'autre. Le premier, au son duquel on dansa, étoit composé de fils de laiton, lesquels aboutissoient à un grand nombre de timbres proportionnés dans leurs volumes, dont les battans, mis en mouvement par une main légère & savante, formoient des accords argentins, & rendoient un son également perçant & harmonieux, avec une cadence digne de l'oreille des cérébellites.

Un concert succèda au bal, & fut exécuté par une seule famille. Le bisaïeul chantoit le premier dessus, son fils le second dessus, son petit-fils la basse, & son arrière petit-fils la haute-contre. On ne se servit point dans ce concert du clavecin à timbres, qui auroit rendu un son trop éclatant, pour pouvoir agréablement accompagner les voix; mais d'un autre clavecin assez pareil aux nôtres, excepté que les touches, au lieu de faire mouvoir des sautereaux & d'ébranler par leur mouvement des cordes de fil de laiton, faisoient tourner,

par des reſſorts cachés une certaine quantité de petites roues de bois enduites d'une eſpèce de colophane, dont chacune en tournant faiſoit réſonner la corde de boyau qui lui étoit contiguë, à peu près comme dans nos vielles, où c'eſt une roue qui ſert d'archet.

Ce clavecin me parut infiniment au-deſſus des clavecins d'Europe, ſur leſquels, comme le ſavent ceux du métier, on ne peut exécuter ni tenues, ni diminutions, ni augmentations de ſon, & qui ont toujours une eſpèce de dureté & de ſéchereſſe, quelque parfaitement qu'ils ſoient touchés. Celui-là au contraire étoit d'une douceur extrême, proportionné à ſa force: on y pouvoit aiſément tenir, flatter, pincer, diminuer, & enfler les tons; en ſorte que je crus entendre un *concerto* de Corelli ou de Vivaldi, exécuté par deux violes de Chelles & quatre violons d'Italie.

Je fais conſtruire actuellement, par un habile ouvrier de Londres, un clavecin pareil à celui que je viens de décrire; & je ne doute point qu'il ne réduiſe un jour tous les clavecins de l'Europe, qui ont été juſqu'ici en uſage, au rang de la guitare, du luth, & du théorbe; inſtrumens auſſi ſurannés que les perſonnes qui ſe plaiſent à en jouer. Cependant j'ai jugé à propos d'y faire quelque changement, ſui-

vant les avis d'un des premiers joueurs de clavecin d'Angleterre. Au lieu de cette multitude de roues, dont chacune en tournant ébranle la corde qui lui répond, il m'a dit qu'il étoit plus à propos de les réduire toutes à une seule d'une grandeur proportionnée à celle du clavecin, laquelle tournera toujours par le mouvement que lui donneroit le pied du joueur; qu'ainsi, au lieu que dans le clavecin des cérébellites, c'est la petite roue qui va chercher la corde, ici au contraire ce sera la corde qui cherchera la grande roue; ce qui est plus simple, plus naturel, & plus aisé à exécuter.

Ce concert sérieux fut immédiatement suivi d'un autre petit concert burlesque, qui me réjouit beaucoup, & qui fut exécuté avec le troisième clavecin, organisé d'une façon nouvelle. On avoit rangé dans quinze différentes cages autant de petits cochons de différens âges; sous chacune des touches du claveſſin étoient perpendiculairement attachées de longues aiguilles, dont la pointe portoit immédiatement sur le dos de ces animaux, selon que le musicien appuyoit ses doigts savans sur les touches du clavecin; les longues aiguilles ne manquoient point de piquer les cochons, qui, étant proportionnés dans leur grandeur, rendoient aussi par leurs cris plaintifs des tons proportionnés, les uns à

la tierce, les autres à la ſixte, ceux-ci à la quinte, & ceux-là à l'octave. Ceux qui étoient deſtinés à faire la baſſe paroiſſoient aſſez gros, & ſembloient articuler Howhn, comme les autres plus petits ſembloient prononcer Howihn. Et afin que le ſon que rendoit chacun de ces animaux, finît régulièrement & avec préciſion, & ne cauſât aucune cacaphonie, il y avoit à cette eſpèce d'orgues des pédales, qui, par le moyen de pluſieurs courroies, faiſoient, quand on vouloit, taire les cochons, dont le muſeau ſe trouvoit bridé & ſerré, ſelon que le joueur appuyoit ſon pied ſur les touches. J'ai aſſiſté quelquefois à des concerts où les accords étoient moins juſtes, & les voix moins paſſables. L'inventeur de cet inſtrument nous dit, qu'il dreſſoit actuellement des chats, & leur apprenoit à chanter, conformément aux idées d'un ingénieux cérébellite, qui avoit publié un livre ſur ce ſujet.

Mais ce qui me cauſa un extrême plaiſir & me donna une haute opinion des cérébellites, fut le quatrième clavecin, inſtrument dont nous n'avons jamais eu d'idée en europe. La longue vie des peuples de ce pays leur donne lieu de chercher la perfection & de la trouver; chez nous au contraire la vie eſt courte, & l'art eſt long. Cet inſtrument, qui dans ſa conſtruction

reſſembloit en effet à un clavecin, & à qui pour cela on donnoit ce nom, quoiqu'il n'eût aucun rapport à la muſique, s'appelle dans la langue du pays tira-flouc, c'eſt-à-dire, clavecin oculaire, ou tir-à-crac, c'eſt-à-dire, clavecin dramatique, & ſert uniquement à la repréſentation de la comédie automatique. Un cérébellite très-verſé dans cet art, par le mouvement rapide & les diverſes flexions de ſes doigts agiles, qu'il appuyoit ſur différentes touches, faiſoit paroître & mouvoir ſur un théâtre, qui s'élèvoit au bout du claveſſin, pluſieurs figures ſemblables à nos marionnettes, & les animoit par les ſituations, les poſtures, les attitudes & les geſtes divers, que ſes doigts intelligens leur communiquoient, & par une eſpèce de voix fort jolie qu'il leur prêtoit, en déguiſant & modifiant la ſienne de cent façons différentes qui me ſurprirent.

Le poëte, auteur de la pièce repréſentée par le clavecin dragmatique, étoit préſent. C'eſt une grande ame, me dit Taïſaco, qui ne travaille point en vue de s'acquérir une gloire chimérique, qu'il mépriſe. Il ne ſe propoſe dans ces ſortes d'ouvrages qu'une honnête utilité. Comme on a lancé contre lui quelques petits traits ſatiriques, au ſujet du motif qui lui fait exercer ce métier, ſon courage philoſophique

lui a fait prendre pour deviſe un âne mangeant des chardons, avec ces mots : Qu'ils me piquent, pourvu qu'ils me nourriſſent ; pour faire connoître, qu'il ſe met peu en peine des railleries piquantes que lui attirent ſes vers ſifflés du public, mais très-bons au gré de ſon eſtomac, qui leur donne toujours ſon ſuffrage.

Après tous ces divertiſſemens, on nous annonça qu'on alloit recevoir un nouveau cérébellite, qui, par une infinité d'actions éclatantes, & par quelques ouvrages d'eſprit, avoit mérité d'être aſſocié à cet illuſtre corps. On nous aſſura que ce digne proſélite avoit beaucoup brigué cet honneur, qui jamais ne s'accordoit qu'aux plus vives & aux plus preſſantes ſollicitations. Enflé d'un orgueilleuſe modeſtie, & affectant l'air d'un ſage téméraire, il s'avança au milieu de l'aſſemblée, & s'étant mis à genoux aux pieds du préſident, il jura d'abord d'obſerver tous les ſtatuts du corps, qui ſe rapportoient tous à trois chefs, comprenant toute la vie humaine, c'eſt-à dire, aux penſées, aux paroles, & aux actions.

Par rapport aux penſées, il promit ſolennellement, 1°. de ſuivre toujours les premières, & de n'avoir jamais égard aux ſecondes, parce que, par rapport à un cérébéllite, il eſt faux que les ſecondes penſées ſoient préférables aux

premières ; 2°. de ne penſer jamais comme le commun des hommes, mais de chercher toujours le neuf, le ſingulier, & le hardi ; 3°. de regarder le goût, non comme une partie du jugement, mais comme un ſixième ſens. Par rapport aux paroles, il promit, 1°. de parler beaucoup, & d'avoir pour cela toujours dans la mémoire une abondante proviſion de contes bons ou mauvais. 2° ; de s'accoutumer à ne penſer qu'immédiatement après avoir parlé ; 3°. de s'exprimer toujours d'une façon neuve & particulière. Enfin par rapport aux actions, il s'engagea à mépriſer ce qu'on appelle coutume, uſage, bienſéance, & à donner au moins une fois par an quelque ſcène agréable au public. Après la preſtation de ſerment entre les mains du préſident, le récipiendaire reçut de lui la marque honorable de ſa nouvelle dignité, qui conſiſtoit en une calotte de métal brillant. Il prononça alors un diſcours de remerciement, où l'on m'aſſura que, ſelon l'uſage, il avoit fait une ſatire ingénieuſe contre le corps où il entroit.

Je remerciai mon conducteur de m'avoir fait paſſer une journée ſi agréable, & je lui dis que c'étoit dommage que les cérébellites de mon pays n'euſſent pas de pareilles aſſemblées, & ne formaſſent pas un corps particulier ; qu'à la

vérité les françois, peuple voisin de notre isle, en avoient fait une espèce d'ordre ou de régiment ; mais qu'on y enrôloit d'ordinaire les gens malgré eux, ce qui étoit contraire à la liberté d'une nation ; qu'ils n'avoient entre eux aucune société ; qu'à peine même ils se connoissoient ; que la plupart n'entendoient point raillerie, sur-tout s'ils étoient constitués en quelque dignité, & qu'ils regardoient les suffrages & les lettres d'association, dont on les honoroit, comme des satires personnelles ; que néanmoins rien n'étoit plus utile que ces lettres appelées *brevets*, puisqu'elles pouvoient servir à corriger quelques françois de leur sot orgueil, & à réprimer leurs saillies extravagantes ; que l'appréhension d'être malignement incorporés dans ce burlesque régiment, les empêchoit souvent de se rendre ridicules avec éclat ; en sorte que cette folle société étoit pour eux une école de sagesse, ou plutôt un préservatif contre la folie.

CHAPITRE XXIII.

Mœurs & gouvernement des Létalifpons. Ce qu'ils penſent au ſujet de la ſouveraineté.

COMME j'ai toujours eu la curioſité dans les différens pays où la fortune m'a conduit, de m'informer des uſages particuliers des peuples & de la forme de leur gouvernement, je crois que le lecteur attend de moi que je lui diſe quelque choſe des mœurs & du gouvernement des létaliſpons. On a vu juſqu'ici que cette nation rapporte tout à la conſervation de la vie, que leur ſageſſe regarde comme le fondement de tous les biens. Par un effet du ſoin extrême qu'ils prennent de leur ſanté, ils fuient tout ce qui peut altérer la paix de leurs ames. C'eſt pour cela qu'on ne les voit jamais en colère. Ils ne ſe haïſſent point; ils ne ſe déchirent point l'un l'autre par des médiſances malignes, ou par des calomnies cruelles. Perſonne n'a d'ennemis, parce que perſonne n'eſt offenſé par un autre, & que s'il échappe à la fragilité quelque choſe qui puiſſe bleſſer, il eſt pardonné auſſi-tôt que réparé.

Je me ſouviens que leur ayant dit un jour,

la connoiſſez-vous ſi mal? Tuer un ennemi, ce n'eſt point vengeance, c'eſt pure cruauté; car ſe venger, c'eſt cauſer du déplaiſir à celui qui nous a offenſé, & l'en faire repentir. Or étant tué, comment ſe repentira-t-il? Il eſt à l'abri de tout mal, tandis que le vengeur reſte dans la peine, livré à ſes remords & à la crainte des châtimens.

Qu'on ne ſoit point étonné de ce raiſonnement ſingulier. Les létaliſpons ont horreur de l'effuſion, non ſeulement du ſang humain, mais encore de celui du moindre animal, ainſi qu'on l'a pu remarquer ci-deſſus. Cependant l'amour de ſa patrie & la néceſſité de ſe défendre font qu'ils ſe battent très-courageuſement, quand quelques peuples des iſles voiſines viennent les attaquer, parce qu'il eſt permis, ſelon eux, de verſer le ſang de ceux qui veulent verſer le nôtre; mais on ne les voit point, dans le ſein de la paix, au milieu de leur patrie & de leurs familles, porter des armes dangereuſes, pour ſe faire reſpecter ou craindre. Ils ne s'arment que pour détruire les bêtes féroces, ou pour repouſſer les ennemis de la patrie.

Les mariages ne ſe font point chez eux comme parmi nous, où les filles ſont toujours à charge à leur famille, & où les plus jolies,

lorſqu'elles ont peu de bien, ont beaucoup de peine à trouver des maris. Là les filles s'achètent, & une belle fille fait toujours la fortune de ſon père; celles qui ſont d'une beauté médiocre, ſont d'ordinaire épouſées gratis. A l'égard de celles qui ſont très-laides, & qui ont le corps & l'eſprit mal tournés, elles ruinent ſouvent leur malheureux père, qui, ſelon la loi, eſt toujours obligé de leur trouver un époux. Au reſte, l'eſprit eſt toujours mis en compenſation, ſoit par rapport aux belles, ſoit par rapport aux laides. D'un autre côté, un jeune homme achète toujours à meilleur marché qu'un homme âgé. Un garçon bien fait & plein d'eſprit a quelquefois pour rien une fille très-jolie & très-ſpirituelle. Tout eſt mis dans la balance de part & d'autre. On n'oublie pas non plus de faire attention à la fortune de celui qui épouſe.

Ces peuples n'ont point, comme nous, une ſoif inſatiable de richeſſes : cependant ils ne les mépriſent pas; ils blâment même ceux qui, par un eſprit philoſophique, paroiſſent s'en mettre peu en peine, & n'en faire aucun cas. Mépriſer la richeſſe, diſent-ils, c'eſt mépriſer l'occaſion de pratiquer pluſieurs vertus. La pauvreté ne donne lieu que d'exercer le courage & la patience; l'abondance au contraire

fournit les moyens de faire paroître de la tempérance, de la modeſtie, du déſintéreſſement, d'être libéral & généreux.

Ils font beaucoup d'eſtime de la beauté, ſoit des hommes, ſoit des femmes, non par rapport au plaiſir qu'elle peut cauſer par les charmes extérieurs, mais à cauſe de la relation qui eſt entre le corps & l'eſprit. Ils ſont perſuadés qu'en général une perſonne laide & mal faite de corps, a l'eſprit de même, & qu'un bel homme ou une belle femme ont preſque toujours l'ame belle, à moins que l'éducation n'ait apporté quelque changement à ce cours ordinaire de la nature : ce qui me rappelle le mot de Socrate, qui, en parlant de lui-même, diſoit que la laideur de ſon corps étoit le ſigne de celle de ſon ame; mais qu'il avoit un peu diminué celle-ci par ſes ſoins. Ce n'eſt pas qu'ils regardent cette règle comme certaine & invariable; mais ils croyent que ceux qui démentent leur bonne phyſionomie ſont plus coupables que les autres, parce qu'ils trompent les yeux, en trahiſſant la promeſſe publique, que la nature a tracée ſur leur viſage. A l'égard de ceux qui ſont difformes & contrefaits, comme ils ne trompent perſonne, ils leur paroiſſent moins puniſſables.

La juſtice s'adminiſtre chez les létaliſpons

avec beaucoup de droiture & d'équité. Ce qu'il y a de ſingulier, & ce qui paroîtra incroyable en Europe, eſt que les procès ne produiſent aucune haîne entre les plaideurs; ils ſe regardent réciproquement comme des hommes qui ſoutiennent deux opinions différentes ſur un ſujet problématique. Chacun défend ſon droit ſans animoſité, ſans aigreur. Les parties ſont même obligées par la loi de manger enſemble, au moins les deux derniers jours qui précèdent immédiatement le jugement définitif; & l'uſage eſt, que celui qui perd ſa cauſe, ne manque point de rendre viſite à celui qui l'a gagnée, pour lui en faire compliment.

L'état étoit autrefois monarchique, & la couronne élective. Mais depuis environ un ſiècle, le gouvernement eſt devenu républicain; non par aucune révolte des ſujets contre leur prince légitime, ou par l'inconſtance & la légèreté du peuple, mais par l'impoſſibilité de trouver dans le pays un homme raiſonnable & digne d'être roi, qui voulût l'être. Comme j'avois de la peine à me perſuader que c'eût été là le véritable motif qui eût cauſé cette révolution, Taïſaco me dit un jour qu'il étoit ſurpris que j'euſſe de la peine à comprendre une choſe ſi naturelle; & pour me la faire mieux concevoir, il me peignit ainſi les in-

commodités de la royauté, telles qu'il ſe les imaginoit.

Les avantages de ce rang, me dit-il, qui ſemblent ſi flatteurs & ſi brillans, ſont foibles & peu ſolides. Il eſt vrai que l'éclat de la ſouveraineté éblouit le vulgaire : ce ne ſont qu'honneurs & que reſpects ; une puiſſance abſolue, dont dépend le bonheur & le malheur de pluſieurs hommes ; beaucoup de richeſſes & de magnificence ; la jouiſſance aiſée de toutes les choſes qui flattent le plus vivement les ſens ; voilà ce qui peut rendre le ſort d'un roi digne d'envie. Mais comparez avec ces avantages frivoles, les misères réelles d'un ſouverain, vous verrez qu'il eſt très à plaindre, & que de toutes les conditions, c'eſt peut-être la moins heureuſe.

Quel aſſemblage de talens rares & de qualités ſupérieures n'exige pas le rôle de roi, pour le bien jouer ſur la ſcène de ce monde ? S'il eſt difficile de ſe gouverner ſoi-même, quelle difficulté n'y a-t-il pas à gouverner un peuple nombreux, à s'en faire craindre & aimer, à corriger les abus, ſans bleſſer les préjugés, & à ſe rendre puiſſant ſans devenir odieux ? Un roi doit être meilleur que tous ceux à qui il commande, & faire voir en lui le modèle de toutes les vertus. Mais comment

les alliera-t-il avec la politique? comment ſe rendra-t-il redoutable à ſes ennemis, ſans fouler ſes ſujets? S'il eſt pacifique, on l'accuſera d'indolence & de foibleſſe; s'il eſt guerrier, il fera murmurer ſes voiſins & gémir ſon peuple: les plaiſirs qu'il goûte, ſont-ils capables de le dédommager des fatigues que lui cauſent les affaires de ſon état? Ces plaiſirs ſont bien au deſſous de ceux dont jouit un particulier; ils s'offrent à un roi ſans qu'il les cherche; il ne les achète point, comme nous, par des ſoins agréables; il n'en connoît point le plus piquant aſſaiſonnement, qui eſt la difficulté & la réſiſtance; il n'agit point dans ſes inſipides plaiſirs, il gliſſe, il ſommeille.

Par rapport aux plaiſirs de l'eſprit, un roi ne goûte jamais purement celui de l'approbation & de la louange; il ſait qu'elle ne lui eſt point donnée par des perſonnes libres, qui puiſſent la lui refuſer. Il n'eſt aſſuré de réuſſir à rien, ſi ce n'eſt à dompter un cheval; car, en tout autre exercice, tout fléchit ſous lui, & lui cède l'avantage: le cheval ſeul n'eſt ni flatteur ni courtiſan.

La grandeur d'un roi le gêne. Sans ceſſe privé de la liberté de voyager, il eſt en quelque ſorte priſonnier dans ſon royaume, & captif dans ſa cour, où il ſe trouve preſque

toujours environné d'une foule importune de courtiſans qui l'obſervent & l'étourdiſſent, les uns de leurs demandes, & les autres de leurs remerciemens. Il eſt hors d'état de goûter les douceurs de l'amitié, qui n'eſt qu'entre les égaux. Tous les ſervices qu'on lui rend partent, ou de la coutume, ou de la contrainte, ou de l'ambition; auſſi voyons-nous les méchans princes auſſi bien ſervis que les bons : mêmes reſpects, mêmes cérémonies, mêmes éloges.

Mais ce qui fait le plus grand malheur des ſouverains eſt que la vérité les fuit; ils ne voyent d'ordinaire que par les yeux d'autrui; & ſouvent les yeux dont ils ſe ſervent empruntent encore le ſecours de pluſieurs autres yeux auxquels ils ſe fient, & qui les trompent. De là vient que ſouvent ils récompenſent le vice & maltraitent ou négligent la vertu.

Je répondis à Taïfaco que ce n'étoit pas ainſi que dans le reſte du monde on regardoit la royauté; qu'un roi y paſſoit pour l'homme le plus heureux de ſon royaume; que pour avoir la gloire & le bonheur de régner ſur une petite contrée, quelquefois un homme ſeul ébranloit une grande partie de l'univers, & faiſoit périr un million d'hommes, dont la moitié ſe battoit pour ſes intérêts, & l'autre pour ceux de ſon rival; qu'une maxime reçue

parmi les conquérans ambitieux, étoit que le crime ceſſoit de l'être, quand il procuroit une couronne ; que toutes nos hiſtoires étoient remplies de ſouverains trahis & détrônés, de ſujets rebelles, devenus uſurpateurs, de tyrans qui avoient ſacrifié à leur élévation tous les ſentimens de la nature & de l'honneur, & qui ne s'étoient maintenus ſur le trône que par les ravages & les maſſacres ; que la fureur de régner avoit autrefois renverſé la plus puiſſante république de l'univers ; qu'un homme avoit eu l'ambition de gouverner ſeul la moitié du monde, & y avoit réuſſi ; & qu'il s'étoit trouvé parmi nous des potentats qui avoient aſpiré à donner des lois à toute la terre.

Jugez de là, ajoutai-je, que la condition d'un ſouverain ne nous paroît pas ſi malheureuſe qu'à vous. L'éclat de la couronne éblouit tellement nos yeux, que nous n'y voyons point du tout ce que vous y voyez. Il n'y a perſonne parmi nous, qui ne ſacrifiât volontiers ce qu'il a de plus cher, à la gloire d'être aſſis ſur le trône, s'il pouvoit ſe flatter raiſonnablement d'y monter. Le bonheur de cet état paſſe même pour ſi indubitable, que lorſque nous voulons exprimer qu'un homme eſt heureux, nous diſons ordinairement qu'il eſt

heureux comme un roi. Nous comptons pour rien les embarras de ce rang ſuprême. C'eſt, à nos yeux, l'objet le plus déſirable, parce que nous ignorons tout le poids d'une couronne portée dignement.

CHAPITRE XXIV.

Hiſtoire de Taïfaco & d'Amenoſa.

UN jour que je m'entretenois avec Taïfaco à l'ombre d'un bocage où l'on reſpiroit un air frais & pur, je lui demandai pourquoi il avoit autrefois quitté ſon pays, pour aller au Chili ; ſi ç'avoit été par le déſir d'y commercer utilement, ou par une curioſité ſemblable à celle qui m'avoit fait abandonner ma patrie, pour connoître les mœurs des peuples éloignés. Non, me répondit-il, ce ne fut aucun de ces motifs qui m'engagea à faire ce voyage, l'amour ſeul me le fit entreprendre.

A l'âge de dix-huit ans, je devins amoureux d'une fille nommée Amenoſa, dont la jeuneſſe & les agrémens m'avoient charmé, & dont le père paſſoit pour un des hommes les plus riches de cette iſle. J'eus le bonheur de lui plaire ; elle reçut mes vœux, & nous aurions été dès-lors heureux l'un & l'autre, ſi la médiocrité de ma fortune, qui n'avoit point été dédaignée de la fille, n'eût été mépriſée du père. Mais lorſque je la lui demandai en mariage, il me la refuſa durement, en me

diſant que je n'avois point aſſez de richeſſe. Voyant que je n'étois malheureux, qu'à cauſe de mon peu de bien, je réſolus de tenter toute ſorte de moyens honnêtes pour l'augmenter. Dans cette réſolution, je fus pluſieurs jours ſans ſavoir quel parti prendre. Il eſt aiſé de former le deſſein d'être riche ; mais il eſt difficile de bien choiſir les moyens de le devenir.

J'étois dans cet embarras, accablé de triſteſſe & réduit au déſeſpoir, lorſque je rencontrai un jour ſur le bord de la mer, où j'étois tenté de me précipiter, un de mes amis intimes, nommé Haſco. Dès que je l'aperçus, je voulus m'éloigner; mais auſſi-tôt, accourant vers moi, il me retint; & m'ayant demandé affectueuſement le ſujet de mon chagrin & de ma triſte revêrie, il m'obligea, par ſes tendres importunités, à le lui découvrir. Si le ciel, me dit-il alors, m'avoit donné autant de richeſſes qu'au père de la belle Amenoſa, je la partagerois volontiers avec vous pour vous la faire obtenir; mais vous ſavez le peu de bien que j'ai hérité de mes pères, & je ſuis réduit à ne pouvoir vous offrir que mes ſtériles conſeils. J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que du côté de l'eſt il y avoit une terre fertile en or, ſource de celui qui eſt répandu

dans cette isle; mais que depuis environ un siècle, des hommes extraordinaires, armés de foudres & d'éclairs, l'avoient conquise, & en avoient égorgé ou foudroyé presque tous les habitans; ce qui avoit interrompu le commerce que nous avions avec ces peuples, & avoit rendu l'or moins commun parmi nous. Si vous m'étiez moins cher, poursuivit-il, je vous conseillerois de vous transporter dans cette riche contrée; peut-être que le ciel, favorable à vos désirs, vous y feroit trouver les moyens d'en revenir chargé d'or. Mais les dangers où ce pénible voyage vous exposeroit, ne me permettent pas de vous donner en ami un si funeste conseil.

Ah! repris-je, les périls les plus affreux n'effrayent point mon ame. Trop heureux si, en courant les plus grands dangers, je pouvois mériter ma chère Amenosa. Je vous rends graces, cher ami, de l'idée que vous venez de me communiquer; le ciel touché de mes maux vous l'a inspirée: c'en est fait, je partirai. Hasco me voulut alors détourner du dessein que je venois de prendre, & qu'il m'avoit lui-même suggéré; mais voyant que j'étois inflexible: eh bien, dit-il, puisque vous voulez vous exposer à périr, & que je suis la cause de votre funeste résolution, je veux

vous accompagner dans votre voyage, & en partager avec vous tous les dangers. Il eſt juſte que l'auteur du projet ſoit le témoin du ſuccès. Je combattis en vain une généroſité ſi héroïque, je fus contraint d'accepter ſes offres, & nous nous diſposâmes à partir enſemble.

La veille de mon départ, j'allai trouver Amenoſa, pour lui dire adieu, & l'informer de mon deſſein. Elle fut inconſolable, & maudit cent fois cette eſtime des richeſſes, qui s'oppoſoit à notre bonheur, & alloit peut-être me coûter la vie. Elle fit ſes efforts pour me détourner d'un voyage ſi périlleux; mais je le lui peignis moins dangereux qu'il n'étoit; je la conſolai par l'eſpérance d'un prompt & heureux retour, & la quittai, après nous être juré l'un à l'autre un amour éternel.

J'allai le lendemain dans l'endroit où Haſco m'avoit promis de ſe rendre, & nous marchâmes l'un & l'autre vers le bord de la mer, où nous nous mîmes dans un canot que nous avions fait préparer & remplir de quelques proviſions. L'eſpace qui nous ſépare du Chili, eſt d'environ ſoixante lieues. Nous avions fait aſſez heureuſement la plus grande partie du chemin, à la faveur d'un vent d'oueſt qui enfloit notre voile, lorſqu'il s'éleva tout à coup un orage qui nous mit dans un extrême péril;

Nous amenâmes la voile, & nous luttâmes avec nos rames contre la fureur des vagues irritées. Notre canot fut trois fois ſubmergé; mais comme il étoit d'une écorce également légère & ſolide, nous sûmes, en nous jetant trois fois à la nâge, l'empêcher de s'enfoncer entièrement, & le retourner avec adreſſe. Cependant une vague impétueuſe, haute comme une montagne, vint nous envelopper, & accabla mon compagnon, que je ne vis plus depuis. Il fut enſeveli dans les flots, & je perdis, hélas! un ami tendre & généreux, dans une triſte circonſtance où ſon ſecours m'étoit le plus néceſſaire. Pour moi, je me tins fortement attaché au canot, que je retournai, comme j'avois déjà fait pluſieurs fois. Le trouble où j'étois m'empêcha de ſentir la perte que je venois de faire, auſſi vivement que je la reſſentis dans la ſuite. Je ne ſongeai alors qu'à me préſerver du naufrage, & qu'à défendre mes jours.

Cependant le vent ceſſa & les flots ſe calmèrent. Tout fatigué que j'étois, je me mis à ramer juſqu'au ſoir, qu'il s'éleva un petit vent aſſez favorable, qui me donna lieu de mettre la voile & de me repoſer. J'avançai beaucoup pendant la nuit, en ſorte que le lendemain vers le midi je vis terre. Au bout

de trois heures, j'eus enfin le bonheur d'aborder à une pointe appelée le cap d'Acchamqui, au deſſus d'Angud. Je marchai juſqu'au ſoir, ſans trouver aucun habitant, ce pays étant ſtérile & déſert. Cependant je me nourris de quelques racines aſſez mauvaiſes, & de quelques fruits ſauvages que je trouvai ſur la côte; & je paſſai la nuit ſur un arbre, où je dormis peu.

Le lendemain, ayant long-temps marché du côté du nord, je rencontrai ſur le ſoir quelques naturels du pays, qui, frappés de mon habillement étranger, s'approchèrent de moi, & me firent pluſieurs queſtions ſur le deſſein qui m'amenoit dans leur pays. Notre langue ne diffère preſque en rien de celle de ces peuples, parce que, ſi l'on en croit la tradition, notre iſle a été anciennement peuplée par une colonie de la contrée la plus méridionale du Chili; ainſi j'entendis leur langage, & ils purent entendre le mien. Je leur répondis donc avec politeſſe, que j'étois un létaliſpon qui avoit eu la curioſité de voir un peuple dont nous tirions notre origine, & avec lequel nous avions autrefois été étroitement unis, avant qu'ils euſſent été ſubjugués, & que leur pays eût été envahi par de cruels étrangers.

A ces mots, les larmes parurent couler de

leurs yeux; ils me peignirent en général tous les maux que ces impitoyables vainqueurs leur avoient causés, & ils me firent ensuite entrer dans leur maison, où ils me traitèrent avec beaucoup d'humanité. Ils me dirent que je pourrois demeurer avec eux autant de temps que je voudrois; que par rapport à la liaison que leurs pères avoient autrefois eue avec les létalispons & à notre espèce de filiation, ils me regardoient comme un de leurs compatriotes. Mais ils me conseillèrent de ne point paroître aux yeux de leurs tyrans (c'est ainsi qu'ils appeloient les espagnols qui les avoient subjugués). Ils croiroient peut-être, me dirent-ils, que votre pays produit de l'or comme le nôtre; ils vous contraindroient de les y conduire; ils égorgeroient vos femmes & vos enfans, pour vous obliger de leur découvrir vos trésors, & vous immoleroient ensuite vous mêmes, pour assouvir leur cruauté. Prévenez ces malheurs, en ne vous montrant que lorsque vous aurez pris nos manières, & que vous pourrez paroître né dans ce pays.

Je les remerciai de leur conseil, & leur demandai si les espagnols étoient seuls en possession des mines d'or, & s'il n'étoit permis qu'à eux d'en approcher. Eux seuls, me répondirent-ils, en retirent tout le profit. Ils ont injustement

injuſtement envahi ce que le ciel nous avoit donné en partage ; & ils voudroient encore nous contraindre à nous enſevelir dans les entrailles de la terre, pour ſervir leur avarice ; mais ils n'ont pu encore nous y forcer.

Je jugeai alors que j'avois entrepris un voyage également pénible & inutile. Je réſolus de retourner dans ma patrie, & de faire tous mes efforts pour poſſéder Amenoſa, & en cas que le deſtin continuât de m'être contraire, de mourir du moins à ſes pieds. Je pris donc congé de mes hôtes après avoir paſſé quelque temps chez eux, & m'être repoſé de mes fatigues, & je repris le chemin d'Acchamqui, où j'avois laiſſé mon canot.

Mais à peine avois-je fait ſix lieues, que je fus rencontré par des eſpagnols qui chaſſoient. Voyant, à mon habillement, que j'étois étranger, ils m'arrêtèrent, & m'ayant demandé de quel pays j'étois, je jugeai à propos de leur répondre que j'étois né dans une iſle fort éloignée. Je ne faiſois pas attention que je me trahiſſois moi-même en leur répondant dans la même langue qu'ils me parloient, c'eſt-à-dire, dans la langue chilienne. Votre pays eſt-il riche ? me demandèrent-ils. Non, leur repartis-je, & vous voyez en moi un exemple de ſa pauvreté. Une tempête imprévue m'a

jeté malheureſement ſur ces côtes, & je cherche le moyen de pouvoir retourner dans mon pays. Je voulus alors continuer mon chemin, mais le chef de ces eſpagnols m'ayant arrêté, me parla ainſi : Etranger, votre figure me plaît ; venez chez moi, je vous y donnerai un emploi honnête, & quand vous jugerez à propos d'aller revoir votre patrie, la récompenſe de vos ſervices ſurpaſſera votre attente. Cette propoſition me fit pâlir, & je craignis que cette promeſſe n'aboutît à me devouer aux mines. L'eſpagnol, s'apercevant de mon trouble, me dit : Ne craignez rien ; oubliez ce que les naturels de ce pays vous ont pu dire à notre déſavantage ; ſi vous vous fiez à ma parole, je n'omettrai rien pour vous rendre heureux. Si j'avois deſſein d'attenter ſur votre liberté, je pourrois vous contraindre à me ſuivre ; mais je me contente de vous y inviter.

Ce diſcours honnête me gagna, & malgré mes préjugés, je crus devoir riſquer ma liberté & ma vie, & les ſacrifier à l'eſpérance d'acquérir de l'or. Je m'imaginai que ſi l'eſpagnol me tenoit ſa parole, je ſerois bientôt en état de mériter Amenoſa. Je fis donc une humble révérence à don Fernandez de la Chirade (c'étoit le nom de l'eſpagnol), pour lui faire connoître que j'acceptois ſes offres. Auſſi-

tôt il ordonna à un des domeſtiques de ſa ſuite de me donner ſon cheval.

Sur le ſoir, nous arrivâmes à ſon logis. C'étoit une maiſon magnifique, ſituée ſur les bords de la mer. D'un côté, on découvroit une vaſte prairie couverte d'un tapis vert toujours renaiſſant, & environnée de collines couronnées d'arbres. De l'autre, on voyoit la mer en perſpective, quelquefois élevant ſes flots agités juſqu'aux nues, mais le plus ſouvent calme & unie. La magnificence éclatoit de toutes parts dans cette maiſon ſuperbe. L'or y brilloit dans tous les appartemens; les moindres choſes étoient de ce métal divin.

Mon nouveau maître (car, ſans être ſon eſclave, j'étois à lui), me traitant avec diſtinction, me fit aſſeoir à ſa table. Mais ayant vu qu'on l'avoit couverte de viandes de différente eſpèce, je m'en éloignai, & ne voulus point manger. Je demandai à Fernandez la permiſſion de vivre dans ſa maiſon ſelon la coutume de mon pays, & de m'abſtenir de manger de la chair des animaux. Il me le permit; & j'allai auſſi-tôt cueillir dans le jardin des légumes, des racines, & des herbes que j'aſſaiſonnai & mangeai devant lui. Après le repas, il me prit en particulier, & me dit que comme aucun des eſpagnols qui le ſervoient

ne ſavoit la langue chilienne, il étoit bien aiſe de m'avoir auprès de lui, aimant mieux ſe fier à moi qu'aux naturels, qui conſervoient toujours de la haîne & du reſſentiment contre ſa nation; que ceux de ces naturels qui étoient à ſon ſervice, ne cherchoient qu'à le trahir & à lui nuire; que perſuadé que je n'avois pas les mêmes motifs de le haïr, il me donnoit une inſpection générale ſur leur conduite, & qu'il eſpéroit que mon zèle & ma fidélité le garantiroient de tous leurs complots; que comme je parlois leur langue, je pourrois m'inſinuer dans leur eſprit, découvrir leurs deſſeins, & les contenir dans leur devoir. Je lui promis de me comporter en homme d'honneur & de lui être fidèle, & je lui tins parole; de manière que je gagnai entièrement ſon amitié & ſa confiance.

Outre l'inſpection que j'avois ſur tous les naturels qui étoient à ſon ſervice, la garde de ſes tréſors m'étoit encore confiée. J'étois heureux, ſi on peut l'être éloigné d'une beauté qu'on adore & d'une patrie qu'on regrette. J'avois d'ailleurs tous les jours devant les yeux le ſpectacle le plus triſte pour un cœur étaliſpon; je veux dire que je voyois Fernandez & les autres eſpagnols tuer ſans pitié les bêtes les plus aimables, & les manger inhumaine-

ment. Je tâchois quelquefois, par mes prières, d'empêcher le meurtre de quelque animal; mais au lieu de m'écouter, on se moquoit de moi. L'amour seul, auteur du désir que j'avois d'acquérir de l'or, étoit capable de me faire rester parmi eux; mais par un événement singulier & inattendu, le ciel me rendit à ma patrie, & couronna mon amour, comme je vais vous le dire.

Quelques canoteurs de mon pays avoient trouvé sur les côtes de leur isle le corps de Hasco, que la mer y avoit jeté. Ils l'avoient considéré, & comme il me ressembloit assez de visage, qu'il étoit à peu près de mon âge & de ma taille, que d'ailleurs j'étois beaucoup plus connu que lui, & que mon départ avoit fait du bruit, ils avoient pris le corps défiguré de mon ami pour le mien. Le bruit de ma mort fut aussi-tôt répandu dans toute notre isle. Ma mère, qui m'aimoit tendrement, l'apprit avec une extrême douleur, & étant allée chez le père d'Amenosa, elle l'accabla de reproches, & l'accusa d'être l'auteur de ma mort. Il ne répondit rien à tout ce qu'elle put lui dire; il témoigna seulement beaucoup de regret de la perte qu'elle avoit faite, & tâcha de la consoler.

Mais dès qu'Amenosa eut appris mon sort,

elle s'enferma ſeule dans ſa chambre, & voulut ſe donner la mort. La foibleſſe attachée à ſon ſexe arrêta heureuſement ſon bras timide, prêt à percer ſon ſein. On enfonça la porte de ſa chambre pour prévenir les funeſtes conſeils de ſon déſeſpoir, & on lui arracha ſon poignard; mais on ne put lui arracher ſa douleur, dont ſon père, qui l'aimoit très-tendrement, étoit auſſi pénétré qu'elle. Tu n'es plus, cher Taïfaco, diſoit-elle avec tranſport; la dureté de mon père & la tendreſſe de ton cœur ont cauſé ta mort; elles cauſeront auſſi la mienne, & je te ſuivrai. Puiſſe mon ame, après mon trépas, ſe trouver dans le même ſéjour que la tienne, & animer un corps de la même eſpèce que celui qu'il anime en ce moment! Le ciel équitable ne permettra pas que nous ſoyons à jamais ſéparés l'un de l'autre; il nous réunira, pour récompenſer ton courage & ma fidélité.

Après avoir ainſi donné un libre cours à ſa douleur, elle demeura quelque temps enſevelie dans une profonde triſteſſe, ſans prononcer aucune parole. Cependant elle trompa ſon père & tous ceux qui l'obſervoient. Affectant dans la ſuite un air moins affligé, elle fit entendre qu'elle pourroit, avec le temps, ſe conſoler de ma mort. Son père la crut, & ne prit au-

cune précaution contre ſon déſeſpoir, qui éclata de cette manière. Après avoir quelque temps délibéré ſur le genre de mort qu'elle devoit choiſir, elle préféra celui de ſe précipiter dans la mer, où elle croyoit que j'avois fini mes jours. Elle ſe dérobe adroitement, & court ſeule vers le rivage, pour y exécuter ſon funeſte deſſein; mais l'image de la mort qu'elle ſe propoſe, la fait reculer. Quoi, dit-elle, mon eſprit timide combat la généreuſe réſolution de mon cœur! Ah! je vais le contraindre à lui céder la victoire, en lui cachant les horreurs d'une mort qui l'effraye. Elle court auſſi-tôt vers un canot qui étoit au bord de la mer; elle y entre ſans héſiter, & coupe hardiment la corde qui l'attachoit au rivage; elle prend une rame pour s'éloigner du bord, & lève la voile. Alors, les yeux baignés de larmes, elle ſe couvre la tête, & ſe couche dans le canot qu'elle abandonne aux flots, craignant & déſirant également la mort.

Le vent ſouffloit aſſez fort d'oueſt-ſud-oueſt, & étoit très-favorable pour aller au Chili. Le canot, après avoir vogué heureuſement pendant vingt-huit heures, & avoir cinglé auſſi directement que s'il eût été conduit par un habile canoteur, fut rencontré le lendemain par une femme du Chili, qui pêchoit & qui

s'étoit avancée à trois ou quatre lieues en pleine mer. Surpriſe de voir un canot faire voile ſans être conduit, & ſans qu'aucune perſonne parût être dedans, elle rama du côté de ce canot, s'en approcha, & fut bien plus étonnée encore d'y apercevoir une jeune fille évanouie & à demi-morte. Elle entra dans le canot, prit cette fille entre ſes bras, & tâcha de la rappeler à la vie. Amenoſa, revenue de ſon évanouiſſement, la regarda fixement, prononça mon nom, puis referma les yeux. J'ai ſu tout ce détail, en partie d'Amenoſa elle-même, & en partie de cette femme qui l'avoit rencontrée, & qui, ayant attaché ſon canot au ſien, la conduiſit dans ſa maiſon, ſituée ſur le rivage, & peu éloignée de la nôtre.

Elle me connoiſſoit depuis long-temps, parce que ſon mari étoit chaſſeur de profeſſion, & que j'allois ſouvent chez lui pour tâcher de racheter la vie aux animaux qu'il prenoit avec les filets. Je me rendis par haſard dans ſa maiſon quelques heures après qu'Amenoſa y eut été tranſportée. Ciel! quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je reconnus ma chère maîtreſſe! Jamais je n'éprouvai de ſentimens pareils; je ſentois une joie mêlée de crainte & de douleur. J'étois charmé de la retrouver; mais le triſte état où je la voyois réduite,

m'alarmoit beaucoup plus que ſa préſence ne me raviſſoit. C'eſt donc vous, lui dis-je, adorable Amenoſa ! Quel deſtin vous a conduite ſur ce rivage ? Hélas ! dans quel état êtes-vous ?

Amenoſa, frappée vivement par le ſon de ma voix qu'elle reconnut, ouvrit ſes beaux yeux éteints ; & me regardant avec une ſurpriſe égale à ſa foibleſſe : Eſt-il bien vrai, dit-elle, cher Taïſaco, que mes yeux vous revoyent ? Oui, lui répondis-je, c'eſt votre tendre & fidèle amant. Raſſurez-vous, & ceſſez de vous troubler ; daignez plutôt prendre quelque nourriture pour rétablir vos forces. Ma préſence ſembla la ranimer. Une douce joie ſe répandant ſur ſon viſage, en diminua la pâleur. On croit, dit-elle, dans notre iſle que vous n'êtes plus, & que vous avez été englouti par les flots. Que je ſuis heureuſe de vous retrouver, lorſque je ne ſongeois qu'à mourir pour vous ſuivre ! C'eſt ce qui m'a fait expoſer ma vie à la merci des flots & des vents, pour être enſevelie dans les ondes avec vous.

Quoique mon amour m'eût ſemblé être juſques-là au ſuprême degré, j'en ſentis encore croître l'ardeur. Je remerciai le ciel de m'avoir

ſi heureuſement conſervé l'objet de tous mes vœux, & je priai inſtamment l'hôteſſe d'avoir un ſoin extrême de l'étrangère qui étoit chez elle; je lui recommandai un profond ſecret, & lui promis une récompenſe digne de ſes ſoins.

Amenoſa rétablit ſa ſanté en peu de jours, & j'aurois été au comble de mes vœux, ſi j'avois eu la liberté de retourner avec elle dans mon pays. Mais mon état, mon devoir, & les bienfaits dont l'eſpagnol m'avoit comblé, étoient des chaînes qu'il m'étoit difficile de rompre. J'avois au moins la conſolation de voir tous les jours librement mon aimable maîtreſſe, & je l'aurois dès-lors épouſée, ſi, ſelon nos lois, le mariage contraire à la volonté des parens eût été permis.

Mais ſur ces entrefaites don Fernandez tomba malade dangereuſement. Connoiſſant que ſa fin étoit proche & qu'il ne pouvoit réchapper, il ſe diſpoſa à la mort conformément aux principes de ſa religion, & récompenſa tous ſes domeſtiques. Comme j'étois un de ceux qu'il aimoit le plus, il me donna cent livres d'or pur, avec trois mille livres d'argent quinté, & me fit encore quelques autres préſens, en me priant de me ſouvenir

de lui. Il mourut regretté de tous les eſpagnols & de tous les chiliens qui connoiſſoient ſa vertu. Heureuſe contrée ! ſi tous ceux de ſa nation lui euſſent reſſemblé.

Alors je ſongeai à retourner dans mon pays & à y conduire ma chère Amenoſa, perſuadé que ſon père, à la vue d'une fille unique que je lui rendrois, & des richeſſes dont il me verroit poſſeſſeur, ne pourroit me la refuſer. Je fis donc une proviſion de fruits, d'herbes, & de racines, que je fis cuire; & après avoir remercié l'hôte & l'hôteſſe d'Amenoſa, & avoir payé leurs ſoins, nous nous embarquâmes l'un & l'autre dans un grand canot que nous avions fait conſtruire exprès. Je pris deux habiles canoteurs pour nous conduire plus ſûrement, & je priai l'hôteſſe, en lui promettant une récompenſe, de vouloir bien, pour la bienſéance, accompagner Amenoſa dans le voyage; je l'aſſurai que le même canot la ramèneroit chez elle dans peu de jours; elle y conſentit, & nous nous diſposâmes à partir.

Lorſque nous étions ſur le point de quitter le rivage, nous vîmes de loin accourir des eſpagnols qui nous firent ſigne de les attendre. Comme nous ignorions leurs deſſeins, & que nous ſoupçonnions qu'ils vouloient peut-être

s'emparer de l'or & de l'argent que nous emportions, nous ne jugeâmes pas à propos d'obéir. Alors ils tirèrent quelques coups de fusil; mais nous étions trop éloignés d'eux, pour que leurs balles pussent nous atteindre. Une lionne furieuse qui parut en même-temps, les obligea de prendre la fuite. Cependant nous coupâmes promptement la corde dont le canot étoit amarré, & nous nous hâtâmes de nous éloigner du rivage. La lionne accourut, pressée d'une faim dévorante, elle nous poursuivit dans la mer, & se mit à la nâge. Elle étoit près de s'élancer dans notre canot, lorsque je lui déchargeai, de toute ma force, sur la tête, un coup de rame qui la fit plonger; mes deux canoteurs réitèrent, & nous la frappâmes avec tant d'ardeur, de force, & d'adresse, qu'elle s'enfonça entièrement dans l'eau, & disparut. Amenosa, armée d'une rame, nous avoit aidés à la repousser, & avoit eu part à notre victoire.

Notre voyage fut heureux. Comme la mer étoit extrêmement calme, nous ne pûmes mettre à la voile, & nous fûmes obligés de ramer toujours, ce qui fit que nous fûmes cinq jours sur la mer. Enfin nous revîmes notre chère patrie, & je conduisis d'abord Ame-

noſa chez ma mère, qui nous reçut l'un & l'autre avec autant de joie que d'étonnement. Quoi, me dit-elle en m'embraſſant, vous reſpirez encore, mon cher fils! Que vous m'avez coûté de larmes & de ſoupirs! Votre heureux retour me rend la vie, en m'aſſurant que vous vivez: & vous, charmante Amenoſa, allez jouir des tendres embraſſemens d'un père qui vous pleure encore. Vous nous raconterez dans la ſuite, l'un & l'autre, par quel heureux deſtin nous avons la conſolation de vous revoir.

Ma mère conduiſit le lendemain Amenoſa chez ſon père. Mais je voulus auparavant l'aller trouver. Dès qu'il m'aperçut, il s'écria: Eſt-ce vous Taïfaco, ou votre ombre irritée vient-elle pour me tourmenter? J'ai expié mon crime par la perte de ma fille que j'ai refuſée à vos vertus. Elle s'eſt elle-même précipitée dans les flots, où vous avez péri. Ce cruel ſouvenir me déchire aſſez, ſans y ajouter de nouvelles peines. Coupable eſtime de la richeſſe, tu cauſes tous mes maux! père infortuné, tu n'as plus de fille, & il te reſte des tréſors. C'eſt ainſi que ma préſence réveilla ſa douleur & augmenta ſes tranſports. Je tâchai de les calmer, en lui diſant: Je ſuis ce Taïfaco que l'on a cru enſeveli dans les eaux, & dont vous

vous reprochez la mort. Je reſpire, & vôtre fille auſſi; voyez ſi vous voulez qu'elle vive pour moi. A ces mots, il m'embraſſa d'un air tranſporté, & m'aſſura que nul autre que moi ne la poſſéderoit. Je lui racontai alors tout ce qui m'étoit arrivé ſur la mer, la fortune que j'avois faite au Chili, comment ſa fille y avoit heureuſement abordé, & comment je l'avois ramenée dans la compagnie d'une femme du pays.

Il étoit au comble de ſa joie, & mouroit d'impatience de revoir Amenoſa. Ma mère l'amena. D'abord elle ſe jeta aux genoux de ſon père, & lui demanda pardon de la douleur qu'elle lui avoit cauſée. Il l'embraſſa avec tranſport; & après avoir verſé un torrent de larmes, il lui demanda pardon à ſon tour des périls où il l'avoit en quelque ſorte lui-même expoſée, en s'oppoſant à ſes innocens déſirs. Alors il prit nos mains à l'un & à l'autre, & nous fit embraſſer en préſence de témoins; & ma mère en ayant fait autant, nous fûmes mariés dès ce moment, ſelon la coutume de cette iſle, où il n'y a point d'autre cérémonie pour la célébration des mariages.

Je vis avec Amenoſa depuis ſoixante-neuf ans, ajouta-t-il, & jamais rien n'a altéré notre

union. Mon bien, joint à celui de ſon père, avec qui nous demeurons, a rendu notre maiſon une des plus riches & des plus floriſſantes de ce pays. Voilà quel fut le motif & le ſuccès de mon voyage au Chili, où la pauvreté & le déſeſpoir me conduiſirent, & d'où je revins riche & heureux.

CHAPITRE XXV.

L'auteur s'étant mis dans un canot avec ſon compagnon, pour pêcher, rencontre un vaiſſeau françois, ſur lequel ils montent l'un & l'autre, pour retourner en Europe.

DEPUIS environ trois mois que je demeurois chez les létaliſpons, ſans parler de l'ennui dont il eſt toujours difficile de ſe défendre dans une terre étrangère, lorſqu'on ignore la langue des habitans, je me ſentois preſſé d'un déſir violent de revoir ma chère patrie. D'ailleurs, Silva & moi ne pouvions nous accoutumer aux légumes qui faiſoient notre ſeule & continuelle nourriture; & quoiqu'ils fuſſent apprêtés délicatement, nous en étions extrêmement dégoûtés.

Nous dîmes donc un jour à Taïſaco, que la vie que nous menions dans ſon pays étoit trop auſtère par rapport à la nourriture; que les moines & les hermites d'Europe, qui étoient de ſaints perſonnages, faiſant profeſſion de ne jamais manger de viande, mangeoient au moins du poiſſon; que comme les poiſſons ne vivoient point dans le même élément

que

que les hommes, qu'ils n'avoient aucun commerce avec eux, & qu'ils n'étoient point, à proprement parler, habitans de la terre, il sembloit que c'étoit une charité superflue que de les épargner; que si nous continuions de vivre à la manière des létalispons, & de ne manger que des légumes, nous mourrions bientôt, parce nous n'étions point accoutumés dès l'enfance à ce genre de vie.

Je serois au désespoir, nous répondit Taïfaco, que nos légumes, si salutaires pour nous, vous fussent nuisibles. Vous mettez, avec raison, de la différence entre les animaux qui peuplent la terre, & ceux qui peuplent la mer & les fleuves. Quoique ceux-ci ayent une ame, & soient, comme nous, l'ouvrage du créateur, néanmoins ils ne sont point nos frères comme les autres; ils ne respirent point le même air, & nous n'avons avec eux aucune société. Pour cette raison, nous ne regardons pas absolument comme un grand crime de les tuer & de les manger. Cependant peu de personnes le font parmi nous, soit par une espèce de scrupule, soit parce que cette nourriture ne nous paroît pas saine. Mais puisque vos corps sont d'une autre constitution que les nôtres, & que vous ne pouvez vous accoutumer à vivre comme nous, je ne trouve point mauvais que

vous pêchiez du poiſſon, & que vous vous en nourriſſiez. J'ai ici un canot dont nous nous ſervons quelquefois pour nous promener ſur la mer dans un temps calme : vous pouvez le prendre ; & ſi vous avez l'induſtrie de faire des filets & de vous en ſervir, vous irez dans une petite baie peu éloignée d'ici, où vous trouverez beaucoup de poiſſon. Mais lorſque vous pêcherez, éloignez-vous du rivage le plus qui vous ſera poſſible, de peur que quelqu'un ne vous voye, & ne ſoit ſcandaliſé de votre action.

Nous remerciâmes Taïfaco de la bonté qu'il nous témoignoit, & de la condeſcendance qu'il vouloit bien avoir pour notre foibleſſe. Dès le lendemain de grand matin, Silva & moi, nous mîmes ſur nos épaules le canot, qui, étant d'une ſeule écorce, étoit très léger, avec une voile & des rames, & ayant pris le chemin de la baie, nous y arrivâmes ſans être beaucoup fatigués. Nous avions fait la veille un épervier avec de la ficelle que Taïfaco avoit eu la bonté de nous donner. Suivant ce qu'il nous avoit recommandé, nous nous éloignâmes beaucoup du rivage ; & comme le vent étoit favorable, pour nous épargner la peine de ramer, nous hauſsâmes la voile, qui étoit proportionnée à la petiteſſe du canot,

& avec ce ſecours, nous nous éloignâmes du rivage environ quatre lieues, & ſortîmes même de la baie.

Lorſque nous étions près de lancer notre épervier, nous apercûmes un gros vaiſſeau, qui étoit éloigné de plus de trois lieues. Ayant l'œil plus marin que Silva, je lui fis remarquer, & lui dis en même temps que puiſque le ciel nous fourniſſoit peut-être une occaſion favorable pour retourner en Europe, il falloit en profiter. Comme nous avions nos fuſils, nous nous mîmes à tirer tous deux enſemble, pour faire un plus grand bruit, & avertir le vaiſſeau que nous voulions aller à bord. Cependant ayant ajuſté notre gouvernail & notre voile, nous prîmes un quart de vent, & cinglâmes du côté du navire. Nous ne ceſſions de tirer, pour faire connoître notre intention; auſſi nous remarquâmes que le vaiſſeau avoit compris notre ſignal, car nous le vîmes tourner un peu ſur la gauche, & s'approcher de nous, en ſorte qu'au bout d'une heure nous en fûmes aſſez près, & que nous pûmes reconnoître à ſon pavillon qu'il étoit françois.

J'avois quelques remords de quitter ainſi l'iſle des létaliſpons, ſans avoir dit adieu à Taïfaco. Il croira, dis-je alors, que nous ſerons péris, & il en ſera affligé. Mais que faire?

Manquerons-nous une occaſion ſi heureuſe ? Silva s'aviſa alors d'un expédient ; il me dit que lorſque nous ſerions prêts à entrer dans le vaiſſeau, il falloit tourner la voile & ajuſter le gouvernail de manière que le canot pût s'en retourner tout ſeul dans la baie, d'où nous n'étions pas fort éloignés ; que le vent avoit changé, & qu'il étoit favorable pour le retour dans l'iſle ; que cela étant, nous ne riſquerions rien d'écrire un billet à Taïfaco, pour le remercier de ſes bontés, & l'inſtruire de notre départ ; que comme il ne manqueroit pas le lendemain d'envoyer nous chercher dans la baie, on y trouveroit le canot avec la lettre que nous y aurions laiſſée. Je trouvai l'avis de Silva fort ſenſé, & comme j'avois ſur moi une écritoire & du papier, je m'aſſis, & écrivis cette lettre, pendant que Silva ramoit vers le vaiſſeau.

A l'illuſtre & vertueux Taïfaco.

« Le déſir de revoir notre patrie, cher Taï-
» faco, nous oblige de vous quitter, & de
» profiter de la rencontre heureuſe d'un vaiſ-
» ſeau européen ſur lequel nous allons monter.
» Nous voudrions qu'il nous fût permis de
» retourner à terre pour vous remercier de
» tant de bontés que vous nous avez témoi-

» gnées ; mais nous ne ſavons ſi le vaiſſeau
» où nous nous préparons à entrer voudra
» nous le permettre. En tout cas, nous ſou-
» haitons que cette lettre parvienne juſqu'à
» vous, & que les meſures que nous avons
» priſes pour cela réuſſiſſent. Soyez perſuadé
» que nous conſerverons toujours le précieux
» ſouvenir des bienfaits dont vous nous avez
» comblés. Nous publierons par toute la terre,
» que l'iſle des létaliſpons eſt l'iſle de la ſa-
» geſſe & de la vertu ».

Jean Gulliver. François Silva.

Nous mîmes cette lettre dans un endroit où elle pût être aiſément trouvée, ſans qu'elle courût riſque d'être emportée par le vent. Cependant après avoir tourné notre gouvernail & notre voile, nous quittâmes notre canot & entrâmes dans un de ceux du vaiſſeau, où nous montâmes bientôt après. On peut juger que nous y fûmes bien reçus, la nation françoiſe étant extrêmement polie & obligeante à l'égard des étrangers. Nous allâmes d'abord ſaluer le capitaine, à qui nous dîmes notre nom & notre pays, & à qui je racontai enſuite le malheur qui nous avoit retenus plus de ſix mois dans l'iſle des létaliſpons. Le capitaine nous dit qu'il retournoit en droiture à

Saint-Malo, d'où il étoit parti depuis dix-huit mois; & que nous trouverions aiſément dans ce port, des occcaſions de nous embarquer, l'un pour le Portugal, & l'autre pour l'Angleterre.

Nous comprîmes que le vaiſſeau avoit fait le commerce de la mer du ſud en interlope, ce qui m'engagea à demander au capitaine s'il n'avoit point eu de nouvelles d'un vaiſſeau hollandois, nommé *le Vulcain*. Il me répondit qu'il étoit parti un mois avant lui du port de Coquinbo, & qu'il avoit fait une aſſez bonne cargaiſon. Je lui demandai encore s'il n'avoit pas connu ſur ce bord un anglois nommé Harington; il m'en fit de grands éloges, & m'aſſura qu'il étoit parti en parfaite ſanté ſur *le Vulcain*, pour retourner en Europe. Ce qui me fit un extrême plaiſir, & redoubla le déſir que j'avois de revoir l'Angleterre, où j'eſpérois le retrouver.

Les françois n'ajoutent pas foi aiſément aux choſes extraordinaires & merveilleuſes, non plus que nous autres anglois; & ce fut en quelque ſorte malgré moi que je me vis dans la néceſſité de raconter aux officiers & aux principales perſonnes de l'équipage, les aventures incroyables que j'avois eues. Silva, à qui je les avois dites aſſez en détail, & qui connoiſ-

ſoit ma ſincérité, ne doutant pas qu'elles ne fuſſent vraies, en avoit parlé au capitaine & à quelques autres officiers; en ſorte que je me vis preſſé vivement de les leur raconter moi-même. Je paſſai d'abord pour un viſionnaire, & peut-être pour un menteur. Mais lorſque l'on m'eut un peu plus connu, & qu'on eut vu clairement que je n'avois l'eſprit ni foible ni égaré, & que j'étois extrêmement ami de la vérité, on commença à en juger autrement. On m'avoit écouté d'abord par amuſement, on m'écouta enſuite par curioſité; une conviction mêlée d'étonnement ſuccéda à l'incrédulité, ſur-tout lorſque je leur eus dis qu'Harington, qu'ils avoient connu à Coquinbo comme un homme très-ſage & très digne de foi, avoit été témoin de mon aventure dans l'iſle de Babilary. Ils firent, au ſujet du gouvernement des femmes, qui leur parut ridicule, une infinité de plaiſanteries, qui coûtent toujours fort peu aux françois; & comme en parlant de ce qui m'étoit arrivé dans cette iſle, j'étois obligé de ſuppoſer qu'on m'avoit trouvé beau garçon, comme je l'ai auſſi ſuppoſé dans cette relation, je fus extrêmement raillé ſur cet article. J'avoue qu'ils avoient raiſon; cependant ce qu'on dit à ſon avantage ne doit choquer perſonne, lorſqu'un pareil aveu

eſt ingénu, & n'eſt dicté ni par l'orgueil ni par le menſonge.

Comme je n'avois eu aucune aventure depuis mon départ d'Angleterre juſqu'à la mer de la Chine, ainſi que je l'ai dit au commencement de cet ouvrage, je n'en eus aucune non plus dans mon retour en Europe. Pour me déſennuyer ſur le vaiſſeau, n'ayant point d'argent pour jouer, je me mis à écrire une relation de mon voyage dans ma langue. Un françois, avec qui je m'étois lié d'amitié, & qui entendoit aſſez bien l'anglois, entreprit de la traduire de mon conſentement. Comme il n'avoit pas plus d'argent que moi, il trouva auſſi dans ce travail un remède contre l'ennui. Lorſque nous eûmes l'un & l'autre achevé notre ouvrage, il me demanda la permiſſion de le publier dans ſon pays, lorſqu'il ſeroit arrivé à Paris, & j'y conſentis. Nous arrivâmes à Saint-Malo le 8 novembre 1720, & j'en partis le 20 pour me rendre à Portſmouth.

Fin du dernier chapitre.

CONTINUATION
DU
TRADUCTEUR.

DEPUIS 1720, que mon ami M. Jean Gulliver eſt de retour en Angleterre, j'ai entretenu avec lui un commerce de lettres aſſez régulier. A peine y fut-il arrivé, qu'il me manda qu'il avoit trouvé ſon père, ſa mère, & toute ſa famille en pleine ſanté; que ſon père écrivoit actuellement la relation de ſes voyages, & ſe diſpoſoit à la donner au public; que lorſqu'elle ſeroit prête à paroître, il me l'enverroit auſſi-tôt; mais qu'il me prioit, en attendant, de ne communiquer à perſonne la traduction que j'avois faite de la ſienne, juſqu'à ce que celle de ſon père eût paru. Quelque temps après, il m'écrivit qu'il avoit eu la joie de retrouver ſon cher ami Harington, & qu'il étoit près d'épouſer une de ſes filles.

Sur la fin de l'année 1626, il eut la bonté de m'envoyer les deux volumes imprimés *des voyages du capitaine Lemuel Gulliver*, avant qu'aucun exemplaire n'en eut encore paru en

Angleterre; & il m'engagea à les traduire, ce que je fis. Tout le monde ſait quel fût le ſuccès de cet ouvrage imprimé à Paris en 1727, & combien toute la France, à l'exemple de l'Angleterre, en goûta le hardi badinage. Je ſouhaite que l'ouvrage que je publie aujourd'hui réuſſiſſe également en françois. L'original anglois doit paroître à Londres le même jour que cette traduction paroît à Paris. On ne manquera pas ſans doute de comparer l'ouvrage du fils avec celui du père. Si l'on trouve dans celui-ci moins de feu, moins de génie, moins de délicateſſe que dans l'autre, on y trouvera peut-être, en récompenſe, des images un peu plus riantes, & une morale auſſi utile, amenée par des récits moins extraordinaires.

L'auteur m'ayant fait la grace de m'envoyer depuis peu une lettre d'un de ſes amis, au ſujet de ſon ouvrage, j'ai jugé à propos de la traduire & de la donner au public. Je n'ai jamais rien négligé de tout ce qui peut faire honneur à mes amis.

LETTRE
DU DOCTEUR
FERRUGINER,
A L'AUTEUR.

JE vous rends mille graces, Monſieur, de m'avoir bien voulu communiquer le manuſcrit de votre relation, qui contient des faits que je crois auſſi certains que curieux. Je ne ſuis point du nombre de ces eſprits défians & incrédules, qui traitent de ſuppoſition tout ce qui n'eſt pas conforme à leurs mœurs & à leurs préjugés. S'ils n'avoient jamais vu de nègres, je m'imagine que le rapport de ceux qui ont été ſur les côtes de Sénégal & de Guinée, les convaincroit à peine qu'il y en a. En vérité, je ne connois point de marque plus ſûre d'un eſprit foible, que l'incrédulité.

L'hiſtoire ſacrée & profane nous apprend qu'il y a eu autrefois des géans; & les relations de quelques voyageurs nous aſſurent qu'il y en a encore dans les terres Auſtrales. Cependant preſque perſonne n'a voulu ajouter

foi à ce que M. votre père a publié des géans de Brobdingnac, non plus qu'à ce qu'il a rapporté des petits hommes de Liliput. Peut-on dire néanmoins que les combats d'Hercule avec les pygmées ſoient fabuleux ; que Paul-Jove s'eſt trompé lorſqu'il a aſſuré qu'il y en avoit au nord de la Laponie Moſcovite & de la Tartarie orientale ; que les ſamojèdes, peuples ſujets du Czar, ne ſont point tels qu'on nous les dépeint ; qu'enfin les ſauvages américains en impoſent aux européens, lorſqu'ils aſſurent qu'il y a de très-petits hommes au nord de leur continent ? J'ai lu depuis, dans une relation fidèle de l'Amérique, qu'une fille de la nation des eſquimaux fut priſe & amenée, en 1717, à la côte de Labrador ; qu'elle y reſta trois ans, & qu'elle aſſura qu'il y avoit, au nord de ſon pays, des nations entières dont les hommes avoient à peine trois pieds, & dont les femmes étoient beaucoup plus petites.

Il faut avouer, Monſieur, que les ſavans qui ont eu l'avantage de lire Cteſias, Hérodote, Pline, Solin, Pomponius Mela, Oroſe, Manethon, ſont bien plus diſpoſés à croire les choſes extraordinaires qu'on rapporte des pays éloignés, que la plupart des autres hommes, que l'ignorance & le préjugé rendent ſoupçonneux & difficiles. Quand on a lu, par exemple, dans

ces auteurs (1) reſpectables qu'il y a des nations de *cynocéphales*, c'eſt-à-dire, d'hommes à tête de chien; d'*acephales*, ou d'hommes ſans tête; d'*énotocetes*, comme les appelle Strabon, c'eſt-à-dire, d'hommes qui ont les oreilles ſi longues & ſi larges, qu'ils peuvent s'en envelopper (quelques auteurs les appellent *fanéſiens*, d'autres *ſatmales*); d'*arimaſpes*, qui n'ont qu'un œil; de *monoſceles* ou de *ſciopodes*, qui n'ont qu'une jambe & un pied: lorſqu'on lit dans ces mêmes auteurs qu'il y a des pays où les femmes n'accouchent jamais qu'une ſeule fois; d'autres où les enfans naiſſent tous avec des cheveux blancs; qu'il y a des peuples qui n'ont point de nez; d'autres qui n'ont ni bouche ni fondement, & par conſéquent ne mangent point, mais ſe nourriſſent d'une façon particulière: quand on ſait tout cela, on n'eſt plus étonné de rien, & on croit tout aiſément. C'eſt pourquoi Pline (2) dit fort judicieuſement, qu'avant que l'expérience nous eût appris que pluſieurs choſes étoient poſſibles, on les croyoit impoſſibles.

(1) Vide *Cteſ. Fragm. Plin. l. 7, c. 2, Solin. cap. 44. Pomp. Mel. l. 1. Auguſt. ſerm. 37. ad Fratres in Eremo.*

(2) *Plin. l. 7, cap. 1.*

Mais quand même on ſeroit aſſez téméraire pour douter de ce que des auteurs ſi éclairés nous ont tranſmis, pourroit-on ſe défendre d'ajouter foi aux relations modernes des iſles occidentales, qui confirment les témoignages de ces auteurs anciens? Elles nous apprennent qu'il y a encore aujourd'hui des hommes dont les oreilles monſtrueuſes leur pendent juſqu'au-deſſous des épaules, & qui prennent plaiſir à les alonger à leurs enfans par des poids qu'ils y attachent; qu'il y a des pays (1) où les hommes ont des mamelles qui leur tombent juſqu'aux cuiſſes, en ſorte qu'ils les lient autour de leur corps, quand ils veulent courir; qu'il y a, dans la Guyane, des hommes qui n'ont point de tête; qu'il y en a dans d'autres pays, les uns qui ne mangent point, les autres qui n'ont qu'une jambe & un pied très-large; d'autres qui ſont d'une hauteur & d'une groſſeur incroyables; tel que le roi de Juda, qui, ayant depuis peu chargé les françois qui commercent ſur cette côte de lui faire faire un habit en France, ne put jamais mettre celui qu'on lui apporta, quoiqu'on en eût pris la meſure ſur un muid.

(1) *Joan. de Laet. Ind. occid. lib.* 17, *cap.* 7, *Walter Ralegh in deſcript. Guyanæ.*

Venons maintenant aux faits curieux contenus dans votre relation. A l'égard des mœurs & des uſages de votre iſle de Babilary, il n'y a perſonne qui ne ſache qu'il y a eu en différentes parties du monde, des pays où les femmes avoient un courage viril, & où les hommes, au contraire, étoient lâches & effeminés. Les relations de l'Amérique nous repréſentent parmi les illinois & les ſioux, dans le Jucatan, à la Floride, à la Louiſiane, des hommes qui étoient autrefois habillés en femmes pendant toute leur vie, & vivoient comme elles. Semblables à ces prêtres de Cybele ou de Vénus-Uranie, dont parle Julius Firmicus (1), qui portoient toujours des habits de femme, qui avoient un ſoin particulier de leur beauté & de leur parure; qui ſe fardoient & s'efforcoient, par toute ſorte de moyens, de conſerver la délicateſſe de leurs traits & la fraîcheur de leur teint. Heureux de n'avoir pas eu le ſort de quelques-uns de ces hommes effeminés de l'Amérique dont je viens de parler, qui furent dévorés par les dogues que les eſpagnols lâchèrent ſur eux (2)!

On ſait auſſi la coutume de quelques anciens

(1) *Jul. Firm. lib. de errore prof. relig.*

(2) Lopez de Gomora, *hiſt. gén. de las Indias.*

peuples, chez qui les maris ſe mettoient au lit lorſque leurs femmes avoient accouché. En cet état ils recevoient les complimens de leurs voiſins, & ſe faiſoient ſervir par leurs femmes mêmes qui venoient d'accoucher. Cet uſage étoit parmi les ibériens, anciens peuples d'Eſpagne; chez les habitans de l'iſle de Corſe; chez les tibareniens en Aſie; & il ſe conſerve encore, dit-on, dans quelques provinces de France, voiſines de l'Eſpagne, où cette ridicule cérémonie s'appelle *faire couvade*. Les japonois, les caraïbes, les calibis la pratiquent auſſi. Tout cela fait connoître qu'il n'eſt point étrange de voir des hommes contrefaire les femmes, & renverſer des lois qui nous ſemblent naturelles.

Pourquoi donc ſerois-je ſurpris de voir dans votre relation, touchant l'iſle de Babilary, des hommes entièrement feminiſés, ſurtout lorſque vous nous apprenez l'origine de cet uſage, introduit autrefois dans cette iſle par l'ignorance, l'oiſiveté, & la molleſſe où les hommes s'étoient plongés? Je ſuis encore moins étonné de voir les femmes y dominer, faire le métier des hommes, & porter les armes: comme ces Menades ou Bacchantes qui ſuivirent autrefois Bacchus à la guerre, c'eſt-à-dire, Denis roi de Libye, ou comme ces anciennes

anciennes guerrières, qui s'établirent d'abord ſur les bords du Tanaïs, & qui dans la ſuite étendirent leur empire depuis le fleuve Caïque juſqu'aux extrémités de la Libye. Par combien d'exploits ces illuſtres amazones ne ſe ſignalèrent-elles pas? Quelles héroïnes que Ponthefilée & Taleſtris! quels combats ne ſoutinrent-elles pas contre Hercule, contre Theſée, contre Achille, & enfin dans les derniers temps contre Pompée, dans la guerre de Mithridate, où elles furent preſque toutes détruites. Aujourd'hui encore, ſelon toutes les relations, on trouve de ces femmes guerrières en Amérique, ſur les bords du fleuve Maragnon, ou des amazones; & ſi l'on en croit un auteur italien, miſſionnaire de la Colchide, il y a encore des amazones ſur le mont Caucaſe.

La révolte des femmes de Babilary contre tous les hommes de cette iſle ne reſſemble-t-elle pas un peu à la conſpiration d'Hypſipes & des femmes de Lemnos, qui, ſelon les anciens hiſtoriens, coupèrent, dans une nuit, la gorge à tous leurs maris? N'eſt-ce pas en quelque ſorte avoir autant fait, que d'avoir eu, comme les babilariennes, le courage & l'adreſſe de faire perdre aux hommes de leur pays la ſupériorité qu'ils avoient depuis long-temps ſur elles?

Cependant comme le ſexe maſculin eſt naturellement le plus fort, cette uſurpation du ſexe féminin auroit de quoi ſurprendre, ſi l'hiſtoire n'en fourniſſoit pas pluſieurs exemples : « Les liciens, dit Hérodote (1), ſuivent en » partie les lois des crétois, & en partie celles » des cariens. Mais ils ont cela de particulier, » & qui ne s'obſerve point ailleurs, que c'eſt » de leurs mères qu'ils prennent leurs noms, » & que ſi quelqu'un demande à un autre de » quelle famille il eſt, il cherche ſa nobleſſe » dans la maiſon de ſa mère, & en tire ſa gé- » néalogie. Si une femme noble épouſe un » roturier, les enfans qui en naiſſent ſont no- » bles ; & ſi un homme noble & diſtingué » entre eux épouſe une étrangère ou une » femme qui ait été concubine, les enfans » qui naiſſent de ce mariage ne ſont point » nobles ».

« Les lyciens, dit Héraclite de Pont (2), » n'ont point de lois écrites, mais ſeulement » des uſages établis parmi eux. Les femmes » y ſont maîtreſſes depuis leur première ori- » gine ».

---

(1) *Herod. lib.* 1.

(2) *Heracl. Pontic. lib.* 1.

« Les lyciens, dit Nicolas de Damas (1), » ſont plus d'honneur aux femmes qu'aux » hommes. Ce ſont les mères qui donnent le » nom aux enfans, & les filles y ſont héri- » tières des biens, & non les garçons ».

Cette *Gynécocratie* (ou empire des femmes) n'étoit pas bornée aux ſeuls lyciens. Les ſcytes & les ſarmates étoient ſoumis aux femmes; & dans toutes les contrées où les amazones avoient étendu leurs conquêtes, elles avoient inſpiré aux femmes le goût de maîtriſer les hommes de leur pays. Iſis, ſelon Diodore de Sicile, avoit établi cet uſage parmi les égyptiens. Iſis, dit-il, s'étoit acquis tant de gloire parmi eux, que les reines y étoient plus honorées & avoient plus d'autorité que les rois. On donnoit, dans les accords de mariage, tout pouvoir aux femmes ſur leurs maris, qui étoient obligés de faire ſerment qu'ils obéiroient en tout à leurs épouſes.

Chez les mèdes & les ſabéens, les femmes commandoient auſſi aux hommes, & leurs reines les conduiſoient à la guerre : ce que Claudien (2) a exprimé ainſi :

(1) *Nicol. Damaſc. ΛΥΚΙΟΙ.*

(2) *Claud. in Eutrop. l. 1.*

Medis; levibuſque ſabæis
Imperat hic ſexus, reginarumque ſub armis
Barbariæ pars magna jacet.

Les enfans des garamantes, peuples d'Afrique, étoient extrêmement attachés à leurs mères, & fort peu à leurs pères, qu'ils reſpectoient médiocrement, & qu'ils ſembloient à peine reconnoître pour tels. On auroit dit que les enfans étoient en commun, & appartenoient à tous les hommes de la nation en général, parce que les enfans ne pouvoient, ſelon leur idée, diſcerner leur véritable père, ou du moins s'en aſſurer poſitivement.

Chez tous les peuples d'Eſpagne, & en particulier chez les cantabres, dit Strabon, le mari apportoit une dot à ſa femme; les filles héritoient au préjudice des garçons, & étoient chargées du ſoin de marier leurs frères. On prétend qu'aujourd hui encore les baſques, deſcendus de ces anciens cantabres, ont retenu quelque choſe de cet uſage de leurs ancêtres, par rapport aux mariages & aux ſucceſſions.

Plutarque (1) rapporte qu'une dame étrangère, logeant chez Léonidas, à Lacédemone, dit un jour à ſa femme, nommée Gorgo,

(1) *Plut. in Lacon apopht.*

comme une choſe qui faiſoit honte à la ſageſſe des lacédemoniens, qu'il n'y avoit que les ſeules femmes de Sparte qui euſſent un pouvoir abſolu ſur leurs maris (en quoi elle ſe trompoit) & que Gorgo lui répliqua fièrement, qu'il n'y avoit auſſi que les femmes de Sparte qui méritaſſent d'avoir cette ſupériorité, parce qu'elles ſeules mettoient au monde des hommes.

Je ſais que toutes ces *gynécocraties* étoient de différente eſpèce, & que les femmes exerçoient diverſement leur ſupériorité chez tous les peuples dont je viens de parler. Mais il en réſulte toujours que ce n'eſt point une choſe nouvelle & ſi contraire à la raiſon, de voir les hommes ſous l'empire des femmes, & celles-ci maîtreſſes abſolues du gouvernement.

Perſonne n'ignore auſſi que chez preſque tous les peuples nègres de l'Afrique, dans tout le Malabar, dans pluſieurs pays des Indes orientales, & ſur-tout dans l'Amérique, l'uſage a établi dans la ligne collatérale maternelle la ſucceſſion au trône, préalablement à la ligne directe; en ſorte que les enfans ſont toujours exclus de la ſucceſſion de leurs pères. Pour conſerver plus ſûrement la couronne dans la famille royale (dit M. Owington, au ſujet du pays de Malemba), on a coutume de choiſir, pour ſuccéder au prince, le fils de ſa ſœur.

Cette ſœur du roi cherche pour cette raiſon à avoir des enfans le plus qu'elle peut, & quiconque s'offre à lui en faire, eſt bien reçu. Il ajoute que ſur les côtes de Malabar, lorſque le roi ſe marie, un bramine, c'eſt-à-dire, un prêtre, couche la première nuit avec la reine, afin de faire voir à la nation que le fils dont elle accouchera ne ſera point du ſang royal; ce qui eſt cauſe que, pour ſuccéder au roi, on prend, non ſes enfans, mais ceux de ſa ſœur.

Conformément à cet uſage, Nicolas de Damas dit que les éthiopiens rendoient tout l'honneur à leurs ſœurs; que les rois choiſiſſoient, non leurs propres enfans, mais les enfans de leurs ſœurs, pour leur ſuccéder; & qu'en cas qu'elles fuſſent ſtériles, ou que leurs enfans mouruſſent, on choiſiſſoit alors dans la nation celui qui paroiſſoit le plus accompli, le mieux fait, le plus belliqueux.

Je trouve, il eſt vrai, dans les uſages que vous rapportez de l'iſle de Babilary, la *gynécocratie* portée juſqu'à ſon dernier point. Les hommes y ſont ſoumis aux femmes, juſqu'à en être en quelque ſorte les eſclaves. On a bien vu des femmes gouverner des états & conduire des armées d'hommes; on a vu auſſi des armées de femmes, telles que les amazones,

Mais ce qui me ſurprend dans votre iſle, eſt d'y voir les femmes revêtues de toutes les charges de l'état & de tous les emplois de la magiſtrature & de la finance. Après tout, ce n'eſt qu'une ſuite naturelle de la *gynécocratie*; & quand on ſait que des femmes ont gouverné des royaumes & ont livré des batailles, peut-on être étonné de les voir miniſtres d'état & magiſtrats, auteurs & académiciennes?

Ce qu'il y a encore de différent entre la *gynécocratie* de Babilary, & celle qui a été autrefois chez les peuples dont j'ai parlé, eſt que, parmi eux, les hommes n'étoient ni lâches ni effeminés. Il ſemble même que l'empire des femmes contribuoit à les rendre plus braves. Les ſcytes, les garamantes, les ſpartiates, quoique ſoumis aux femmes, ont toujours paſſé pour des peuples très-belliqueux. C'eſt que les femmes ne ſe mêloient pas de la guerre, & que les hommes, malgré la ſupériorité des femmes, étoient néanmoins les guerriers de la nation. Mais je ſuis perſuadé que dès que les femmes ſeules font la guerre, les hommes doivent néceſſairement devenir mous & timides: auſſi ne voit-on point que dans les pays où les amazones ont dominé, les hommes y ayent fait aucun exploit de guerre.

Après tout, le courage viril des femmes s'accorde très-bien avec l'eſprit efféminé des hommes; lorſque les actions ſont d'un côté, il eſt naturel que l'oiſiveté ſoit de l'autre. Les femmes, parmi nous, ſont timides, foibles, pareſſeuſes, parce que les hommes ont pris pour leur partage la hardieſſe, la force, l'activité.

J'ai lu dans une relation de Siam, que la langue de ce pays-là a la même perfection que vous attribuez à la langue babilarienne, qui, à l'exemple de la langue angloiſe, n'admet point la diſtinction ridicule des genres maſculin & féminin, dans les noms qui expriment des choſes inanimées; ils n'ont pas même de genres pour l'expreſſion des deux ſexes. Lors, par exemple, que les ſiamois veulent attribuer à la femme une qualité, qui, priſe toute ſeule, s'entend de l'homme, ils ſe contentent d'y joindre l'adjectif *jeune*. Par exemple, pour dire l'impératrice, ils diſent le *jeune* empereur. Pour exprimer la femme d'un miniſtre, ils diſent le *jeune* miniſtre, & ainſi des autres. Ce qui, comme on voit, eſt aſſez flatteur pour les femmes, qu'on appele toujours *jeunes*, quelque âge qu'elles ayent.

Venons maintenant à l'*oligochroniſme*, ou à la vie courte des habitans de votre iſle de Tilibet. J'avoue que cela eſt plus ſinguliez

que tout ce que j'ai lu juſqu'ici dans les anciens & dans les modernes. Il me ſemble cependant que cela eſt aſſez analogue à ce qu'on rapporte des habitans de la preſqu'iſle occidentale de l'inde, qui ſont formés, dit-on, beaucoup plutôt que nous ne le ſommes, & qui par conſéquent finiſſent auſſi plutôt que nous. On ſe marie parmi eux dès l'âge de cinq à ſix ans, & à cet âge les filles deviennent femmes.

Je trouve que les habitans de cette iſle raiſonnent, non ſeulement d'une manière convenable à la durée de leur vie, mais encore conformément à l'idée que les anciens philoſophes avoient de la durée de la nôtre. On ſait que Caton d'Utique répondit à ceux qui vouloient l'empêcher de ſe tuer, qu'il n'étoit plus dans un âge où l'on pût lui reprocher d'abandonner trop tôt la vie. Cependant il n'avoit alors que quarante-huit ans; mais il regardoit cet âge comme un âge aſſez avancé, auquel la plus grande partie des hommes n'arrivoit point. On dit ſouvent que le cours ordinaire & naturel de la vie eſt de ſoixante-dix, ſoixante-quinze, & quatre-vingts ans. Cependant comme il eſt bien plus rare de parvenir à cet âge, que de mourir à vingt & à trente ans, il me ſemble que notre idée devroit plutôt

borner là le cours ordinaire de la vie humaine, qui de cette ſorte eſt bien plus naturel que le cours d'une vie dont la longueur eſt ſi peu commune. Ne peut-on pas conclure de là que nous commençons à vivre trop tard, c'eſt-à-dire, que nous n'entrons point dans le monde aſſez tôt, & qu'on différe trop de nous confier le maniement de nos biens & les emplois de la république ? Si on vouloit changer la forme ordinaire de l'éducation des enfans, & les accoutumer de bonne heure au commerce du monde, au manège de la politique, aux affaires & aux ſoins domeſtiques, ſans leur faire perdre les premières années de leur vie dans des études ſtériles, les hommes, dont la vie eſt ſi courte, pourroient alors jouir d'une vie un peu plus longue.

Selon les anciennes lois romaines, on ne pouvoit poſſéder de magiſtrature qu'à trente-cinq ans. Auguſte jugea à propos de retrancher cinq années, & déclara qu'il ſuffiroit à l'avenir d'avoir trente ans. N'auroit-il pas bien fait d'en retrancher encore dix ? En vérité nous ſommes à vingt ans à peu près ce que nous ſerons tout le reſte de notre vie. Après cet âge, l'eſprit ne ſe développe plus; ſeulement l'expérience s'accroît & les paſſions s'affoibliſſent; & il eſt faux que dans la ſuite

l'ame ſe déploye, l'eſprit s'augmente, & le jugement ſe fortifie. Recueillez toutes les belles actions des héros anciens & modernes, vous verrez que la plus grande partie de ces actions mémorables ont été faites par de jeunes gens qui n'étoient pas encore parvenus à leur trentième année. Alexandre, Annibal, Scipion, le prince de Condé, ſe ſont immortaliſés avant cet âge. Les plus célèbres ouvrages d'eſprit ont été enfantés par de jeunes écrivains. Plus on vit, plus on apprend; mais la vivacité, l'émulation, le courage, la vigueur, la fermeté, les graces, & l'enjouement diminuent. Enfin je trouve que l'habitant de Tilibet fait un calcul très-juſte, lorſqu'après avoir ſupputé le temps que nous perdons dans l'enfance, celui que nous emporte une longue éducation, celui qui nous échappe pendant le ſommeil, & celui qui eſt triſtement rempli par les maladies, le chagrin, l'ennui, & enfin la vieilleſſe, il conclut que ceux qui parmi nous parviennent juſqu'à l'âge le plus avancé, n'ont pas vécu vingt années complètes.

Le mépris que les tilibetains font du ſommeil, me rappelle un beau paſſage de Plutarque, qui compare agréablement le ſommeil à un maltotier. « De même, dit-il, que ces » gens-là dérobent toujours la moitié de ce

» qui paſſe par leurs mains, auſſi le ſommeil » nous dérobe la moitié de notre vie ». Ce paſſage, Monſieur, prouve deux choſes : la première, que du temps de Plutarque on dormoit comme aujourd'hui ; la ſeconde, que les maltotiers avoient alors la même réputation qu'ils ont à préſent.

A l'égard de ces différentes iſles de la Terre de Feu, dont vous rapportez qu'un hollandois vous fit la deſcription, permettez-moi de vous dire que quoiqu'à la rigueur cela puiſſe être vrai, cette deſcription paroît néanmoins un peu dans le goût de l'hiſtoire véritable de Lucien, c'eſt-à-dire, fabuleuſe & allégorique. Au reſte, comme vous n'en garantiſſez point la vérité, je vous ſais bon gré d'en avoir orné votre ouvrage, que cette fiction ne décrédite point.

Mais ce qui, loin de me paroître fabuleux, me paroît conforme à la raiſon & à l'expérience, eſt la *palinnéaſie* ou le rajeuniſſement des létaliſpons. Cette heureuſe iſle méritoit ſans doute d'être conſacrée aux deux filles d'Eſculape, Hygée & Panacée. Je ne ſuis nullement étonné de la longue vie de ces inſulaires, lorſque je me rappelle l'exemple de ces anciens anachorètes, qui, ne ſe nourriſſant que de racines, d'herbes, & de dates, ont vécu

un ſiècle entier, comme ſaint Jérôme le rapporte de ſaint Paul hermite, & de ſaint Antoine. C'eſt auſſi de cette manière qu'a vécu le noble vénitien Louis Cornaro, qui fut toujours ſain & robuſte juſqu'à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans, qu'il mit au jour ſon livre *des avantages de la vie ſobre*, ſur lequel j'ai formé le deſſein de publier un jour des commentaires, dont chacun pourra faire uſage, ſuivant ſon *idioſyncraſie* ou tempérament particulier. J'y ferai voir la vérité de ce que dit Celſe (1) : *Ignavia maturam ſenectutem, labor longam adoleſcentiam reddit*, & j'appliquerai au corps humain ce que Virgile dit de la renommée :

Mobilitate viget, vires acquirit eundo.

Je ne manquerai pas de citer auſſi ces admirables lois de ſanté qu'obſervent les létaliſpons, & que je préfère aux lois des douze tables.

Si quelqu'un regardoit comme chimérique ce que vous rapportez du rajeuniſſement régulier de ces inſulaires, je les renverrois à la ſavante diſſertation de M. Begon, médecin au Puy en Vellay, imprimée en 1708. L'auteur y cite l'exemple de pluſieurs perſonnes qui

(1) *Celſ. lib.* 1, *cap.* 2.

ont réellement rajeuni, & ſur-tout celui d'une marquiſe qui reprit ſes règles dans ſa centième année, après cinquante ans de ſuppreſſion, leſquelles lui revenoient encore dans ſa cent-quatrième année (lorſqu'il écrivoit ce fait), de même que dans la fleur de ſa jeuneſſe. Tout le monde ſait que le célèbre Guillaume Poſtel, à l'âge de cent-vingt ans recouvra l'uſage de ſa raiſon affoiblie, que ſes rides s'effacèrent, & que ſes cheveux blancs devinrent noirs; en un mot, qu'il rajeunit, & que ſes amis ne l'auroient point reconnu, s'ils n'euſſent été eux-mêmes les témoins de cette admirable transformation. Or ce qui eſt arrivé à quelques-uns parmi nous, ne peut-il pas arriver à un peuple entier?

Au reſte, je ſuis charmé, Monſieur, de l'exactitude géographique qui règne dans votre ouvrage. Elle ajoutera ſans doute de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui ſont inſtruits de la ſituation des différentes parties de la terre, & cette attention ſcrupuleuſe au vrai vous ſera honneur. Je ſuis avec l'attachement le plus parfait & le plus tendre, &c.

Fin du nouveau Gulliver.

VOYAGES
RÉCRÉATIFS
DU CHEVALIER
DE
QUÉVÉDO
DE VILLEGAS,

TRADUITS de l'eſpagnol par l'Abbé BERAUD.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas un ouvrage d'invention, ce n'eſt pas une pure traduction que l'on donne ici, c'eſt un compoſé de l'une & de l'autre. Il étoit impoſſible de traduire exactement Quévédo; il étoit dangereux de s'éloigner de ſes penſées.

Il en eſt de lui comme de tous les auteurs originaux, dont les beautés ſont ſouvent attachées à la langue. Celui-ci eſt admirable en caſtillan; du moins les eſpagnols, & ceux d'entre eux qui ſont les plus cultivés, ne le liſent qu'avec tranſport.

Pour les françois & tous les étrangers, qui ſont privés, dans une traduction,

de ces expreſſions heureuſes, & de mille traits relatifs aux mœurs, qui ne ſont piquans que dans une langue ſeule ou que pour une ſeule nation, ils ne ſont pas diſpoſés à applaudir aux jeux de mots, ni aux fréquentes équivoques, aux phraſes obſcures, aux plaiſanteries bouffonnes. Quelques morceaux qu'ils puiſſent voir à côté de ceux de cette eſpèce, les uns ne ſauroient leur rendre les autres agréables.

Il n'y avoit point d'autre moyen de plaire généralement, que de faire ce qu'un ſens droit & un peu de délicateſſe dictent dans la traduction de tous les ouvrages de la nature de celui-ci; c'eſt-à-dire, que de changer, de retrancher, & de ſubſtituer quelque choſe de plus régulier & de plus conforme à notre façon de penſer.

Les œuvres de Quévédo le méritoient certainement. C'eſt un de ces auteurs d'un génie extrêmement marqué, qui ſemble s'oublier quelquefois, mais dont les ſaillies vont ſouvent juſqu'au raviſſement & au prodige. Il étoit à propos de faire un diſcernement exact dans ce fleuve qui charie l'or, mêlé, du moins ſuivant notre goût, avec le gravier.

Il falloit auſſi remplir le vide des matières qu'on écartoit. Et quelle fécondité n'eût pas été néceſſaire pour faire une compenſation égale! Je ne me flatte pas d'y avoir réuſſi : je me ſuis propoſé de prendre un ſtyle ſuivi, ſoutenu, & préciſément de ne pas déshonorer l'original par ce que j'y inſérois.

Je crois, au reſte, que Quévédo

ſera auſſi reconnoiſſable ici que dans la vieille & infidèle traduction du ſieur de Lagéneſte, dont les viſions n'ont pas laiſſé d'être lues. Il ne tiendra pas ici un langage ſale & groſſier; l'on y verra moins d'extravagances; il ne reſſemblera plus aux bouffonneries des halles & des quais. Je crois auſſi, ſans préſomption, que la diction ſera plus pure que celle d'un écrivain qui s'énonçoit mal, même pour les commencemens du ſiècle paſſé; & qui, en un mot, n'a donné dans ſa langue qu'une idée, auſſi baſſe qu'injuſte, d'un auteur eſtimable par mille endroits.

Cet ouvrage eſt d'ailleurs tout différent de celui de Lagéneſte, par le choix & l'arrangement des différens morceaux, & ſur-tout par la forme & le plan général.

Je n'ai pas entrepris cependant de faire de Quévédo (1), dans cette partie de ſes œuvres, un auteur grave & ſérieux. C'eût été leur vouloir faire changer de nature. Il y a même quelques endroits, où, dans la claſſe de la plaiſanterie, les idées ne ſont pas auſſi nobles qu'elles le pourroient être : il y a des détails de profeſſions mécaniques qui ne ſont pas trop conformes à une certaine délicateſſe moderne, ni à ce goût qui n'admet que les peintures des mœurs priſes en général, & puiſées immédiatement, pour ainſi dire, dans le cœur humain. Mais les penſées &

(1) Quévédo a des ouvrages auſſi profonds & auſſi ſolides, que celui-ci eſt plaiſant. Si l'on a lieu de croire, ſur cet eſſai, qu'une lecture durable de cet auteur puiſſe plaire dans notre langue, ce volume ſera le premier tome d'une traduction ſuivie, mais toujours avec un certain choix de ſes œuvres.

les expreſſions de Quévédo ſont ſi plaiſantes dans ces endroits, que j'ai cru pouvoir m'écarter un peu de ce goût, dans un genre de compoſition où je ne ſuis pas tout à fait auteur.

Je n'ai rien laiſſé, du moins avec connoiſſance, qui pût bleſſer les mœurs en aucune manière; &, ſans me piquer d'un rigoriſme ſauvage, je me ſuis propoſé d'édifier en amuſant; très-convaincu, par un peu d'uſage du monde, où l'on en voit plus dans un jour que je n'en laiſſe dire à Quévédo dans tout ſon livre, que

Des fictions la vive liberté
Peint ſouvent mieux la fière vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & peſante morale.

Rouſſeau.

VOYAGES
RÉCRÉATIFS
DU CHEVALIER
DE
QUÉVÉDO.

LIVRE PREMIER.

Viſite des petites maiſons de l'amour.

LES voyageurs paſſent communément pour menteurs. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de règle ſans exception, en cette matiere, comme en toute autre. Le principe concerne les nobles aventuriers qui ont porté les armes dans les troupes de tous les ſouverains connus,

& qui ont fait par-tout des prodiges de valeur ; qui ont parcouru les Indes orientales & occidentales, les déſerts de l'Afrique & de la Tartarie ; qui ont pénétré juſques dans les états du prêtre Jean, du grand & du petit Thibet ; qui ont paſſé & repaſſé la ligne, & qui ont fait neuf ou dix fois le tour du monde. Qu'on ne s'attende pas à des détails auſſi curieux, en liſant mes voyages ; je n'ai jamais aimé à changer d'air. J'aurois craint le froid en allant du côté du nord, & j'euſſe encore eu plus de ſujet de craindre, en expoſant ma tête, qui n'eſt pas des plus ſaines, aux coups du ſoleil du midi. Je ne ſuis hardi que près de mon foyer, comme les chiens de garde, & je n'ai voyagé que dans nos provinces. Que ceux qui aiment le récit des grands événemens ne me liſent pas ; je les en diſpenſe : je n'aime pas les admirateurs à bouche béante & à longues oreilles. Tous veulent être goûtés de leurs ſemblables ; & j'aime mieux plaire à un fou, qu'à mille ſots.

En un mot, chacun a ſon goût ; le mien me porta à voyager dans la province de la Manche & dans le voiſinage du Tobozo. De tout temps cette contrée a été célèbre par les folies amoureuſes de ſes habitans. Soit curioſité, ſoit ſympathie, je commençai mes courſes par-là ; j'eus aſſez de bon ſens pour ne prendre ni compa-

gnons ni témoins. Je partis même de nuit, & il n'eſt pas bien décidé que je fuſſe parfaitement éveillé. Quoi qu'il en ſoit, j'entrai dans un bois touffu. Après l'avoir parcouru durant quelque temps, je deſcendis dans un vallon, ou plutôt dans une gorge très-ſerrée, qui, après bien des tours & des détours, débouchoit dans une prairie enchantée.

Pour s'en former tout d'un coup une idée, qu'on ſe repréſente un lieu plus riant & plus agréable que n'en ont jamais feint ces poètes écoliers, qui, jetant leur premier feu ſur les vallons & ſur les ruiſſeaux, ſans être plus coulans, paſſent enſuite aux Indes, en raviſſent tous les tréſors, & en ſurchargent leurs muſes, qui n'en deviennent pas plus riches.

J'aperçus deux ruiſſeaux, l'un d'eau douce, & l'autre d'eau amère, qui couloient avec ce murmure monotone, qu'on ne ſe laſſe pourtant pas d'entendre, & qui ſembloient participer au ſentiment que tout reſpiroit dans ces lieux. L'Amour ſe ſervoit de ces différentes eaux pour la trempe de ſes flèches, comme je le compris à la manœuvre des ouvriers qui bordoient les rives. A toutes ces marques, je crus, pour un moment, me trouver dans les célèbres jardins de Chypre, & je cherchois déjà cette ruche mémorable, d'où ſortit l'abeille

témérité qui piqua dom Cupidon, & qui donna lieu au tendre Anacréon de faire une ſi dévote complainte. Ce qui s'offrit au même inſtant à mes regards, fortifia cette perſuaſion; j'aperçus dans le milieu de la prairie un palais merveilleux, dont le portail étoit d'une architecture élégante & majeſtueuſe, de l'ordre dorique, avec piédeſtaux, baſes, colonnes, corniches, chapiteaux, architraves, friſes, & tous les autres ornemens qui pouvoient embellir une façade. Mille trophées d'amour, ingénieuſement imaginés, formoient des bas-reliefs admirables, qui, joints à des groteſques amuſans, traçoient l'hiſtoire aux yeux en décorant le palais, & repréſentoient quelque myſtère. Sur un bouclier d'une forme bizarre, qui pendoit entre les chapiteaux des deux colonnes principales, on avoit gravé ces vers en lettres d'or:

Voici l'agréable ſéjour
Où le juge éclairé des graces
Décerne les premières places
Aux cœurs les plus épris d'amour.

La diverſité du marbre qui compoſoit l'édifice, & les couleurs ſaillantes qu'il raſſembloit, frappoient infailliblement la vue de tous les paſſans. Le palais étoit vaſte, & les portes en étoient ouvertes à tous ceux qui vouloient y

entrer, quoique le nombre en fût infini. Une femme d'une rare beauté faiſoit l'office de portière; ſon viſage avoit quelque choſe de doux & de majeſtueux, dont aucun mortel ne pouvoit ſe défendre; ſa taille élégante, & toutes les parties de ſon corps, exactement proportionnées, étoient embellies des vêtemens les plus riches & du meilleur goût: elle étoit telle, en un mot, par ſa figure & par ſes ornemens, qu'elle faiſoit ſur tous les cœurs la plus vive impreſſion; car une perſonne mal miſe eſt comme la fauſſe monnoie, qui n'a de cours que pendant la nuit, ou comme une épée qui ne ſauroit bleſſer tandis qu'elle eſt dans le fourreau. Je m'imaginai que c'étoit la Beauté même, & je crois ne m'être pas trompé. Elle ne refuſoit le paſſage à perſonne, & perſonne ne prétendoit à rien de plus qu'à la voir. Moi, qui avois des yeux auſſi faits pour ce ſpectacle que qui que ce ſoit, je m'approchai; & profitant de la liberté qu'on accordoit, j'entrai dans la première cour; j'y trouvai une multitude infinie de perſonnes, avec leſquelles je fis d'abord nombre. Toutes étoient ſi différentes de ce qu'elles avoient été, qu'à peine quelques-unes pouvoient ſe reconnoître. Leurs vêtemens mêmes & leurs équipages étoient changés, leurs viſages devenus mélancoliques,

ſombres, rêveurs, & d'un jaune à effrayer. Telle eſt la couleur qu'Amour fait porter à ſes vaſſaux, comme dit Ovide dans ſon *Art d'aimer*, & le Camoëns dans ſa *Luſiade*.

Je remarquois tout avec attention, quand un homme d'une figure étrange, tout couvert d'yeux & d'oreilles, & très-fin en apparence, fendit la foule. Je lui demandai avec empreſſement, de peur qu'il ne me prévînt, qui il étoit, & ce qu'il faiſoit là. « Pourquoi ces » queſtions inutiles? me répondit-il. Vous me » connoiſſez fort bien; & ſi vous ne me con- » noiſſiez pas, vous ne ſeriez pas ici. Quoi- » que je contribue beaucoup à augmenter le » nombre des malades & des frénétiques que » voici, je ſuis leur gardien; je ne ſers qu'à » les châtier, & non à les guérir. Je fais plutôt » empirer leur mal & paroître leur ignominie, » comme la peine qu'on prend à raccommoder » un habit uſé, ne ſert qu'à montrer davantage » la corde. Si vous voulez ſavoir ce qui ſe » paſſe dans cette maiſon, ne m'interrogez pas; » c'eſt un miracle quand je dis la vérité, puiſ- » que j'agis alors contre nature, & que je » ceſſe d'être ce que j'étois. Je ſuis un grand » fabricateur de nouvelles, & j'ai toujours » mille fables à conter. Mais voyez vous d'ici » les appartemens? Vous n'avez pas beſoin

» de guide dans un lieu où vous avez quel-» que privilége, & bien des amis : vous pou-» vez aller ſeul ». Là-deſſus il me laiſſe, & je profite de la liberté qu'il me donne.

Après avoir traverſé une première cour, où les fous erroient pêle-mêle, ſans qu'on pût diſtinguer à la piſte, comme on dit, quelle étoit la bête, le premier appartement que je trouvai étoit rempli de perſonnes du ſexe de toute eſpèce. Il y a des femmes en ce lieu ! m'écriai-je, ſans en nommer aucune cependant, & tout attriſté de leur ſort ; non ſans raiſon, puiſqu'elles étoient préciſément dans le quartier le mieux fermé, & reſſerrées comme des furieuſes. Cependant elles obéiſſoient avec docilité au ſupérieur de la maiſon, ſans réfléchir qu'elles duſſent tirer leur guériſon des peines qu'il leur faiſoit ſouffrir. L'une ſe déſoloit d'être fille, l'autre brûloit pour un cavalier qu'elle n'oſoit nommer ; celle-ci écrivoit une lettre de cinquante doubles, griffonnoit des eſpèces de lignes qui ſe croiſoient & ſe recroiſoient en tout ſens, formées de hiéroglyphes ou de caractères indéchiffrables, pour avoir occaſion de les lire plus ſouvent & de les méditer plus long-temps : celle-là demandoit une ſérénade à ſon galant ; ce qui étoit la même choſe que de le prier d'annoncer à

tout le voiſinage qu'il l'aimoit, & d'inviter à ſon de trompe au triomphe de ſon amour. L'autre diſoit à ſon amant, qu'elle étoit ſon amante, mais qu'il ne demandât & n'eſpérât rien de plus : celui-ci répondoit qu'il ſe conformeroit à ſon intention ; & elle le croyoit.

Quelques-unes vouloient ſe marier à leurs laquais, d'autres à des hommes mariés ; celle-ci étoient renfermées à part, & miſes au nombre des incurables. Il y avoit parmi elles des perſonnes de la première qualité, & des prudes des plus fières. D'autres ne reſpiroient que les douceurs & les cajoleries ; femmes de lettres, & précieuſes minaudières, dont la plus grande partie n'étoit occupée qu'à écrire des billets doux ; métier où elles étoient paſſées maîtreſſes, & qu'elles ſanctifioient par les formules d'écritures les plus pieuſes, telles *que Dieu vous garde ; le ſeigneur béniſſe l'entrepriſe ;* ſur-tout quand il s'agiſſoit de ces lettres larrones & homicides, qui demandoient le cœur ou la bourſe, & qui ne ſe contentoient que de réponſes effectives en bonnes eſpèces. Car c'eſt à ce prix que ſont les faveurs de ces doucereuſes ; graces de jubilé, qu'on ne gagne que par des ſatisfactions préalables.

Preſque toutes les folles de ce quartier parloient ſans ceſſe, la nuit comme le jour ; plu-

ſieurs cependant ne s'accuſoient que de trop de réſerve. Il y en avoit qui étoient paſſionnées les unes pour les autres; elles ſe donnoient le bras pour ſe promener, ſe faiſoient des cadeaux, & vouloient être aimées ſans partage. Elles extravaguoient véritablement; néanmoins on leur laiſſoit la liberté, parce que cette ſorte de folie n'a point de ſuites. Il y avoit une grande affluence de monde dans cette partie du quartier, parce qu'aucune de celles qui l'habitoient, cherchant ſans doute à ſuppléer à la qualité par le nombre, ne ſe contentoit pas de moins que de trois ou quatre amantes. Le mal de ces folles, & de toutes celles qui rempliſſoient le reſte de l'appartement, provenoit de l'oiſiveté, & du temps employé à jaſer plutôt qu'à coudre; car partout où les femmes ſont oiſives, amour ne l'eſt pas, comme l'a dit le bon Pétrarque, en décrivant le triomphe de cet enfant malin, & avant lui le rigoriſte Sénèque.

Il y en avoit là qui n'étoient pas ſi folles pour leur intérêt qu'on ſe l'imaginoit; & telle, ſur le ſeul fond de ſon air précieux, touchoit plus de lettres de change qu'aucun banquier de Gènes, ou qu'aucun traitant de France. Quelques-unes au contraire mettoient beaucoup à la banque, & en tiroient peu; de ſorte

qu'il n'y avoit aucune égalité ; & elles ne s'apercevoient pas de la friponnerie de l'amour, qui ſe déceloit par mille endroits. Dans quelques coins de l'appartement l'on dreſſoit des tables, & l'on régaloit les pauvres amans ; œuvres pies ſans doute, que de repaître ceux qui avoient faim : mais tout ſe bornoit à une collation plus amère cent fois que coloquinte, qu'il falloit payer bien cher à la fin. Il y en avoit qui craignoient d'être aperçues par celui qui étoit chargé de la viſite du quartier, & d'autres qui déſiroient la viſite de celui qui n'en étoit pas chargé. Les moins folles s'amourachoient du médecin de la maiſon ; elles inventoient des remèdes à leur tour, & fabriquoient des recettes pour faire dégorger le coffre-fort, où elles apprenoient à ſaigner la bourſe du chirurgien lui-même. Les unes, après avoir dépêché la commiſſionnaire, marchoient derrière elle pour preſſer la marche ; les autres formoient des partis, & faiſoient payer les galans. Il y en avoit de ſi folles, qu'elles s'étoient mis en tête de ſe laiſſer mourir de faim ; & elles tomboient dans des accès de frénéſie plus à craindre que ceux de la rage. Les anciennes, aſſiſes ſur des canapés, préſidoient à cette galère, & s'occupoient à careſſer de petits chiens qui avoient toute leur tendreſſe ;

dreſſe; elles les ornoient de colliers, de grelots, & de rubans, de plus de couleurs différentes que les livrées d'une mariée de village. « Quand viendra-t-il un Thaumaturge nouveau, m'écriai-je à ce ſpectacle, pour les » guérir d'un tel mal, & pour nous délivrer » nous-mêmes du double fléau de ces chiens & » de leurs maîtreſſes » ? Enfin il y avoit là tant de malades, que, tout plaiſant qu'étoit leur mal, j'en fus touché de compaſſion. Ce qui étoit de plus triſte encore, c'eſt que leur infirmier déſeſpéroit de leur guériſon; parce que leur mal provenant du déſir du ſacrement, qui n'arrivoit jamais, il étoit auſſi incurable que douloureux.

Je n'oſai reſter long-temps parmi ces folles, réfléchiſſant qu'un homme court bien des riſques avec pluſieurs d'entre elles, & que le plus fin a coutume d'en ſortir condamné au mariage, & par conſéquent à des repentirs auſſi longs que la vie; du moins à ſouffrir une même femme toute une année, ſans eſpérance de rédemption d'un pareil eſclavage. Je ne m'aventurai pas même à m'entretenir avec aucune d'entre elles, de peur qu'elle ne s'imaginât ſur le champ que j'en étois amoureux. Ainſi, je paſſai à l'appartement ſuivant, qui étoit celui des femmes mariées.

Les maris en avoient fait lier pluſieurs ; ce qui les empêchoit de faire toutes leurs folies ; mais quelques-unes forcoient leur priſon, & alors elles étoient beaucoup plus furieuſes que celles à qui on avoit laiſſé la liberté. Pluſieurs alloient çà & là, & paroiſſoient plus libres & moins folles que les autres, quoiqu'elles ne fuſſent que plus libertines. Les unes prenoient à leurs maris, pour donner à d'autres hommes qui en faiſoient de même à leur tour. Les autres, vraies pélerines, faiſoient de très-dévots pélerinages pour gagner les faveurs de leurs galans. J'en vis une d'intelligence avec ſon mari pour vérifier ſes ſoupçons, & qui avoit une complaiſance maligne à lui faire horreur, pour l'éloigner d'elle. Quelques-unes faiſoient des voyages de dévotion, pour ſe rencontrer avec leurs dévots. Celles-ci alloient au bain, & en revenoient plus ſouillées ; celles-là alloient au confeſſeur pour trouver le martyre, & de la pénitence revenoient plus péchereſſes. Quelques-unes ſe vengeoient de leurs maris jaloux, en juſtifiant leurs jalouſies ; car perſonne, ſelon Juvénal, docteur en cette matière, ne trouve plus de plaiſir à ſe venger d'un ennemi, qu'une femme à ſe venger de ſon époux. Il y en avoit de triſtes & de mélancoliques, comme des anachorètes, pénitentes ſans aucun mérite,

J'en remarquai une qui aimoit tant ſon carroſſe, qu'elle n'en ſortoit pas. Je lui en demandai la raiſon. Elle me répondit d'un grand air de modeſtie, que c'étoit parce qu'il la déroboit aux yeux des hommes. « Ce pourroit bien être » auſſi, répliquai-je en montant à la portière, » parce qu'il vous dérobe aux yeux de votre » mari ». A ces mots, elle ſe déroba aux miens, & n'oſa plus reparoître. Je ne trouvai point là ces femmes dont les maris ſont éternellement ſur mer ou dans les Indes, toujours occupés d'affaires & de commiſſions, & qui, ſe prêtant le plus obligeamment du monde aux déſirs de leurs épouſes, s'éloignent à pas de lévriers, & ne reviennent qu'à pas de tortues. On ne les trouvoit pas ici, parce qu'elles vivoient toutes en perſonnes libres, & que, ſortant de leur catégorie, on ne ſavoit quel rang leur donner parmi les différens membres de cette république.

L'appartement ſuivant étoit celui des révérendes veuves, folles pleines de prudence & d'expérience. Elles étoient dans leurs habits de deuil, le ſein exactement couvert de mouchoirs blancs comme neige, qui rendoient leur poitrine ſemblable à celle des cygnes, avec un air extrêmement grave & compoſé, c'eſt-à-dire, très-peſant & très-ennuyeux; & chacune

dans ſa folie, ſachant aſſez bien l'art de diſſimuler, pas aſſez cependant pour la cacher tout à fait. J'en vis une qui tout à la fois pleuroit pour le mari, & rioit pour l'amant; une autre, folle de ſes ajuſtemens noirs, qui étoient les ſignes de ſa liberté, & plus encore de ceux à qui ils plaiſoient, cherchoit à réjouir les vivans plutôt qu'à faire honneur aux morts. J'en aperçus pluſieurs qui s'étoient coiffées en cheveux pour avoir la tête plus libre, & les oreilles plus diſpoſées à entendre les offres qu'on pouvoit leur faire; car on dit que c'eſt à cette fin que cette mode a été inventée. Elles avoient d'ailleurs l'extérieur ſi compoſé, qu'elles auroient facilement caché leur folie à quiconque ne les eût pas connues: mais il ne manqua pas là de plaiſans malins, qui les qualifièrent d'apoſtates de la viduité, & qui révélèrent qu'elles y étoient détenues par l'inquiſition.

D'autres, d'une humeur bien différente, ſembloient avoir gagé à qui auroit la coiffe la plus grande. J'en remarquai quelques-unes qui en auroient pu faire une robe traînante, & qui étoient coiffées, ou plutôt capuchonnées, comme la béguine la plus embéguinée ne le fut jamais. Elles paroiſſoient au dehors plus triſtes & plus ſombres que quatre-temps ou vigile, & au dedans elles étoient plus gaies

que carême-prenant. J'obſervai que les veuves, à qui la bienſéance laiſſoit la liberté de ſe promener, étoient les premières à reprendre de l'amour, quel que fût leur âge & leur gravité.

Il y avoit là pluſieurs dévotes, & des dévotes de pluſieurs, pleines de piété pour les parens, ſur-tout au ſixième degré, & tenant toujours pieuſement le chapelet en main, pour calculer, ſinon des patenôtres & les tréſors qu'elles amaſſoient pour le ciel, du moins les biens du voiſin & les œuvres de charité dont ils devoient être le ſalaire. Celles-ci étoient des hérétiques en fait d'amour, & la plupart, pour leur pénitence, étoient condamnées à un jeûne perpétuel; car l'amour a auſſi ſes pénitences & ſon carême. D'autres portoient des coiffes de crêpe, mais extrêmement fines, au travers deſquelles on aperçevoit les pompons & les aigrettes. D'autres enfin ſe coloroient le viſage de vermillon, comme ſi elles euſſent ſenti la raiſon qu'elles avoient de rougir d'elles-mêmes, & de leur envie ridicule de ſe marier mille fois, ſi elles l'euſſent pu. A la fin, chacune de ces folles reſtoit au même état, ſeule avec ſa folie. Au reſte, les veuves étoient les plus inſupportables de toutes les folles; parce que, comme il y en avoit peu de jeunes, & que toutes avoient pris l'habitude d'être maîtreſſes

chez elles, il n'en étoit aucune qui ne voulût commander. Ainſi, l'infirmier avoit mille embarras avec elles.

Fatigué de la confuſion qui régnoit parmi ces vieilles indiſciplinables, je paſſai plus loin, & j'entrai dans l'appartement des vierges folles. Celles-ci étoient beaucoup plus libres que toutes les autres; & c'étoit cette liberté, qui, ayant paſſé juſqu'à leurs cœurs & leurs démarches, faiſoit leur folie. Il y en avoit peu de furieuſes, encore étoient-elles aiſées à guérir; & l'on me dit que c'étoit tous les jours nouveaux viſages dans ce quartier; qu'en peu de temps on y parvenoit à la convaleſcence, & qu'il y avoit beaucoup plus de folles de cette dernière eſpèce dans les petites maiſons de l'intérêt, que dans celles de l'amour; parce qu'effectivement elles ne donnent pas leur tendreſſe, mais la vendent, & qu'elles trafiquent de leurs faveurs. J'en vis quelques-unes qui s'y ſeroient plu beaucoup davantage, ſi elles y euſſent vu de la finance, & qui aimoient bien mieux recevoir la main ſolide de l'homme d'affaires, que celle du comte ou du baron. Elles euſſent voulu que les armoiries de leurs courtiſans fuſſent toutes au champ d'or, & qu'ils vinſſent du pays où chacun porte *don* pour ſon premier titre. J'en vis d'autres, tout à fait

ſemblables à des détrouſſeuſes de grand chemin, dépouiller l'homme d'honneur pour revêtir un coquin, qui, à force de coquineries, étoit devenu brave homme, figuroit honorablement ſur ce fonds inépuiſable, imprimoit le reſpect ou l'horreur aux hommes, aux dames l'amour ou la terreur, & impoſoit à tout le monde. Folie manifeſte, qui, croyant faire une œuvre de miſéricorde en revêtant les nus, faiſoit une œuvre d'injuſtice & d'inhumanité en dépouillant les juſtes poſſeſſeurs de leur propre bien.

Il y avoit encore des folles de l'humeur la plus étrange, éperdument amoureuſes d'un poëte croté, le plus miſérable du monde, réduit à attendre le ſalaire de ſes faloteries, avec plus d'impatience qu'une femme enceinte ne ſoupire après ſa délivrance : folles à vingt-quatre karas, elles croyoient leur ſort ineſtimable, parce qu'il les faiſoit monter tous les jours ſur le tréteau, &, les transformant en ſtatues enchantées, leur faiſoit des cheveux d'or, des dents de perles, & tout le corps de pierres précieuſes. Elles n'avoient point de plus grand plaiſir, que de groſſir de leurs aventures la bibliothèque bleue, que de garnir les banquettes des quais, & d'être les héroïnes des ponts & des carrefours. Celles qui

avoient perdu l'eſprit pour quelqu'un de ceux que le monde nomme *ſeigneurs*, me révoltèrent étrangement. Je remarquai que, loin de guérir, elles faiſoient paroître tous les jours de plus mauvais ſymptômes; qu'elles ſe diffamoient en voulant vanter le perſonnage qu'elles faiſoient, & les liaiſons qu'elles avoient dans le grand monde; qu'ayant figuré de la ſorte, & fait eſſuyer leurs quintes & leurs boutades au duc & au marquis, elles ſe trouvoient réduites au maître d'hôtel ou au valet de chambre, ſouvent à quelque choſe de moins, qui les conduiſoit enfin à une maiſon de force, par grande fortune à quelque couvent, où, converties ſans converſion, leurs aventures ſe terminoient à garder la chaſteté entre quatre murailles, & l'humilité ſous un tablier de cuiſine. Quelques-unes vivoient de peu, pour ſe rendre la taille fine; & elles l'avoient effectivemant ſi fine, qu'elle pouvoit à peine ſoutenir leur buſte rebondi.

Pluſieurs ſe voloient des années pour ſe rendre jeunes, & ſe parjuroient pour ne pas les reprendre; mais en ſe prenant des années, elles avoient grand ſoin de ſe rendre de bons jours. Plus ces vieilles rajeunies s'ajuſtoient & ſe coiffoient d'une manière coquette, ciroient leurs lèvres, meubloient leur bouche de nou-

velles dents, recrépiſſoient leur viſage, & en combloient les ſillons, plutôt que les rides; plus on étoit tenté de les prendre pour des ébauches d'albâtre, pour des mortes embaumées, pour une chair trop faiſandée, qui n'eſt propre qu'à éteindre l'appétit. Ainſi, avec tout l'attirail de la beauté, elles étoient hideuſes, copiſtes groteſques, ou guenons ridicules des graces de la jeuneſſe.

J'en vis quelques-unes, vraies phyſionomiſtes à aventures, qui alloient trouver l'aſtrologue, docteur en lunatiſme, pour ſe faire faire leur horoſcope; & le charlatan céleſte, liſant dans les yeux plus que dans les aſtres, leur en diſoit ſouvent plus qu'elles n'en vouloient ſavoir. D'autres alloient prier quelque enchanteur de leur faire retrouver certain tréſor du plus grand prix, qu'elles avoient perdu dès la fleur de la jeuneſſe; & celui-ci, après avoir tracé quelques lignes & proféré quelques mots myſtérieux, diſoit d'un air inſpiré, que trois choſes ſe recouvroient tard, imparfaitement, ou jamais; les richeſſes tard, la ſanté imparfaitement, & la pudeur jamais. J'en vis une autre tirer elle-même ſon horoſcope devant ſon miroir; & liſant dans cet aſtre, nouvelle fée, elle tentoit des prodiges contre nature, cherchoit à rehauſſer ſa taille, du moins ſes ta-

lons, qu'elle rendoit plus grande que ſes pieds; faiſant ainſi, par impoſſible, le tout plus grand que la partie.

Un grand nombre ſe faiſoient de nouveaux viſages avec des poudres détrempées & des couleurs d'emprunt; folie la plus viſible des folies, puiſqu'elles détrompoient par les choſes mêmes qu'elles employoient à tromper. Elles trahiſſoient leur impoſture, en mentant non ſeulement par la bouche, mais par les joues, par tout le viſage, par tous les ſens. Telle eſt la malice de celles-ci, qu'habiles dans l'art de Soliman ou d'Iſmène, elles veulent tuer les hommes par des poudres & des mixtions, plutôt que par leur beauté. Ne parlons pas d'elles davantage; elles ſe peignent de ſi fortes couleurs, que tout le monde les reconnoît facilement.

J'en vis une qui, pour cacher ſa chevelure d'or, tant les femmes ſont peu contentes des plus riches préſens que leur fait la nature, avoit la tête plutôt plâtrée que poudrée, & à qui l'on pouvoit parfaitement appliquer cette épigramme :

Vous inſultez, Inès, à la nature,
En plâtrant l'or de votre chevelure :
Le plâtre, je l'avoue, eſt quelquefois doré;
Mais ſans vous, jamais l'or n'auroit été plâtré.

Il y en avoit qui portoient perruque comme les hommes, pour déguiſer leur tête chauve ou leurs cheveux blancs; & qui, ſur une tête eſpagnole, avoient une chevelure françoiſe. Combien ſe mettoient des dents & des ſourcils neufs! On faiſoit tout cela ſecrètement; mais de quoi ſervoit-il de ſe cacher, tandis que la marque de l'ouvrier diſoit à tous les yeux ce qui en étoit? En effet, il y en avoit quelques-unes, tellement ornées de plumes étrangères, qu'elles raviſſoient avec la plus grande ſubtilité, que ſi on les en eût dépouillées, elles auroient eu le ſort ridicule du geai de la fable. Pluſieurs avoient une vieille guide ratatinée, ſortie du cloître ou de la nuée, qui, coiffée en veuve, ſembloit une tortue en cornettes, & qui ſervoit de chaperon à leur timide innocence. La bonne abbeſſe étoit extrêmement révérée, quoiqu'on n'eût voué entre ſes mains ni obéiſſance ni chaſteté, & elle diſpoſoit à ſon gré du cœur de ſes filles. Il y en avoit très-peu parmi celles-ci, qui reſpectaſſent les lois de l'amour; elles ſe laiſſoient débaucher par l'intérêt ou par d'autres acteurs qu'on ne dit pas. Ainſi, les autres les tenoient pour des ſchiſmatiques qui contrefaiſoient les folles, afin d'être renvoyées abſoutes. L'amour de celles-ci s'exprimoit comme celui des chats;

car à chaque écu qu'elles voyoient elles crioient : *mio*, *mio* (1).

On trouvoit encore dans ce quartier, & près de la porte, celles qui, ne méritant pas le nom d'*Iris* ou de *Climène*, ne portoient que celui de *Cateau* ou de *Toinon*; nymphes en torchons, & qui ſentoient encore la marmite mal écurée. Mais Amour eſt humain, & n'exclut perſonne de ſon hôtel. Elles étoient toutes en corſet étroit, en cotillons courts, la tête échevelée, & dans un élégant négligé, toujours l'œil fripon & les bons mots à la bouche. Une d'elles étoit habillée d'une toile de couleur très-naturelle, puiſque c'étoit celle du chanvre; ſigne de ſes eſpérances avortées, & de ſa profeſſion actuelle; encore l'étoffe étoit-elle ſi épargnée, & la manche ſi étroite, que je ne pus m'empêcher de plaindre la gêne où devoit être une pécheresſe à qui les larges manches auroient été ſi convenables. Toutes, au reſte, étoient de la plus belle humeur du monde, riant à ſon de trompe, ſolâtrant ſans ceſſe, & chantant avec toute la mélodie d'une roue mal huilée, qui jure ſous l'eſſieu.

Voilà une partie de ce que je vis dans le quartier des folles; le ſpectacle m'amuſoit, &

(1) *Mio*, mot caſtillan qui ſignifie *mien*.

je le conſidérai long-temps : mais penſant tout à coup à ce qui arrive au jeu d'échecs, où les fous prennent ſouvent les chevaliers, je ſortis à la hâte, & preſque en fuyant.

Je tombai dans le quartier des hommes, qui eſt tout près de celui des femmes, un ſeul mur de diviſion entre deux. C'étoit même la plus grande folie de ceux-ci, que de ne vouloir pas s'éloigner d'elles, quoique dans le fond l'adminiſtrateur eût ainſi diſpoſé les choſes à deſſein, jugeant que c'étoit le premier remède qu'il convenoit d'employer ; mais ils mépriſoient médecins & médecine, & ils préféroient leur mal à la ſanté, comme le dit Properce attaqué de cette maladie. Obſtinés dans cette erreur, ils portoient le mal à ſon comble, en croyant bien faire. D'autres, ce qui eſt encore pire, connoiſſoient leur tort, & ne laiſſoient pas de continuer ; comme l'avoue Pétrarque, qui, ſentant les premières atteintes de ce mal, en fit le ſujet de ſes chanſons, & le prit en plein, ainſi que ſon confrère Ovide.

Les fous n'étoient pas dans des cellules ſéparées ; les actions de chacun annonçoient facilement, ſans le ſecours des écriteaux, à quiconque les examinoit avec un peu d'attention, leurs inclinations, leur foible, & l'article ſur lequel chacun d'eux étoit frappé. Combien

ne vis-je pas de galans en broderie, qui n'avoient pas à changer de chemiſes ! Combien en cabriolets, qui ne ſavoient où ils iroient dîner, & qui refroidiſſoient terriblement leurs dulcinées, en ne leur donnant d'autre régal, que le ſpectacle de leurs courſes étourdies; en ſorte qu'on pouvoit bien dire dès lors, comme aujourd'hui, qu'il y a peu de têtes ſaines en cabriolets. Combien qui n'avoient pas de pain, & que la chair tentoit ! J'en vis un qui, voulant ſe donner pour amoureux bel-eſprit, alloit ſe faire dicter des billets doux; & un malin lui faiſoit écrire en ſtyle plus léger, qu'il n'étoit qu'un ſot. Les autres vouloient qu'on fût épris de leur jolie figure, fiers de leurs beaux cheveux, de leur friſure à la dernière mode, de leurs jambes tournées à leur fantaiſie, & dont ils avoient placé les mollets poſtiches comme ils avoient voulu, déguiſant en mille manières quelque choſe de pis qu'un homme mal marié, c'eſt-à-dire, un diable en pourpoint, qu'on reconnoît toujours à la corne, & aſſez ſots pour ne pas concevoir que tout mari perd ſon temps, quand il veut plaire à une femme qui a elle-même la paſſion de plaire.

Je vis un de ceux-ci, guerrier de l'autre ſiècle, & guerrier de Cypris, qui, ayant tenu

ſes mouſtaches en papillottes toute la nuit, plus gêné que le mulet qui ne dort pas le frein à la bouche, auſſi embarraſſé qu'un ours en muſelière, les produiſoit enſuite en public ſous les aîles d'un vaſte chapeau qui leur ſervoit de dais. Preſque tous portoient le hauſſe-col, & avoient la tête environnée de rubans; ce qui la faiſoit paroître comme les petits anges peints dans les égliſes, avec des aîles ſous le menton; & tout leur corps, comme un patron de paroiſſe, orné par les dévotes du village, ou comme ces figures d'émail qu'on conſerve en boîtes, avec le pourpoint, le collet, & tous les ajuſtemens à l'antique. Quelques-uns étoient auſſi difformes que les plus plaiſans groteſques. La plupart des fous damerets étoient pourſuivis par des créanciers; mais ils trouvoient une ſauve-garde aſſurée dans le chapeau vert, qui a la vertu merveilleuſe de les rendre ſupérieurs à des armées entières de records, & qui ne craint ni corde ni priſon.

Il y eut un de ceux-ci qui me divertit beaucoup; c'étoit un nouveau Narciſſe, amoureux de ſoi-même, au point de ſe paſſionner en ſe voyant au miroir, & d'embraſſer ſon ombre. Content de lui ſeul, il diſoit qu'il étoit bien éloigné de vouloir ſe marier. Il ſe croyoit tant de charmes, qu'il lui paroiſſoit que les oiſeaux,

épris de ſa figure, s'arrêtoient au milieu de leur vol, pour avoir le plaiſir de le conſidérer. Un jour qu'il avoit vu, en paſſant dans la rue, la mule d'un médecin, rongeant ſon frein, ruant, henniſſant, & tournant ſouvent la tête en arrière, il dit à ſon valet : « N'as-tu pas » remarqué comment toutes les créatures, juſ- » qu'aux mules mêmes, me font les yeux » doux ? »

Il y en avoit d'autres, grands amis de la pipe & de la roquille, qui, par leur humeur grenadière & en vantant leurs exploits, vouloient inſpirer de l'amour, ſans réfléchir que la plupart des femmes ſont naturellement mignardes ou peureuſes ; & que celles qui affectionnent le plus les armes, n'aiment guère l'épée ni le mouſquet, mais ſeulement les drapeaux enrichis de broderies, & les braſſelets d'or. Pluſieurs de ceux-ci portoient des chapeaux *à la ſacré-mon-ame*, & les nommoient *Gabions de la tête.* Ils les tenoient ombragés de panaches, qui étoient tout ce qu'ils avoient de terrible. J'en ouïs un, à qui l'on vouloit faire mettre l'épée à la main, répondre qu'il s'abſtenoit par dévotion de ſe battre trois jours de la ſemaine, & qu'on étoit heureux de ſe prendre à lui un des jours que ſa religion gênoit ſa valeur. J'en vis pluſieurs, qui, reclus

tout

tout le jour, ne ſortoient que la nuit, ſemblables aux chauves-ſouris, & aux ſinges de ſorciers, ou plutôt vrais chats de gouttières, dont l'amour nocturne & lunatique ne s'accommode que des ténébres ou de la ſombre lueur de Vénus. J'en vis d'autres qui aimoient préciſément, parce qu'ils voyoient aimer. Ils parcouroient les lieux d'aſſemblée & de promenade tous les jours de fêtes, pour y prendre de l'amour, & ils en faiſoient des jours d'un travail ſingulier. Ils alloient de ſtation en ſtation, comme les pièces d'échecs vont de caſe en caſe, ſans pouvoir attraper la dame. Parmi eux, les uns exprimoient bien des ſentimens qu'ils n'avoient pas; d'autres au contraire en avoient beaucoup, qu'ils n'exprimoient pas. Je portai grande compaſſion à ces fous muets, & je leur euſſe volontiers conſeillé de s'amouracher de quelque devine; mais comme les fous n'entendent rien, moins encore les bons conſeils qu'autre choſe, je les réſervai pour moi-même.

Les préſomptueux, croyant que l'amour eſt comme le tonnerre qui frappe toujours les lieux élevés, brûloient pour des perſonnes d'un étage ſi haut, que jamais ils n'y parvenoient. La cour eſt pleine de cette ſorte d'amans qui ne ſe propoſent que des amantes du premier

vol, ſans autre avantage que leur prétendu mérite peu étoffé, & qui annoncent, du plus loin qu'on les voit, qu'ils portent ſur eux tout ce qu'ils poſsèdent. Les modeſtes, fous de ſens & de jugement, indigens pour la plupart, ſe contentoient de femmes qui ne faiſoient que redoubler leur indigence. Les prodigues s'épuiſoient tous les jours en largeſſes qui ne leur procuroient ni gloire ni plaiſir; & les lézins procédoient encore plus chimériquement, prétendant ſe procurer l'un & l'autre ſans tant de façons.

Il y avoit des fous, auſſi bien que des folles de toutes les claſſes. Les fous mariés avoient leurs épouſes avec eux. Ils étoient moins furieux que les autres. Quelques-uns ſe rendoient redoutables pour ſe faire aimer; mais ils ſe trouvoient ſouvent trompés, & contraints de changer bientôt: au lieu de fiers lions, ce n'étoient plus que de doucereux agneaux qui devenoient auſſi ſouples qu'ils avoient été arrogans. Il y en avoit beaucoup de ceux-ci, qui, faiſant tout ce que vouloient leurs femmes, leur donnoient lieu de ne rien faire de ce qu'eux-mêmes déſiroient. Ils diſoient pour leurs raiſons, que la femme eſt comme la paille, qui, laiſſée en plein air & dans ſon état naturel, ſe conſerve long-temps; & qui, pliée

& reſſerrée entre les murs, ſe ruine & ſe gâte elle-même; ou comme des oranges de la plus belle apparence, qui, preſſées, ne rendent que l'amertume dont elles ſont pleines.

Quelques-uns faiſoient des bonnes amies de leurs femmes, des amies meilleures encore pour eux; quelques autres avoient pour commères, en effet auſſi bien que de nom, les mères des enfans dont on ne les croyoit pas pères. Un, entre autre, répétoit ſouvent qu'il n'y avoit rien de plus accablant que de voir une épouſe auprès de ſoi à toute heure & à tout moment; qu'elle étoit plus inſupportable que les catarrhes & que la fièvre chaude, puiſqu'on ſe délivroit de ces incommodités par le ſecours de la médecine, & qu'on ne ſe délivroit de la femme que par la mort. « Je ſuis, ajoutoit-il, du parti de ceux qui ſe ſervent toujours du terme de *marier* & non d'*épouſer*; parce qu'il n'y a rien en effet qui expoſe plus à être marri & repentant, que le mariage, & qu'il n'y a point d'étourderie qui ſoit une matière plus abondante de regrets. Vous connoiſſez peut-être un endroit de Caſtille, dont le nom ſignifie *épouſer*: jamais je n'ai voulu paſſer par-là, à cauſe du nom ſeul; tant j'ai horreur de la choſe »!

Je prenois plaiſir à entendre ce fou, ravi

d'apprendre ce qui ſe paſſoit entre femme & mari. Je lui repréſentai cependant, parlant religion, que le mariage étoit une image de l'union du rédempteur avec ſon égliſe, dont il eſt le chef; que le mari eſt pareillement le chef de la femme, & que Dieu, en lui impoſant le fardeau de cet état, lui a donné une compagne pour l'aider à en ſoutenir le poids. « Après tout, repris-je, le monde ne peut ſe » perpétuer que par la femme, & il eſt bien » plus raiſonnable de s'attacher à ſon bien » propre, qu'à un bien étranger, puiſqu'il n'y » a qu'un fou qui néglige ſon champ, pour » cultiver celui de ſon voiſin. L'inclination qui » nous attache à notre propre femme, ajou- » tai-je, a le pouvoir qu'eut ce roi fameux, » de changer en or tout ce qu'il touchoit; & » jamais l'on ne s'eſt ruiné plus vîte que par » les diſſentions domeſtiques. De plus, ſi les » hommes diſſimulent les ſottiſes d'un ami, » s'ils mettent leur honneur & leur courage » à ſupporter, ſans s'abattre, les douleurs les » plus violentes ou les plus longues infirmités, » ne feroient-ils pas encore mieux de ſouffrir » avec la même conſtance une femme qui » vient de la main de dieu, & dans le choix » de laquelle on ne ſe tromperoit pas, ſi l'on » conſultoit la voix & les yeux du public plus

» que les ſiens propres ? Il faut même con-
» venir, que s'il y en a d'auſſi méchantes qu'on
» dit, c'eſt ſouvent par la faute de leurs maris,
» qui ne leur fourniſſent pas ce qui convient
» à leur état ; car une femme dans le beſoin
» eſt comme une place dépourvue de muni-
» tions & à demi ruinée. Mari qui néglige
» ſa femme, néglige ſon honneur ; & qui va
» chercher fortune dans la maiſon de la voi-
» ſine, enhardit le larron à venir à la ſienne,
» comme à un bien abandonné. Ne ſeriez-
» vous pas, repris-je, du nombre de ceux qui
» reçoivent le mariage, & non le ſacrement,
» & qui, prenant le cheval, abandonnent la
» charge qu'il portoit ? J'ai vu très-peu d'époux
» qui n'ayent été qu'un cœur, comme ils n'é-
» toient qu'une chair, d'auſſi bonne intelli-
» gence dans les peines que dans les plaiſirs, &
» lorſqu'ils avoient la liberté d'époux, que
» quand ils avoient les déſirs d'amans. D'où
» je conclus en finiſſant mon ſermon, dont
» vous profiterez autant & auſſi peu qu'il vous
» plaira, que les mariages d'aujourd'hui ne
» ſont que des contrats d'adjudication, où il
» ne s'agit que de vendre & d'acheter, pour
» lever boutique enſuite, & ſe tromper l'un
» l'autre ». C'eſt ainſi que je moraliſois ce
fou, en cela auſſi fou que lui. Mais lorſqu'il

eſt queſtion des femmes, j'ai peine à tarir. Je lui fis encore le récit de ce qui arriva à deux époux le premier ſoir de leurs noces : « Ma » chère ame, dit le mari, nous ne faiſons » qu'un à préſent ; il ne convient plus de rien » déguiſer » ; & démontant ſa mâchoire, il mit ſes dents poſtiches ſur une table. « Mon petit » cœur, répondit l'épouſe, ravie d'être pré- » venue, vous ne m'aimerez pas moins pour un » œil qui me manque ». Elle déboîte à l'inſtant un de ſes yeux, qui étoit de criſtal, ne pouvant, contre la coutume, dormir tranquillement que l'œil ouvert. Tout ceci prouve clairement, que par-tout où il y a trop de liberté, il ne peut y avoir d'agrément durable.

La choſe étant ainſi, je me trouve parfaitement comme je ſuis, jeune, exempt d'une compagne aſſidue & fatigante. Si par haſard je m'oubliois juſqu'à prétendre aux plaiſirs de cet état, ſans en avoir embraſſé les peines, malgré ma petite taille & mon peu de mine, qui m'en empêcheroit ? J'y riſque le ſalut de mon ame, mais non celui de ma tête. Je reconnois que la première eſt la plus précieuſe, & qu'il n'y a point de comparaiſon à faire entre l'une & l'autre ; cependant l'une ſe guérit par la confeſſion & pendant la vie ; mais l'autre, par l'extrême-onction ſeulement, ou par la mort.

Dieu me préſerve des femmes de longue vie! Le diable en cornette ſeroit moins à craindre; & la plus ſimple d'entre elles duperoit en badinant une légion de Catons, ou, ſi vous voulez, de démons.

Qui me dira pourquoi les troubles & la guerre ſuivent la bénédiction du ciel & le ſignal de la paix? Mais qui ne connoît le génie & la nature des femmes? Si vous ne les aimez pas, elles vous font paſſer pour un ſot, & pour un fat, ſi vous les aimez; ſi vous les cédez à un rival, pour un lâche; & pour un étourdi, ſi vous les diſputez; ſi vous les eſtimez, elles vous dédaignent; ſi vous les reſpectez, elles vous deviennent à charge; ſi vous les recherchez, elles vous fuient; ſi vous les dédaignez, elles vous importunent; ſi vous les fréquentez, elles vous diffament; ſi vous les évitez, elles vous rendent ridicule: en un mot, vu les mœurs du temps, le nom abject d'*eſclave* vaut mieux que le titre riſible d'*époux*.

Voulez-vous en être convaincu? Ecoutez ce qu'un auteur grave rapporte d'un ſage interrogé par un autre, quand il étoit expédient à l'homme de ſe marier; il lui répondit qu'il étoit trop tôt, quand on étoit jeune, & quand on étoit vieux, qu'il étoit trop tard. Un autre a mieux dit encore, quoiqu'en termes plus

durs, qu'il n'avoit jamais vu qu'une bonne femme, pendue à un pommier ; qu'elle lui paroiſſoit en cet état un très-bon fruit, & qu'elle payoit d'une manière bien convenable le mal que l'eſpèce nous fait depuis ſi long-temps. Il ne pouvoit ſouffrir ni le ſexe ni les hommes, qui ont fait des lois en ſa faveur. En effet, pourquoi nous ſoumettre à tant de conditions onéreuſes ? Il faudra donc que j'aime une femme quoique laide ; que j'eſſuye ſes hauteurs, ſi elle eſt riche ; que je me ruine, ſi elle eſt pauvre ; que je l'obſerve, ſi elle eſt belle ; parce qu'elle ne ſait ni aimer, ni haïr avec meſure.

Je ne ſuis nullement ſurpris de la façon de penſer de ces deux philoſophes chargés d'années & de ſcience, & d'une expérience conſommée. L'un diſoit qu'il ne vouloit pas ſe marier de bonne heure, parce qu'il vouloit attendre qu'il connût mieux le monde ; & l'autre lui répliquoit qu'il avoit tort, parce que s'il apprenoit ce que c'étoit que la femme, il ne ſe marieroit jamais. J'omets mille autres témoignages, & je finis par ce que dit un jour Platon en régalant un de ſes amis, que la femme étoit comme le lierre, qui, attaché au corps d'un grand arbre, ſoutient ſa verdure & ſa fraîcheur, & qui ſe flétrit dès qu'il en eſt

ſéparé. Il ajoutoit encore, avec plus de raiſon, qu'il gâtoit les murs auxquels il s'attachoit.

Pardonnez, ſexe délicat & vindicatif, cette longue ſortie & ces comparaiſons odieuſes; & pour que l'amertume de votre reſſentiment ne vous faſſe pas conſpirer toutes enſemble contre un nouveau Penthée; pour ne pas renvoyer toutes mes auditrices ſans conſolation, je dis qu'il n'y a point de règle ſans exception; qu'il y aura, chaque ſiecle, une bonne femme, qui, auſſi réellement aimable qu'en apparence, pourra dire, comme l'épouſe de Marc-Aurèle: La femme de bonne vie ne doit pas avoir un homme de mauvaiſe langue. Je m'offre donc en ſatisfaction, d'abandonner alors ma langue à la diſcrétion des vôtres, ou même à la cruauté de vos poinçons & de vos ciſeaux. J'acheterai volontiers une bonne femme au prix de ce que le ſage de Phrygie appeloit la meilleure partie de l'animal. Mais enfin raſſurez-vous; tout ce que je puis dire ne diminuera pas d'un ſeul le nombre des foux amoureux, & ne fera pas même qu'il y ait un ſeul époux de moins.

C'eſt trop long-temps m'occuper d'une ſeule claſſe. Je vis les veufs, & j'en remarquai beaucoup qui, étourdis de l'orage à peine paſſé,

cherchoient le port ou la porte de la première femme qui voudroit les recevoir. Pluſieurs ſe remarioient, en meſurant le temps & les bienſéances à leur impatience. Il y en avoit d'autres qui, ſous les vêtemens les plus funèbres du premier deuil, avoient une ame fort réjouie; qui, avant que la défunte fût portée en terre, avant même qu'elle fût tirée du lit nuptial, avoient déjà une autre épouſe toute prête, qui avoit été la bonne amie de la morte, & qui alloit la devenir hautement du vivant; &, comme regret de femme morte ne va pas plus loin que la porte, & quelquefois moins loin encore, il ſe trouvoit dès le lendemain remarié à une petite femme ou fille de chambre, peu fêtée le jour cependant, afin que l'union fût plus tranquille & plus durable. Je dirois volontiers de ceux-ci, qu'ils ſont plutôt frénétiques qu'amans; puiſqu'ayant évité une fois la mort, ils y retournent, en retournant à des engagemens qui ne ſe rompent que par elle, & qui leur cauſent quelquefois des maux & des embarras de tête plus à craindre que la mort. Pour ces fous, capables dans un âge avancé d'une extravagance qui n'eſt pardonnable qu'aux enfans, je ſerois d'avis qu'on les traitât comme les voleurs, à qui l'on coupoit

les oreilles la premiere fois qu'ils étoient pris, afin de les pendre ſans autre information, s'ils recommençoient à voler.

Après avoir vu le quartier des maris & des veufs, je demandai où étoit celui des garçons; mais on me dit qu'ils n'en avoient point de particulier. Ils erroient de tous côtés, cherchoient fortune par-tout, & s'attachoient à tout; ſemblables à ce fameux Galaor, qui ne voyoit aucune femme qui ne lui plût, ne fût-elle que de marbre ou en peinture. Ici les cœurs ſe donnoient; là on les prenoit. Je vis mille gueux très-bien partagés, & une infinité de miſérables à bonnes aventures. Il y en avoit qui étoient devenus ſi ſtupides, qu'ils paroiſſoient plutôt des brutes que des hommes; auſſi rampoient-ils ſur la terre, hâves & défaits, décharnés à force d'être charnels, languiſſans, demi-morts, les traits tels que les antiques, ou comme un Lazare dans la ſépultute; en ſorte qu'on pouvoit demander aux Marthes & aux Madeleines: Où les avez vous mis, pour les défigurer de la ſorte? Ce qui m'étonna le plus en voyant le nombre prodigieux de ces fous, c'eſt qu'aucun d'eux ne nioit qu'il le fût, & ne ceſſoit de le vouloir être.

Les plus extravagans de la troupe, muſiciens de profeſſion, faiſoient retentir leurs

inſtrumens langoureux, en cherchant leurs belles, & chantoient en marchant, comme s'ils euſſent fait le pélerinage de Galice. Et le pis eſt qu'ils chantoient avec autant d'opiniâtreté que de diſſonance, d'une manière à épouvanter: car un mauvais muſicien feroit fuir juſqu'aux chats des gouttières, principalement s'il eſt long à prendre le ton & à monter toutes ſes cordes. Je crois que qui a la patience de l'entendre, pourroit recevoir dix lavemens de ſuite ſans beſoin.

Il y avoit des poëtes amoureux, ainſi que des folles amoureuſes des poëtes. Dignes émules des muſiciens, ils étoient comme eux diſtribués en pluſieurs claſſes, tous mourans de faim, ſe rongeant les ongles, & ſi voraces, qu'on pouvoit les appeler *fous de rapine*; ils invoquoient de temps en temps les muſes: mais les pucelles ſavantes étoient trop fières pour des courtiſans de cette eſpèce. Ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt qu'avec leur manie pour les vers, ils faiſoient profeſſion de mépriſer ceux des poëtes les plus célèbres. Je ne m'arrêtai pas long-temps en cet endroit, parce qu'il y puoit d'une manière horrible. La raiſon en étoit, qu'un de ces poëtes ayant voulu boire à la fontaine d'Hyppocrêne, quelque muſe poliſſonne, penſant le favoriſer

aſſez, en gâta les eaux: qu'on devine comment. Je me divertis beaucoup à voir ces plaiſans perſonnages faire leurs patrones de celles qui n'aimoient pas leurs dévots, & célébrer des graces qui leur faiſoient connoître clairement qu'ils ne leur étoient nullement gracieux.

Les amoureux tranſis alloient & revenoient, perpétuellement occupés de leurs belles; ils couroient les rues le jour, s'arrêtoient ſous leurs fenêtres la nuit. Les uns parloient aux ſervantes, pour être introduits en qualité de valets; les autres graiſſoient la main aux ſurveillantes, pour être admis aux priviléges des ſurveillans; tous avoient les mains pleines de lettres & de billets, & ils étoient auſſi chargés d'anneaux, de rubans, de colliers, que des clinquailliers ſavoyards. Il y avoit un de ces fous qui n'avoit jamais dit un mot à ſa maîtreſſe, qui ne la pouvoit voir qu'à certaines fêtes de l'année, telles que la nuit de Noël, ou du Jeudi Saint; encore tout ce qu'il pouvoit obtenir alors, étoit de lui parler par ſigne comme un muet, réduit à ruminer en lui-même ſes projets chimériques, ſemblable à un mulet bridé qui voit le foin au ratelier. Il y en avoit tels, qu'une ſervante ruſée les

jouoit des ſix années entières par des billets de ſa main, qui étoient pour elle autant de bonnes lettres de change.

Les amans des chanoineſſes ou des penſionnaires de monaſtère tenoient beaucoup de l'imbécillité, un peu du goût de la vertu; mais les autres fous appeloient ceux-ci *bourdons de l'amour*; qui voltigent autour des ruches ſans y entrer. En effet, ils tournoient ſans ceſſe autour de l'enclos du couvent, ils alloient à toutes les meſſes qu'on y diſoit; ce qui eſt à peu près tout ce qu'on peut prétendre dans ce genre de folie. Ils épioient tantôt les ſempiternelles qui ſervoient la maiſon, tantôt les jeunes tourières, un peu plus traitables, & ils faiſoient eux-mêmes toutes ſortes de tours & de perſonnages: mais les rudes épreuves de cette eſpèce de noviciat ne les avançoient pas davantage pour la profeſſion. J'en vis un, le front tout marqué des grilles du parloir, où il étoit ſi conſtamment attaché, qu'on pouvoit lui appliquer ce qui a été dit d'Abénamar: *Pris à la herſe qu'il vouloit ſaiſir....*

Des fous épris des perſonnes mariées affectoient un grand air de réſerve; ſe faiſoient amis intimes des maris, ou tâchoient de leur

être parfaitement inconnus. Mais le plus ſouvent ils ne cachoient leur jeu qu'à ceux qui ne vouloient pas les voir. On avoit cependant des déférences infinies pour eux, & de ſi grands ménagemens, qu'il étoit bien rare que perſonne mourût de ce mal. Ils avoient la liberté de donner des fêtes à la campagne; ils étoient maîtres abſolus dans les parties de promenade & dans les rendez-vous de comédie; & le ſeigneur époux, honnête homme d'ailleurs & bon croyant, ne manquoit pas d'une amie qui l'emmenât de ſon côté.

Il y avoit deux ſortes de fous parmi les amans des veuves: les uns n'étoient point aimés, & ſe mettoient en eſclavage à pure perte; les autres au contraire, que je ne qualifierois pas de fous (ſi l'on pouvoit aimer ſans l'être), tiroient plus d'avantage de leur inclination, que de la plus riche femme, & ils n'étoient jamais troublés dans leur bonheur, que par quelques frères ou neveux de la veuve, qui craignoient ſon mariage. Les fous paſſionnés pour les perſonnes libres étoient ceux qui paroiſſoient ſouffrir le plus. Ils étoient pâles, maigres, & deſſéches, ſi exténués, qu'on les eût pris pour des grillons qui ne ſont ni chair ni poiſſon: la plupart étoient des jouvençeaux du voiſinage, d'abord galans à joujous, puis rodo-

monts & ferrailleurs. Il y en avoit d'autres à leur côté, qui paroiſſoient plus gais & plus contens : c'étoient ceux qui employoient à leurs conquêtes l'amour & l'argent tout enſemble, & qui par conſéquent manquoient rarement leur coup, puiſqu'ils étoient doublement armés ; & que pour ces princeſſes il ne peut y avoir d'armes offenſives plus triomphantes que celles d'or, comme il n'y a point de meilleurs écus que ceux de la grande forme. Les étrangers fondoient toutes leurs eſpèces pour cette guerre ; les patriotes les prenoient pour dupes, & croyoient avoir plus de priviléges : les belles ſe moquoient des uns & des autres.

Je terminai là mes obſervations ; & tandis que je marchois lentement, regardant de toute part pour découvrir quelque nouvel appartement, je me trouvai, ſans y penſer, hors du vaſte enclos qui renfermoit tant de choſes amuſantes. On ne quitte qu'à regret ſes ſemblables. Le chagrin s'empara de moi quand je me vis hors de ce ſéjour agréable. Ce fut bien pis, quand, voulant y rentrer, il ne me fut jamais poſſible. Je ne pus même le voir, quoique je portaſſe les yeux de tous côtés ; & il parut anéanti pour moi. Les efforts que je fis inutilement, me causèrent à la fin beaucoup d'impatience. J'avançai au haſard, rêveur, chagrin,

&

& de l'humeur de ces perſonnes qui s'en prennent au premier objet qu'elles rencontrent, de tout ce qui contredit leur caprice. Ce contre-temps me fut plus utile que ce que je prétendois; j'eus l'avantage ineſtimable de voir le monde à découvert & ſans voile.

Fin du premier livre de Quévédo.

F9719

TABLE
DES VOYAGES IMAGINAIRES
Contenus dans ce volume.

LE NOUVEAU GULLIVER.
PREMIÈRE PARTIE.

Avertissement de l'éditeur, page 7
Préface de l'auteur (l'ab. D. F.), 15
CHAP. I. *Education de l'auteur. Son inclination naturelle pour les voyages. Son application à l'étude. Son dégoût pour la philosophie de l'école. Il balance entre la profession d'homme d'affaires & celle d'homme de lettres. Il s'embarque pour la Chine*, 27
CHAP. II. *Le vaisseau est battu par une tempête, poussé dans l'océan oriental & pris ensuite par des corsaires de l'isle de Babilary. L'auteur est conduit dans le sérail de la reine*, 37
CHAP. III. *L'Auteur apprend en peu de temps la*

langue babilarienne par une méthode ſingulière & nouvelle ; ſes entretiens avec le directeur du ſérail, qui lui découvre que les charges & emplois de l'état ſont exercés par des femmes. Origine de cet uſage, 46

CHAP. IV. *Suite de l'entretien de l'auteur avec le directeur du ſérail. Mœurs des femmes de Babilary & des hommes de cette iſle. Deſcription du ſérail. Portrait de ceux qui y étoient renfermés avec l'auteur ; leurs occupations, leurs jalouſies, &c.* 63

CHAP. V. *La reine vient viſiter ſon ſérail ; l'auteur lui eſt préſenté ; il a le bonheur de lui plaire, & eſt nommé & déclaré époux de la reine pour l'année ſuivante ; il ſort du ſérail, & eſt logé dans le palais,* 69

CHAP. VI. *Littérature des femmes de Babilary. Tribunaux des hommes. Religion différente des deux ſexes. Manière dont les femmes rendent la juſtice, adminiſtrent les finances, & font le commerce. Académies différentes,* 76

CHAP. VII. *Mejax, gouvernante du premier port de l'iſle, eſt amoureuſe de l'auteur, qui devient auſſi amoureux d'elle ; elle l'enlève, délivre en même temps tous ſes compagnons de l'eſclavage, & s'enfuit avec eux ſur un navire qu'elle avoit fait préparer,* 91

CHAP. VIII. *La reine de Babilary envoie deux*

vaiſſeaux à la pourſuite de Mejax. Combat ſanglant. Mejax victorieuſe eſt bleſſée, & meurt. Le vaiſſeau mouille à une iſle. Danger où l'auteur ſe trouve, 107

CHAP. IX. *L'auteur fait naufrage & ſe ſauve dans un canot. Il aborde à l'iſle de Tilibet, où il eſt fait eſclave. Deſcription des mœurs de ces inſulaires; leur vie courte, & l'uſage qu'ils en font,* 117

CHAP. X. *L'auteur ſe ſauve de l'iſle de Tilibet, & monte ſur un vaiſſeau portugais qui relâche à une iſle. Il eſt pris par les ſauvages qui ſe préparent à l'aſſommer & à le manger. Comment il eſt délivré,* 136

CHAP. XI. *Tandis qu'une partie de l'équipage eſt à terre, ceux qui étoient reſtés ſur le vaiſſeau, levent l'ancre. L'auteur, avec pluſieurs portugais, eſt obligé de reſter long-temps dans l'iſle de* Manouham. *Ils font alliance avec une nation ſauvage,* 151

CHAP. XII. *L'auteur devient amoureux d'une jolie ſauvage. Ses entretiens avec elle & avec ſon père, qui cenſure les mœurs européennes,* 162

CHAP. XIII. *Combat des Kiſtrimaux & des Taouaous. Ceux-ci remportent la victoire par le ſecours des portugais. Diſcours de l'auteur pour*

empêcher le ſupplice des priſonniers. La paix eſt conclue entre les deux nations, 187

SECONDE PARTIE.

CHAP. XIV. *L'auteur, avec tous les portugais, s'embarque ſur un vaiſſeau hollandois. La jeune ſauvage, amoureuſe de l'auteur, ſe précipite dans la mer. Il retrouve Harington, qui lui raconte ce qui lui eſt arrivé dans l'iſle des boſſus. Conſtruction d'une forge & d'un navire,* 202

CHAP. XV. *L'empereur de l'iſle des boſſus vient voir le vaiſſeau conſtruit par les hollandois. Leur départ. Combat naval, où ils remportent la victoire,* 220

CHAP. XVI. *L'auteur aborde à l'iſle des Etats. Deſcription des différentes iſles de la terre de Feu. Iſles des poëtes, des géomètres, des philoſophes, des muſiciens, & des comédiens,* 231

CHAP. XVII. *Suite de la deſcription des iſles de la terre de Feu. Iſle des médecins. Iſle des gourmands,* 246

CHAP. XVIII. *L'auteur eſt ſur le point d'être dévoré par des ours dans l'iſle des Létaliſpons. Comment il eſt reçu par ces inſulaires. Son ſéjour parmi eux. Ses entretiens avec Taïfaco,* 255

CHAP. XIX. *Queſtion que l'on fait à l'auteur,*

& ſes réponſes. Il apprend que dans l'iſle des Létaliſpons les hommes ont le privilége de rajeunir, 270

CHAP. XX. *Taïfaco explique à l'auteur les lois de ſanté établies parmi les Létaliſpons*, 278

CHAP. XXI. *Littérature des Létaliſpons. Réflexions ſur les vers rimés & ſur les vers latins*, 288

CHAP. XXII. *Deſcription du village des cérebellites & des quatre clavecins. Réception d'un nouveau cérebellite*, 293

CHAP. XXIII. *Mœurs & gouvernement des Létaliſpons. Ce qu'ils penſent au ſujet de la ſouveraineté*, 303

CHAP. XXIV. *Hiſtoire de Taïfaco & d'Amenoſa*, 314

CHAP. XXV. *L'auteur s'étant mis dans un canot avec ſon compagnon, pour pêcher, rencontre un vaiſſeau françois, ſur lequel ils montent l'un & l'autre, pour retourner en Europe*, 336

Continuation du traducteur, 345

Lettre du docteur Ferruginer, à l'auteur, 347

19611

VOYAGES DE QUÉVÉDO.

Avertiſſement, ... 369
Liv. I. *Viſite des petites maiſons de l'amour*, ... 375

Fin de la table.